



uOttawa

L'Université canadienne
Canada's university

FACULTÉ DES ÉTUDES SUPÉRIEURES
ET POSTDOCTORALES



FACULTY OF GRADUATE AND
POSTDOCTORAL STUDIES

Martine Huot

AUTEUR DE LA THÈSE / AUTHOR OF THESIS

M.A. (lettres françaises)

GRADE / DEGREE

Département des lettres françaises

FACULTÉ, ÉCOLE, DÉPARTEMENT / FACULTY, SCHOOL, DEPARTMENT

Un amour de papier ou les pouvoirs déréalisants de la lettre

TITRE DE LA THÈSE / TITLE OF THESIS

M-L. Girou Swiderski

DIRECTEUR (DIRECTRICE) DE LA THÈSE / THESIS SUPERVISOR

CO-DIRECTEUR (CO-DIRECTRICE) DE LA THÈSE / THESIS CO-SUPERVISOR

EXAMINATEURS (EXAMINATRICES) DE LA THÈSE / THESIS EXAMINERS

P. Berthiaume

F. Martineau

Gary W. Slater

LE DOYEN DE LA FACULTÉ DES ÉTUDES SUPÉRIEURES ET POSTDOCTORALES /
DEAN OF THE FACULTY OF GRADUATE AND POSTDOCTORAL STUDIES

UN AMOUR DE PAPIER OU LES POUVOIRS DÉRÉALISANTS DE LA LETTRE

par

MARTINE HUOT

Département des Lettres Françaises

Faculté des Arts

Thèse présentée à la Faculté des études supérieures et postdoctorales

de l'Université d'Ottawa

en vue de l'obtention de la Maîtrise ès arts (Lettres françaises) : M.A

Ottawa, 2005

© Martine Huot, Ottawa, Canada, 2005



Library and
Archives Canada

Bibliothèque et
Archives Canada

Published Heritage
Branch

Direction du
Patrimoine de l'édition

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file Votre référence

ISBN: 0-494-11299-9

Our file Notre référence

ISBN: 0-494-11299-9

NOTICE:

The author has granted a non-exclusive license allowing Library and Archives Canada to reproduce, publish, archive, preserve, conserve, communicate to the public by telecommunication or on the Internet, loan, distribute and sell theses worldwide, for commercial or non-commercial purposes, in microform, paper, electronic and/or any other formats.

The author retains copyright ownership and moral rights in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

AVIS:

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque et Archives Canada de reproduire, publier, archiver, sauvegarder, conserver, transmettre au public par télécommunication ou par l'Internet, prêter, distribuer et vendre des thèses partout dans le monde, à des fins commerciales ou autres, sur support microforme, papier, électronique et/ou autres formats.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms may have been removed from this thesis.

Conformément à la loi canadienne sur la protection de la vie privée, quelques formulaires secondaires ont été enlevés de cette thèse.

While these forms may be included in the document page count, their removal does not represent any loss of content from the thesis.

Bien que ces formulaires aient inclus dans la pagination, il n'y aura aucun contenu manquant.


Canada

RÉSUMÉ

La relation épistolaire entre Jean-Jacques Rousseau et la comtesse d'Houdetot a ceci de particulier qu'elle se transforme en échange mortifère.

Cette correspondance met en évidence la potentialité démiurgique de l'écriture épistolaire et sa dimension solipsiste. La lettre confère à l'épistolier des pouvoirs déréalisants qui lui permettent de transformer l'autre et la réalité, à l'image de ses désirs. Cependant, les créations générées par l'écriture s'avèrent plus satisfaisantes. L'épistolier en vient donc à préférer l'écriture à la vie, la fiction à la réalité. L'échange fait disparaître le destinataire au profit de son double d'ancre et de papier, ce qui revient à dire que le scripteur dialogue avec lui-même par le détour d'un être fantasmé.

Au terme de cette double métamorphose, celle de l'autre et celle de la réalité, il ne reste plus au moi que lui-même comme partenaire et, croyant à la maîtrise parfaite de l'autre et du monde, il *se suffit à lui-même comme Dieu*.

Table des matières

Introduction	p. 4
Chapitre I Mise en contexte	p. 14
1. Amour... ..	p.14
2. ... et correspondance	p.16
Chapitre II La posture de l'épistolier ou l'imposture épistolaire	p.19
1. La comtesse d'Houdetot	p.20
2. Jean-Jacques	p.27
Chapitre III Refus du réel ou refuge dans l'imaginaire : La dimension démiurgique de la lettre	p.33
1. L'activité démiurgique chez Rousseau	p.36
1.1. Rousseau et l'amour	p.39
1.2. Genèse de <i>La Nouvelle Héloïse</i>	p.44
2. Construction de figures épistolaires	p.48
2.1. Transformation de la personne réelle en <i>persona</i>	p.49
2.2. Fiction de soi et quête de soi : Naissance du moi idéal	p.54
3. Besoin d'un tiers	p.58
3.1. « Nécessité d'être trois pour dire l'amour entre deux »	p.59
3.2. Saint-Lambert comme témoin	p.63
3.3. Figure du triangle amoureux	p.66
Chapitre IV Rousseau ou <i>L'amant de lui-même</i> : La dimension solipsiste de la lettre	p.77
1. Décrochage excessif : Écrire pour pallier l'absence d'amour	p.79
1.1. Le réel ne répond plus	p.80
1.2. Écrire pour soi : Rousseau et le type « portugais »	p.84
1.3. Le triomphe de l'écriture : Vivre l'amour au moyen du geste épistolaire	p.94
2. Le bonheur d'écrire l'amour est plus satisfaisant que le bonheur d'aimer et d'être aimé : Écrire pour l'amour de soi	p.98
2.1. Autoréflexivité épistolaire	p.98
2.2. « Se suffire à soi-même comme Dieu »	p.101
3. Entreprise de disculpation : Écrire pour transfigurer l'amour	p.106
3.1. Les <i>Lettres morales</i>	p.109
3.2. Élargissement de la figure du tiers : Les autres	p.113
Conclusion	p.117
Bibliographie	p.127

REMERCIEMENTS

J'exprime en premier lieu ma gratitude à l'endroit de ma directrice, la professeure Marie-Laure Girou-Swidorski, qui a dirigé mon travail avec un soin exemplaire ; ses remarques, et parfois ses objections, ont nourri mes réflexions et m'ont souvent – très souvent – forcée à préciser ma pensée. Je tiens également à remercier mes parents, pour le soutien moral et financier qu'ils m'ont fourni tout au long de mes années de travail. Mille mercis à ma mère pour sa lecture des plus attentives et pour ces nombreuses heures à chercher les coquilles. Enfin, merci à mon charmant Milord qui, par ses fréquents départs, m'aura permis d'éprouver plusieurs idées se retrouvant dans cette thèse. Je le remercie pour avoir fait preuve d'une gentillesse remarquable durant les derniers moments de la rédaction.

Avertissement

Toutes les références aux lettres de Rousseau renvoient à l'édition de la *Correspondance complète de Jean Jacques Rousseau* établie et annotée par R. A. Leigh, sauf dans le cas des lettres à Monsieur de Malesherbes qui renvoient à l'édition *Rousseau Malesherbes. Correspondances*, établie et annotée par Barbara de Negroni et des *Lettres morales* qui renvoient au Tome IV de l'édition de la Pléiade. Pour l'édition de Leigh, nous indiquerons d'abord le numéro du tome en chiffre romain, suivi du numéro de la lettre en chiffre arabe, la date de la lettre et finalement le numéro de la page.

Les références aux textes de Rousseau renvoient quant à elles aux cinq tomes de l'édition de la Pléiade, que nous désignerons dans le texte par l'abréviation *OC*.

Nous citons toutes les éditions tel quel, sans modifier la ponctuation ni l'orthographe.

INTRODUCTION

Quiconque entreprend la lecture de la correspondance de Jean-Jacques Rousseau est confronté à la tentation d'établir des parallèles avec son œuvre autobiographique. La plupart des critiques, et ils sont nombreux, se sont intéressés aux lettres de Rousseau dans cette perspective, en regard des *Confessions* et des *Rêveries du promeneur solitaire*. Le meilleur exemple réside dans les lettres à Monsieur de Malesherbes, considérées comme une œuvre en soi et ayant été publiées comme telles¹. Les missives les plus connues et les plus empruntées sont les quatre grandes lettres de 1762, que tous s'accordent à qualifier d'autobiographiques.

Si on lit la correspondance de Rousseau, c'est avant tout pour tirer de cette manne d'informations des détails qui auraient échappé – volontairement ou non – à l'autobiographe ou pour donner un éclairage nouveau aux œuvres philosophiques en établissant, par exemple, la genèse de chacun des ouvrages. Bref, la correspondance de Rousseau est encore aujourd'hui soumise à l'idée que la lettre ne serait que le « dépôt d'un savoir sur le monde, une "gazette" ou un réservoir de faits et d'anecdotes² ».

¹ Jean-Jacques Rousseau –Chréten-Guillaume de Lamoignon de Malesherbes. *Correspondance*, Texte préfacé et annoté par Barbara de Negroni, Paris Flammarion, 1991.

² Benoît Melançon, *Diderot épistolier. Contribution à une approche poétique de la lettre familière au XVIIIe siècle*, Montréal. Fides, 1996, p. 9.

Certes quelques-uns ont étudié plus longuement *Les Lettres morales*, mais sous un angle philosophique³, pour les lire parallèlement avec *L'Émile* et les écrits pédagogiques⁴ ou pour recontextualiser l'écriture de *La Nouvelle Héloïse*⁵.

Mais contrairement à la correspondance de plusieurs de ses contemporains, comme Diderot ou Voltaire par exemple⁶, les lettres de Jean-Jacques Rousseau ont encore été peu lues et étudiées dans leur dimension littéraire, mis à part l'étude d'Anna Jaubert et l'article de Christian Angelet⁷, ainsi que le récent colloque « Lire la correspondance de Rousseau » qui s'est déroulé en 2002. La timidité des critiques face à ce massif littéraire laisse pantois quand on la compare au nombre exorbitant d'études et de commentaires qui concernent l'homme et l'œuvre.

Or, lorsque l'on parcourt les lettres du citoyen de Genève, on s'aperçoit rapidement que le texte épistolaire révèle bien plus qu'un simple document à caractère biographique; les quelque deux mille sept cents lettres constituent un véritable travail sur soi rendu possible par l'écriture. C'est dire que la pratique épistolaire de Rousseau, pour reprendre à notre compte l'expression de Janet Altman, s'avère être une « progressive découverte de soi⁸ », une occasion pour l'épistolier de prendre conscience, au moyen du geste épistolaire, de ce qu'il est. Il écrit, par exemple, à son ami Diderot :

Je remarque une chose qu'il est important que je vous dise. Je ne vous ai jamais écrits sans attendrissement et je mouillai de mes larmes ma précédentes

³ Alexis Philonenko, *Jean-Jacques Rousseau et la pensée du malheur*, T. II, Paris, Vrin, 1984.

⁴ Jean Terrasse, *De Mentor à Orphée. Essais sur les écrits pédagogiques de Rousseau*, LaSalle, HMH, 1992.

⁵ OC, II, Bernard Guyon, « Introduction », pp. LII-LIII.

⁶ Benoît Melançon, *op. cit.* Geneviève Haroche-Bouzinac, *Voltaire dans ses lettres de jeunesse. 1711-1733. La formation d'un épistolier au XVIIIe siècle*, Paris, Klincksieck, 1992.

⁷ Anna Jaubert, *Étude stylistique de la correspondance entre Henriette *** et J.-J. Rousseau. La subjectivité dans le discours*, Paris et Genève, Champion et Slatkine, 1987. Christian Angelet, « Le Discours mensonger dans *Les Confessions* de Rousseau : les lettres à Sophie d'Houdetot » dans *Langues, dialectes, littérature*, Leuven, Leuven University Press, 1983, pp. 297-203.

⁸ Janet Altman, *Epistolarity. Approchs to a form*, Columbus, Ohio State University Press, 1982, p. 45, cité par Benoît Melançon, *op. cit.*, p. 33.

lettre. Mais enfin la sécheresse des vôtres s'étend jusqu'à moi. Mes yeux sont secs, et *mon cœur se resserre en vous écrivant*.⁹

La lettre peut être envisagée comme le creuset où s'élabore la conscience de soi. Elle permet à Rousseau de faire surgir une connaissance nouvelle sur lui-même, qui n'aurait pu survenir sans le geste épistolaire : « [S]i vous voulez connoître quelles ont été toujours pour [Diderot] mes dispositions intérieures, je vous renvoie à un mot du billet que vous avez dû recevoir aujourd'hui¹⁰ », écrit-il à Madame d'Épinay. Le « Je » de l'épistolier prend forme sous la plume de Rousseau et révèle l'existence d'un nouvel être qui émerge du néant grâce à l'écriture. L'épistolier devient ainsi « l'artisan de soi¹¹ » au sens où il construit dans les lettres une nouvelle figure de lui-même grâce à ce que l'écriture épistolaire lui fait découvrir sur lui-même. Autrement dit, la pratique épistolaire de Rousseau révèle l'écart entre l'être vivant et l'être écrivant, entre le philosophe et l'épistolier.

Si les lettres de Rousseau donnent à voir l'élaboration d'un nouvel être qui jaillit sous la plume du scripteur, elles mettent également en lumière le désir, ou plutôt le besoin qu'éprouve l'épistolier de se dire à l'autre : « Il me reste à vous dire deux mots de moi¹² », de dire cet être qu'il est en train de mettre au monde. « Je suis si cruellement tourmenté que j'ai jugé à propos de vous envoyer cet exprès¹³ », « Hé bien, dans cet état d'anéantissement, mon cœur pense à vous encore, et ne peut penser qu'à vous; il faut que je vous écrive; mais ma lettre se sentira de mes langueurs.¹⁴ » C'est dire que Rousseau se pense et s'invente par l'écriture, mais pour ce faire, il a besoin d'adresser à

⁹ *Tome IV*, lettre 484, le 16 mars 1757, pp. 179-180. C'est nous qui soulignons.

¹⁰ *Ibid.*, lettre 486, le 16 mars 1757, p. 183.

¹¹ Bernard Beugnot, « L'Épistolarité à travers les siècles » *Zeitschrift für Französische Sprache und Literatur*, Beiheft 18, 1990, p. 36.

¹² *Tome IV*, lettre 545, à Grimm, le 26 octobre 1757, p. 301.

¹³ *Ibid.*, lettre 485, à Madame d'Épinay, le 16 mars 1757, p. 181.

¹⁴ *Ibid.*, lettre 509, début juillet 1757, à la comtesse d'Houdetot, début juillet 1757, p. 225.

quelqu'un cette connaissance qu'il découvre sur lui-même, qu'il fabrique de lui-même, pour légitimer son geste et lui donner un nouveau souffle. Mais comment s'assurer que l'autre voudra sanctionner le profond désir qu'éprouve Rousseau de parler de lui, de se dévoiler tel qu'il croit être ou plutôt tel qu'il voudrait être ? Comment garantir surtout que le destinataire acceptera la fabrication de cette image idéale de soi que Rousseau cherche à mettre en scène ? L'épistolier trouve le moyen de contourner un éventuel refus ou simplement le silence du destinataire en le transformant, en le réinventant par l'écriture. Il fera de l'autre le destinataire idéal, à la hauteur de l'image idéalisée qu'il a créée de lui-même. Autrement dit, Rousseau intègre le destinataire à son projet d'écriture en le recréant selon son désir au moyen du geste épistolaire.

Ce faisant, les lettres de Rousseau mettent en évidence un paradoxe reconnu peu ou prou dans toute correspondance, paradoxe qui se manifeste par l'importance plutôt dérisoire que le scripteur accorde à la participation du destinataire au sein de la relation épistolaire. Or, par définition, l'échange épistolaire doit donner lieu à un partage de confidences entre deux scripteurs qui ont établi d'emblée un pacte de réciprocité où le rôle de chacun est bien défini. La communication s'avère alors dynamique et satisfaisante pour les deux épistoliers¹⁵. La façon dont Rousseau se prête au geste épistolaire laisse croire pourtant que le destinataire réel n'occupe pas la place qui lui revient. Étant donné que le scripteur façonne et modifie l'image du destinataire, comme il l'a fait pour sa propre image afin de pouvoir se livrer au bonheur de se dire sans retenue, l'autre apparaît davantage comme un accessoire servant de prétexte à Rousseau pour se mettre lui-même en scène.

¹⁵ Pour une synthèse complète et éclairante concernant la poétique de la lettre familière, voir Benoît Melançon, *op. cit.* « Qu'est-ce qu'une lettre », pp. 25 à 57.

Nous nous intéresserons donc dans cette thèse à ce paradoxe de l'écriture épistolaire en nous penchant sur la correspondance de Rousseau avec Madame d'Houdetot, correspondance qui, selon nous, illustre précisément cette potentialité de la lettre. Par sa propension à l'imagination, manifeste dans le récit des *Confessions*, et par son désir d'atteindre l'état d'aséité exprimé dans les *Rêveries*, Rousseau s'avère le candidat idéal pour entretenir ce que l'on pourrait considérer comme un sous-genre de la correspondance, l'échange mortifère.

Nombre de critiques et d'écrivains ont vu dans le discours épistolaire l'inscription de ce paradoxe qui rend compte de la place ambiguë octroyée au destinataire. Par exemple, Janet Altman conçoit le paradoxe comme l'impossibilité de rejoindre complètement l'autre de l'échange :

En tant que moyen de communication entre le destinataire et le destinataire, la lettre enjambe le gouffre entre l'absence et la présence : les deux personnes qui se « rencontrent » grâce aux lettres ne sont ni totalement séparées, ni totalement unies. La lettre se situe à mi-chemin entre la possibilité d'une communication totale et le risque de l'absence totale de communication.¹⁶

Benoît Melançon abonde dans le même sens lorsqu'il explique que l'absence et le silence de l'autre (que le critique, à l'instar de plusieurs, comprend comme une métonymie de la mort) peuvent être envisagés comme une source de plaisir qui engendre un sentiment euphorique¹⁷. Pour sa part, Vincent Kaufmann considère l'échange épistolaire comme le fait de « convoquer autrui pour mieux le révoquer.¹⁸ » Selon le critique, la lettre « semble favoriser la communication et la proximité ; en fait,

¹⁶ Janet Altman, *op.cit.*, p. 43, cité par Benoît Melançon, *op.cit.*, p. 33.

¹⁷ Voir à ce sujet Benoît Melançon, *op.cit.*, « L'absence, le silence et la mort », pp. 59-76.

¹⁸ Vincent Kaufmann, *op.cit.*, p. 8.

elle disqualifie toute forme de partage et produit une distance¹⁹ ». Kafka épistolier est encore plus sensible à la potentialité mortifère de l'écriture épistolaire :

Tout le malheur de ma vie [...] vient, si l'on veut, des lettres ou de la possibilité d'en écrire. Je n'ai pour ainsi dire jamais été trompé par des hommes ; par des lettres toujours ; et cette fois ce n'est pas par celles des autres mais par les miennes. [L'échange épistolaire] c'est un commerce avec des fantômes, non seulement avec celui du destinataire, mais encore avec le sien propre. [...] Comment a pu naître l'idée que des lettres donneraient aux hommes le moyen de communiquer ?²⁰

De la même façon, Bernard Beugnot affirme que :

la lettre dit à la fois la béance d'une relation interrompue et le besoin de l'autre ; mais elle demeure discours solitaire et sa forme est la déception de ce qui la fait accéder à l'être, l'attente d'une présence, puisque dans l'instant éphémère de sa composition et de sa lecture, elle abolit et concrétise la séparation.²¹

Il conclut plus loin que la lettre « est un pari pour la vie qui inscrit pourtant la mort en sa finitude et sa fragmentation.²² » Or, lorsque nous employons cette formulation, nous l'entendons dans un sens plus limitatif. Il est donc primordial de définir un peu mieux ce que nous entendons par échange mortifère.

Parce que l'écriture de la lettre s'avère un moyen idéal pour l'invention de soi et de l'autre, elle donne lieu à l'apparition de pouvoirs *déréalisans*²³ qui transforment les personnages fabriqués par l'écriture en des êtres aussi réels que les scripteurs à l'origine de la correspondance. Cette déréalisation rendue visible au cœur des lettres se manifeste quant à elle dans l'expression des potentialités démiurgiques et solipsistes de l'écriture épistolaire. Ces potentialités permettent à l'épistolier, d'une part, d'inventer un monde

¹⁹ *Loc.cit.*

²⁰ Frank Kafka, *Lettres à Milena*, Paris, Gallimard, « Idées », 1956, p. 282.

²¹ Bernard Beugnot, « Style ou styles épistolaires », *RHLF*, no 78, vol. 6, novembre-décembre 1978, p. 949.

²² *Loc.cit.*

²³ Nous empruntons ce terme à A.J. Greimas, « Préface » dans *La lettre, approches sémiotiques. Les Actes du 17^e Colloque Interdisciplinaire*, Fribourg, Éditions Universitaire Fribourg, 1988, p.6. Le théoricien utilise le mot « déréalisation » afin d'expliquer le vacillement entre la réalité et la fiction causé par la possibilité de construire au sein du texte épistolaire une histoire et des personnages fictifs qui viennent brouiller les repères du monde réel.

et des êtres à la hauteur de ses attentes, et lui confèrent d'autre part l'autonomie nécessaire pour qu'il contrôle, comme il l'entend, cet univers, pur produit de sa création. Rousseau épistolier utilise sans scrupule les pouvoirs démiurgiques solipsistes de l'écriture. Il transforme sa propre image, mais il entreprend le même travail sur la figure du destinataire. L'espace discursif permet à Rousseau de déformer le réel pour le rendre conforme à ses attentes. Autrement dit, Rousseau contrôle par l'écriture les êtres et les situations. Dans une lettre à Grimm, par exemple, Rousseau s'emploie à faire un portrait peu flatteur de Diderot :

C'est ainsi que le philosophe Diderot, dans son cabinet, au coin d'un bon feu, dans une bonne robe de chambre bien fourrée, veut que je fasse vingt-cinq lieues par jour, en hiver, à pied, dans les boues, pour courir après une chaise de poste, parce qu'après tout courir et se crotter est le métier d'un pauvre.[...] Ne pensez pas que le philosophe Diderot, quoi qu'il en dise, s'il ne pouvoit supporter la chaise, courût de sa vie après celle de personne; cependant il y auroit du moins cette différence qu'il auroit de bons bas drapés, de bons souliers, une bonne camisole, qu'il auroit bien soupé la veille, et se seroit bien chauffé en partant [...]²⁴

Au moyen du geste épistolaire, Rousseau façonne un personnage inspiré par Diderot. Ce faisant, l'être humain derrière la lettre perd de son importance, car l'épistolier met en scène des êtres « inventés » par l'écriture. La nature de l'échange épistolaire devient dès lors paradoxale étant donné que le scripteur accorde autant de valeur aux doubles de papier. L'activité épistolaire paraît plus satisfaisante que la vie puisque le contrôle sur les êtres et les situations y est plus parfait. Mais s'octroyer ainsi les pouvoirs démiurgiques et solipsistes de la lettre rend caducs le monde réel et les êtres de chair et d'os à qui s'adresse le scripteur. L'espace discursif devient un monde en soi où tout se déroule en vase clos et au sein duquel l'épistolier dirige à lui seul l'univers qu'il a créé

²⁴ *Tome IV*, lettre 545, à Friedrich Melchior Grimm, le 26 octobre 1757, p. 302. Diderot voulait que Rousseau accompagne Madame d'Épinay qui se rendait à Genève afin de consulter le docteur Tronchin, ami de Rousseau.

de toutes pièces. C'est à ce moment que l'échange épistolaire entre en concurrence avec la vie, au point où les doubles de papier réussissent à se substituer aux êtres réels dans l'imaginaire du scripteur. La correspondance se révèle dès lors mortifère, puisqu'elle cause la disparition de l'autre en tant qu'être réel, entraînant par le fait même la disparition de l'échange proprement dit, dans la mesure où le destinataire est indispensable à toute relation épistolaire. Finalement, survient la disparition du scripteur en tant qu'épistolier, puisqu'il ne reste plus qu'un individu en dialogue avec lui-même par le détour d'un être fantasmé. Si, comme le croit André Buisine, toute lettre est « tanathographique en son principe même²⁵ », il y a tout de même des échanges qui font une plus grande place à cette dimension mortifère et au sein desquels les pouvoirs déréalisants semblent presque élevés au rang de co-auteurs du texte, au sens où ils paraissent commander l'écriture. C'est à notre avis ce qui rend la pratique épistolaire de Rousseau si représentative de ce qu'est l'échange épistolaire en ce qu'elle s'approprie l'autre au point de le faire disparaître derrière la toute puissance de son double créé au moyen de l'écriture.

Pour illustrer cette dimension mortifère, nous avons décidé de nous pencher plus particulièrement sur la correspondance entretenue entre Rousseau et la comtesse d'Houdetot, d'abord parce qu'étudier la totalité des lettres écrites par le citoyen de Genève est impensable dans le cadre d'une thèse de maîtrise, mais surtout parce que cette relation épistolaire représente entre toute l'illustration exemplaire de ce que constitue l'échange mortifère. Par son caractère exceptionnel, cette correspondance met en évidence l'exploitation maxima de cette potentialité du discours épistolaire. Selon la

²⁵ André Buisine, *Proust et ses lettres*, Lille, Presse Universitaire de Lille, « Objet », 1983, p. 86.

nature de la relation établie entre les deux épistoliers²⁶ et en raison de l'utilisation optimale et constante des pouvoirs déréalisants, les lettres échangées entre ces deux épistoliers méritent d'être rangées dans une classe à part. Car non seulement les lettres de Rousseau et de la comtesse s'inscrivent dans le cadre d'une relation non-réciproque, ce qui mine dès le départ toute chance de réussir la communication, mais les pouvoirs déréalisants de l'écriture épistolaire se manifestent dans chaque missive qui compose l'échange. Non seulement cette correspondance invente des personnages, purs produits du discours, mais elle donne lieu à la disparition des personnes réelles au profit des figures épistolaires.

Au cours de notre thèse, nous scruterons cette question de l'échange mortifère, à la fois d'un point de vue théorique et critique puisque nous avons pour but d'explorer ce concept d'écriture mortifère, mais en nous appuyant constamment sur la lecture critique des textes de Rousseau ainsi que sur l'analyse de la thématique concernant la représentation de soi et de l'autre au sein de l'échange.

Il serait donc possible de formuler comme suit la problématique qui sera au cœur de notre démarche : Comment la manifestation des pouvoirs déréalisants de l'écriture épistolaire transforme la correspondance de Jean-Jacques Rousseau avec la comtesse d'Houdetot en échange mortifère ?

De cette problématique découlent en droite ligne trois sous-questions que nous nous proposons d'examiner. 1- Comment l'épistolier se prête-il au geste épistolaire et dans

²⁶ L'échange épistolaire entre Rousseau et Madame d'Houdetot s'inscrit dans le cadre d'une relation non-réciproque, au sens où Rousseau est amoureux de sa destinataire, tandis que la comtesse entretient depuis plusieurs années avec le marquis de Saint-Lambert une relation qui la satisfait pleinement. De plus elle est mariée. C'est dire que les deux épistoliers n'écrivent pas pour les mêmes raisons. La nature de cette relation rend d'autant plus difficile la communication entre les deux qu'elle les entraîne d'emblée sur des chemins différents. Il appert dès le début que la correspondance entre Jean-Jacques et Sophie sera subordonnée aux potentialités mortifères de l'écriture épistolaire.

quelle mesure s'abandonne-il aux pouvoirs déréalisants de l'écriture ? 2- Par quels moyens discursifs le scripteur réussit-il à substituer les figures épistolaires aux êtres réels qui ont amorcé l'échange ? 3- Comment l'épistolier réussit-il à prolonger l'échange après avoir évacué peu ou prou le destinataire du projet épistolaire ?

L'hypothèse suivante dirigera nos recherches : Si la relation épistolaire entre Jean-Jacques Rousseau et la comtesse d'Houdetot devient après un certain temps mortifère, c'est que les épistoliers manient avec une facilité déconcertante, et de façon soutenue, les pouvoirs déréalisants de l'écriture épistolaire, c'est-à-dire en faisant vivre une image idéalisée d'eux-mêmes et en transformant la lettre en espace clos, se suffisant à lui-même.

Notre thèse sera constituée de quatre parties dans lesquelles nous tenterons de vérifier l'hypothèse précédente. Le premier chapitre, de nature plus introductif et général, tentera de rappeler les circonstances de la relation humaine à l'origine de cette correspondance bien singulière et de faire un bref rappel bibliographique du corpus que nous avons choisi d'étudier en révélant certains problèmes d'ordre matériel que nous avons rencontrés au cours de notre travail. Le second chapitre esquissera le portrait épistolaire des deux scripteurs afin de montrer comment ils utilisent la lettre et par quels moyens ils exploitent ses pouvoirs déréalisants. Les troisième et quatrième chapitres étudieront séparément les dimensions démiurgiques et solipsistes de la lettre qui dans la pratique épistolaire sont toutefois indissociables.

CHAPITRE I

MISE EN CONTEXTE

1. Amour...

Hormis quelques aventures sans lendemain, sa relation des plus extraordinaires avec Madame de Warens et son mariage avec Thérèse Le Vasseur, Jean-Jacques Rousseau n'a connu qu'un seul grand amour, « l'unique en toute [s]a vie¹ ». Cette passion a débuté en 1757 et avait pour objet Elisabeth-Sophie-Françoise Lalive de Bellegarde, comtesse d'Houdetot, jeune femme de 27 ans, mariée au comte d'Houdetot depuis février 1748. Il l'a rencontrée la première fois en 1747 chez Madame d'Épinay, belle-sœur de la comtesse, pour ne la revoir que quelques fois avant le véritable coup de foudre. Depuis 1751, Madame d'Houdetot entretient une liaison passionnée avec le marquis de Saint-Lambert qui durera jusqu'à la mort de celui-ci en 1803.

Rousseau s'installe à l'Hermitage en avril 1756, et à ce moment la comtesse occupe une maison de campagne à quelques kilomètres de là, à Eaubonne. Apprenant l'arrivée de Rousseau chez Madame d'Épinay, Saint-Lambert a tout de suite suggéré à sa maîtresse de rechercher la compagnie du philosophe. En janvier 1757, les rapports entre la comtesse et le citoyen de Genève ont fait de tels progrès que Madame

¹ OC, I, p. 439.

d'Houdetot se rend à l'Hermitage malgré la neige et les mauvaises conditions de la route pour apporter à son « cher citoyen » les dernières nouvelles concernant l'état de santé d'un ami, Monsieur de Gauffecourt. Rousseau n'est toujours pas amoureux de la comtesse, mais sa compagnie lui est déjà bien agréable. Ils se voient le plus souvent à la Chevrette, où Madame d'Épinay reçoit ses convives.

C'est au printemps 1757, en mai plus précisément, au moment où Rousseau occupe ses journées à correspondre en rêve avec l'idole de son cœur, « au plus fort de [ses] douces rêveries² », que Madame d'Houdetot rend visite au philosophe et déclenche sa « funeste » passion. L'absence du mari et surtout de l'amant, tous deux à l'extérieur de Paris pour des campagnes militaires, encourage des rencontres plus fréquentes entre Rousseau et Sophie. Selon Ralph Alexander Leigh, Rousseau n'aurait pas tardé à avouer son amour à Sophie³. Dès le mois de mai 1757, la comtesse est donc au courant des sentiments qu'il éprouve à son endroit.

Les mois de juin et juillet 1757 plongent Rousseau dans un état d'ivresse indescriptible. Il rencontre la comtesse à l'Hermitage, à Eaubonne et il l'initie aux longues promenades durant lesquelles les deux amis s'animent dans l'expression de leur passion respective.

Le bonheur de Rousseau trouve toutefois une fin abrupte au début juillet avec le retour inopiné de Saint-Lambert, en mission à Versailles. Le marquis s'aperçoit d'un changement dans le comportement de sa maîtresse, qui ne peut certes pas oublier qu'elle se promène depuis un mois au bras d'un homme qui lui a déclaré son amour. La présence de Saint-Lambert auprès de la comtesse provoque du même coup un changement vis-à-vis de Rousseau. Madame d'Houdetot aime profondément son amant et ne veut pas le perdre. Elle tentera donc, à partir de cet instant et, jusqu'à la

² *Ibid*, p. 431.

³ Voir *Tome IV*, Remarque à la lettre 505, p. 218

rupture finale, de repousser les débordements d'amitié du philosophe. Étant donné le caractère bouillant de Rousseau, la comtesse sait qu'elle ne doit commettre aucune erreur puisque le philosophe aurait de quoi la perdre auprès de celui qui « fait le bonheur de sa vie ». Le geste serait pourtant suicidaire pour Rousseau, car Saint-Lambert aurait du mal à croire que la comtesse soit la seule coupable.

Le 25 octobre 1757, Madame d'Houdetot vient « faire ses adieux à la vallée ». Ce voyage coïncide avec le dernier rendez-vous accordé à Rousseau. En mai 1758, le philosophe reçoit une lettre de la comtesse⁴ lui annonçant la fin de leur relation. Saint-Lambert a été mis au courant des rapports plutôt singuliers qui ont uni les deux amis au cours de l'été 1757 et a été affligé que Madame d'Houdetot lui ait fait un secret de la folle passion de Rousseau. Selon Sophie elle-même, son amant a « cessé un instant de voir en [Rousseau] la vertu qu'il cherchoit et qu'il y croyoit. Depuis il [le] plaint plus de [sa] foiblesse qu'il ne la [lui] reproche⁵ ».

Après cette date, Rousseau continue la copie de *La Nouvelle Héloïse* qu'il faisait pour Sophie. Ce sera le seul lien, bien tenu, qui les unira encore pour quelques mois.

2. ... et correspondance

La correspondance entre Rousseau et la comtesse d'Houdetot est constituée de soixante-huit lettres dont l'échange s'étend entre le 6 juin 1756 et le 6 mai 1758, la grande majorité étant toutefois envoyées entre le mois de septembre 1757 et le mois de mars 1758. Cette correspondance a ceci de particulier que les lettres échangées au cours des mois de juin, juillet et août 1757, c'est-à-dire les lettres passionnées du citoyen et celles où la comtesse lui répondait, sachant fort bien qu'il était fou d'elle,

⁴ *Ibid.*, lettre 639, le 6 mai 1758, pp. 72-73.

⁵ *Ibid.*, p. 72.

ont été supprimées par Sophie. Il ne reste donc aucune trace tangible de ce qui s'est réellement passé durant l'été 1757, du comportement de Sophie comme de celui de Rousseau. Bien sûr, le neuvième livre des *Confessions* relate l'épisode de cette passion, mais du seul point de vue du philosophe, ce qui ne constitue pas nécessairement un gage de vérité quand on sait que Rousseau a tu certains détails ou a enjolivé quelques aspects de son caractère⁶.

La correspondance nous offre toutefois quatre lettres que Rousseau n'a pas envoyées à la comtesse⁷ et qu'il a conservées, dans lesquelles l'amoureux laisse libre cours aux sentiments qui l'assaillent et au souvenir de ce que madame d'Houdetot a pu être pour lui durant l'été 1757. *Les Confessions* nous en disent long sur la nature de ces lettres bien singulières : « Si ces lettres sont encore en être, et qu'un jour elles sont vues, on connaîtra comment j'ai aimé.⁸ » Rousseau sait très bien que ces lettres existent toujours, il les a conservées et les relit de temps à autre⁹ ; il s'en sert pour la composition de ses *Confessions*. Il nous est tout de même interdit d'utiliser ces lettres comme preuves indéniables pouvant éclairer les débuts de la relation entre Rousseau et Sophie. Ce que Madame d'Houdetot a fait – ou n'a pas fait – et la façon dont elle s'est comportée vis-à-vis de Rousseau est révélé à travers un récit que l'on peut qualifier peu ou prou de « romancé », soit *Les Confessions* et quelques lettres écrites dans des moments d'ivresse ou d'infinie tristesse.

Le récit épistolaire de la passion de Rousseau pour la comtesse d'Houdetot nous apparaît donc sous un angle monologique étant donné que les lettres du philosophe

⁶ En comparant par exemple le récit des *Confessions* à la correspondance, on dénombre maintes différences. En lisant parallèlement *Les Confessions* et *Les mémoires de Madame de Montbrillant* –pseudo-mémoires de Madame d'Épinay– on note également plusieurs contradictions.

⁷ Voir *Tome IV*, lettres 509, 533, 548 et *Tome I*, lettre 601.

⁸ *OC*, I, p. 464.

⁹ Leigh met en lumière le fait que Rousseau relise et retravaille certaines lettres adressées à Sophie, parfois bien longtemps après les avoir écrites : « A la fin du ms. 2, on lit, de la main de JJ, la note qui suit et qui a été ajoutée plus tard, probablement en 1768. [...] JJ s'est servi du texte de cette lettre pour composer quelques pages des *Confessions*. » *Tome IV*, « Notes explicatives », lettre 533, vers le 10 octobre 1757, p. 280

sont les seules toujours existantes en ce qui concerne la période la plus intense de leur relation. Cette donnée matérielle accentue l'impression de solitude et de repli sur soi propre au caractère de Rousseau et nous fait voir encore davantage la manifestation de la potentialité solipsiste de l'écriture épistolaire.

Par ailleurs, le travail de réécriture auquel se livre Rousseau après que Madame d'Houdetot eut brûlé une partie de leur correspondance¹⁰, et par le fait même la possibilité de pouvoir relire ses lettres, va permettre à l'épistolier de prendre conscience encore davantage du malheur qui caractérise sa passion. Le fait de conserver et de constamment relire la copie de ses lettres donne la possibilité au scripteur de maintenir une grande cohérence stylistique. Il peut ainsi accentuer son malheur dans les missives ultérieures afin de susciter la pitié ou d'encourager le destinataire à agir selon ses attentes. L'écriture de la lettre permet à Rousseau d'adopter plusieurs postures épistolaires qui lui donnent l'occasion d'influencer le comportement de Sophie, voire de le contrôler. À l'instar des lettres de Rousseau, celles de Madame d'Houdetot dévoilent une épistolière adoptant une posture particulière, visant un objectif bien précis. Sophie utilise à son tour la lettre pour agir directement sur le comportement de son destinataire. Elle veut contenir la passion de Rousseau. Or, il apparaît que l'intention des deux scripteurs est diamétralement opposée, Rousseau voulant se rapprocher de Sophie, tandis que Madame d'Houdetot espère plus de retenue de la part du philosophe. C'est dire à quel point la relation épistolaire est susceptible de se transformer en échange mortifère.

¹⁰ Leigh nous fait remarquer qu'il existe plusieurs manuscrits pour certaines lettres, ce qui nous fait croire que Rousseau écrivait plusieurs versions avant d'envoyer ses lettres.

CHAPITRE II

LA POSTURE ÉPISTOLAIRE OU L'IMPOSTURE DE L'ÉPISTOLIER

Le cadre servant à l'échange de lettres intimes constitue à l'origine un espace sécurisant et euphorisant pour les épistoliers, ce qui leur permet d'adopter naturellement le ton familial de la confidence. L'un et l'autre peuvent ainsi épancher librement les sentiments et les passions qui les animent et dès lors révéler une facette d'eux-mêmes restée secrète ou encore inexplorée. C'est d'ailleurs un dénominateur commun à tous les épistoliers que ce profond besoin de se dire, de se révéler à l'autre. Le genre romanesque en a fait l'éloquente démonstration. Que dire par exemple du vicomte de Valmont des *Liaisons dangereuses* qui laisse voir candidement à la marquise, dont il n'ignore en rien l'épouvantable perversité, les marques de sa passion pour Madame de Tourvel. Que dire aussi, et surtout, du geste de la marquise de Merteuil qui, dans la célèbre lettre LXXXI, s'abandonne au vertige de se livrer sans retenue. Non seulement l'épistolier entend dévoiler sans fard son moi intime et singulier, mais il espère que son destinataire en fera autant en échange.

De toute évidence, la correspondance entre Rousseau et Madame d'Houdetot est fondée au départ sur cette volonté de dire à l'autre son amour et surtout de se dire

amoureux. D'emblée, les épistoliers optent pour une posture¹ d'ouverture et de transparence à l'égard du destinataire. Or, un problème se pose cependant dès les premières lettres, puisque les sentiments exprimés ne sont pas réciproques entre les épistoliers. Autrement dit, Rousseau et Madame d'Houdetot s'engagent dans cette correspondance pour des raisons bien différentes, ce qui entraînera, dans le cadre de cet échange bien singulier, des transformations majeures sur le plan discursif.

Il s'agira donc dans ce chapitre de dresser le portrait épistolaire de Sophie d'Houdetot, ainsi que celui de Rousseau, afin de mettre en lumière le rapport qu'ils entretiennent tous deux avec l'écriture épistolaire. En d'autres mots, ce premier chapitre verra dans quelle mesure l'un et l'autre épistolier exploitent les potentialités de la lettre. Quelle attitude adoptent-ils au fil des lettres ? Quelle part d'eux-mêmes, du moi intime et singulier, y exposent-ils ? La réponse à ces questions nous permettra de montrer que la posture adoptée par les épistoliers au sein de l'échange est révélatrice des pouvoirs déréalisants propres à l'écriture épistolaire.

1. La comtesse d'Houdetot

Au seuil de la relation, il appert que Madame d'Houdetot adopte une posture d'ouverture à l'égard de Rousseau ; sa compagnie lui est agréable et elle trouve malheureux de le voir si peu : « J'ay bien regret de vous avoir veu si peu. Restés dans vos bois puisque vous vous y plaisés mais permettés nous de nous plaindre que vous vous y

¹ Dans « L'épistolarité à travers les siècles », p. 31, Bernard Beugnot explique que la « *position ou posture* épistolaire » permet de « fixer un ton ou un registre » dans la lettre. Nous ajoutons une dimension à la définition du critique pour le bien de notre travail. En plus de déterminer le ton et le registre dans la lettre, la « posture épistolaire » met en lumière la façon dont l'épistolier se présente à son destinataire au fil de l'échange épistolaire. Cela comprend aussi bien la manière dont il dévoile sa propre intimité, ce qu'il décide de dévoiler à l'autre, que la façon dont il exploite la figure de son destinataire.

plaisiés tant. Je m'en plaindrois bien moins si j'étois plus libre et toujours sure de ne vous point gener.² » Il semble même qu'elle recherche plus tard les tête-à-tête : « Si vous n'avez rien de mieux a faire mon cher Citoyen vous deveriés venir diner mardy avec moy, je seray exactement seule ma belle sœur mesme ayant affaire ce jour la a Paris [...] »³ En adoptant cette posture, la comtesse alimente la relation épistolaire en ce qu'elle communique son désir de se rapprocher de Rousseau.

Elle lui donne à voir sa passion pour Saint-Lambert, passion qui la rend si aimable aux yeux du philosophe, incitant Rousseau à exprimer sa propre inclination. Bien que les sentiments ne soient pas réciproques, les deux cœurs s'épanchent ensemble, dans un même souffle. Il est permis d'imaginer la comtesse écrivant à Rousseau les tendres sentiments qu'elle éprouve pour son amant, en plus de lui avouer que la tendre amitié qui rassemble les deux épistoliers excite sa passion :

[...] la vostre [l'amitié de Rousseau envers Madame d'Houdetot] ajoute au bonheur de ma vie que l'amour faisoit deja, je jouis du plaisir de les voir reunis pour embellir mes jours et pour me faire gouter toute la felicité dont une ame sensible puisse estre susceptible, et si j'avois pu former encore quelque desir ç'auroit été sans doute après un amant tel que luy d'avoir un amy tel que vous a qui j'en pusse parler qui sut m'entendre [...].⁴

La relation avec Rousseau constitue, au moment où l'amant est absent depuis plus de deux mois, le refuge idéal pour la comtesse qui, en plus de souffrir de l'absence prolongée de Saint-Lambert, a du mal à supporter son silence : « Je n'en avois point [des nouvelles de Saint-Lambert] depuis le 23 may et j'étois à plaindre et point a Gronder. Il y a aparence que les postes ne sont pas regulieres, car les lettres que j'ay en suposent d'autres que je n'ay point.⁵ » La comtesse, séparée de son amant des mois durant, trouve dans les lettres

² *Ibid.*, lettre 465, 10 janvier 1757, pp. 145-146.

³ *Ibid.*, lettre 505, 22 mai 1757, p. 217.

⁴ *Ibid.*, lettre 546, 26 octobre 1757, p. 307.

⁵ *Tome II*, lettre 413, 6 juin 1756, p. 15.

de Rousseau l'affection et la passion qui lui font défaut. L'échange épistolaire avec Rousseau devient essentiel puisque les lettres du philosophe réussissent à inspirer et ranimer ses propres sentiments. Elle peut dès lors éprouver son amour malgré l'absence de Saint-Lambert.

Par ailleurs, cette posture d'ouverture, fondée sur la transparence et la sincérité, la rend vulnérable étant donné que Madame d'Houdetot « ne veu[t] point avoir de tort aux yeux de ceux [qu'elle] estime.⁶ » Une fois leur amitié bien particulière connue de toute la société philosophique, les deux amis attirent des regards indiscrets. Un extrait des *Confessions* nous révèle l'étendue des commérages :

J'étois si préoccupé de ma passion, que, ne voyant rien de Sophie (c'était un des noms de Mad^e d'Houdetot) je ne remarquois pas même que j'étois devenu la fable de toute la maison et des survenans. Le Baron d'Holback, qui n'étoit jamais venu, que je sache, à la Chevrette, fut au nombre de ces derniers. Si j'eusse été aussi défiant que je le suis devenu dans la suite, j'aurais fort soupçonné Mad^e d'Épinay d'avoir arrangé ce voyage pour lui donner l'amusant cadeau de voir le Citoyen amoureux. Mais j'étois alors si bête que je ne voyois pas même ce qui crevait les yeux à tout le monde. Toute ma stupidité ne m'empêcha pourtant pas de trouver au Baron l'air plus content, plus jovial qu'à son ordinaire. Au lieu de me regarder noir selon la coutume, il me lâchoit cent propos goguenards auxquels je ne comprenois rien. J'ouvrais de grands yeux sans rien répondre; Mad^e d'Épinay se tenoit les côtés de rire; je ne savois sur quelle herbe ils avoient marché.⁷

On discute donc amplement de l'attitude des deux amis. Madame d'Épinay, entre autres, qui s'attend à plus de considérations de la part de son « ours », trouve étrange et malvenu qu'il fréquente aussi assidûment sa belle-sœur⁸. La comtesse, quant à elle, ne peut que vouloir freiner les bavardages à son sujet. Pour ce faire, elle favorise une nouvelle posture qui lui permettra d'éconduire Rousseau, dont la passion pourrait la perdre aux yeux de son

⁶ *Ibid.*, lettre 541, 22 octobre 1757, p. 291.

⁷ *Les Confessions*, IX, p. 447. Rousseau n'est évidemment pas aussi naïf qu'il le prétend. Dans une lettre adressée à la comtesse, il rend compte fidèlement de la situation : « Vous ne m'avez pas écrit un billet qu'on n'ait accusé, nous n'avons pas fait une promenade dans son parc [celui de Madame d'Épinay] qu'on n'ait critiquée [...] » *Tome II*, lettre 569, 10 novembre 1757, p. 350.

⁸ Rousseau relate ces circonstances dans une lettre adressée à Sophie : « je me suis attaché à vous et mes voyages d'Aubonne ne m'ont point été pardonnés, Mad^e d'Épinay n'a pu souffrir qu'ayant accoutumé de disposer de moi tout entier, vous lui dérobassiez une partie de mes soins ». *Ibid.*, p. 349.

amant et plus largement aux yeux de toute cette société qui évolue autour des Encyclopédistes.

Dans un premier temps, Madame d'Houdetot entreprend de peindre un portrait très avantageux d'elle-même, ne laissant ainsi aucune trace d'ambiguïté sur sa conduite. Elle écrit plusieurs lettres à Rousseau afin de lui faire voir « la vivacité d'un sentiment que [Rousseau connaît] et qui [l']unit a un estre dont [elle est] inseparable⁹ », ainsi que « le tendre amour qui [l']unit¹⁰ » à Saint-Lambert depuis plusieurs années. Elle fait comprendre à Rousseau que « l'amour tel qu'il est dans [son] ame ne peut la degrader, et n'est capable que d'ajouter a ses vertus [celles de Saint-Lambert]¹¹ ». Madame d'Houdetot répète inlassablement à son cher citoyen l'infailibilité de sa vertu, sa fidélité envers Saint-Lambert ainsi que la force de leur relation. Sachant que l'attitude d'ouverture et de transparence dont elle fait preuve à l'endroit de Rousseau ne fait qu'exciter sa passion¹², elle doit forcément modifier sa posture épistolaire afin de transformer le comportement de son cher citoyen, devenu problématique dans le cadre de sa liaison avec Saint-Lambert.

C'est donc animée par la volonté de refroidir les ardeurs de Rousseau, et ainsi de redresser sa propre réputation, que Madame d'Houdetot poursuit, dans un second temps, la relation épistolaire. Nombreux sont les exemples où on la voit « ordonner » une conduite particulière à Rousseau dans le but de changer la nature de leur relation. La comtesse adopte à ce moment précis une posture coercitive visant à agir directement sur le comportement de son cher citoyen :

⁹ *Ibid.*, lettre 530, 29 septembre 1757, p. 267.

¹⁰ *Ibid.*, lettre 565, 5 novembre 1757, p. 344.

¹¹ *Ibid.*, lettre 546, 26 octobre 1757, p. 307.

¹² Plusieurs lettres de Rousseau sont éloquentes à ce sujet, dont ce passage : « combien de fois ton cœur plein d'un autre amour fut-il ému des transports du mien! Combien de fois m'as-tu dit dans le bosquet de la cascade : *vous etes l'amant le plus tendre dont j'eusse l'idée; non, jamais homme n'aima comme vous.* » *Ibid.*, lettre 533, vers le 10 octobre 1757, p. 274.

[...] *je vous verrés toujours tel que je vous ay veu ce jour la reunissant tout ce qui peut estre de bien dans une ame aussy vertueuse que sensible, et tout vous assure a jamais dans mon cœur cette amitié cette tendre reconnoissance de la vostre qui n'inquiete plus ce que j'aime et dont l'innocence et la candeur sera éternellement digne de tous trois* [Rousseau, Saint-Lambert et Madame d'Houdetot] ; ouy mon amy *soyés toujours tel que vous avés paru a mes yeux* ; [...] ¹³

Voilà une demande que la comtesse adressera souvent à Rousseau. Elle désire qu'il se comporte tel un ami fidèle et non plus comme un amant passionné. Elle entend qu'il respecte l'amour qui l'unit à Saint-Lambert : « ne meprisons pas, mon amy, un sentiment, qui Eleve autant l'ame que le fait L'amour, et qui sçait donner tant d'activité aux vertus [...] ¹⁴ »

En adoptant cette posture, la comtesse donne à voir les pouvoirs destructeurs qu'engendre bien souvent la pratique de l'écriture épistolaire. En effet, entre ses mains, la lettre apparaît parfois comme un outil de manipulation. À l'image de Julie qui fait connaître ses volontés à Saint-Preux : « soyez l'amant de mon ame ¹⁵ », Madame d'Houdetot entend que Rousseau agisse conformément à ses attentes. De cette façon, Rousseau ne pourra compromettre davantage la vertu de la comtesse : « J'ay une grace a vous demander, ne Brulés point mes lettres, que je puisse les faire lire a mon amy [Saint-Lambert], s'il en est besoin. ¹⁶ » lui écrit-elle afin de conserver des preuves de sa conduite irréprochable. Si l'on se souvient que la comtesse a détruit toutes les lettres de l'été 1757, cette demande revêt une importance exceptionnelle qui vient renforcer l'idée que la relation ait été durant cette période d'une intensité telle que Sophie a pu croire que son amant ne pourrait en supporter la découverte. Or, les lettres qu'elle demande de ne pas supprimer s'avèrent la preuve de son innocence.

¹³ *Ibid.*, lettre 546, 26 octobre 1757, p. 306. C'est nous qui soulignons.

¹⁴ *Ibid.*, p. 307.

¹⁵ *La Nouvelle Héloïse*, III, 18, p. 364.

Inspirée par la même volonté de se montrer vertueuse aux yeux de tous, elle écrit à son cher citoyen de se raccommoder avec la société philosophique, avec Diderot avant tout¹⁷. Sachant que ce sont eux qui peuvent alerter Saint-Lambert, elle a avantage à ce que Rousseau et ses « amis » philosophes vivent en harmonie. Aussi, lorsque Rousseau se brouille de façon définitive avec Grimm et Madame d'Épinay, la comtesse veillera-t-elle à ce que son cher citoyen, alors animé d'une colère dévastatrice, ne crée aucun remous. Rousseau lui avait écrit le 2 novembre 1757, « jour de deuil et d'affliction », qu'il « veu[t] écrire à St-Lambert. » Il en a « besoin pour la paix de [son] âme surchargée d'ennuis.¹⁸ » Madame d'Houdetot soupçonne immédiatement l'envie de Rousseau d'ouvrir son cœur au seul ami qui lui reste pour lui avouer sa faute et ainsi se faire pardonner, ce que la comtesse veut à tout prix éviter. La réponse est éloquente : « je vous conjure de vous calmer et surtout de n'écrire a personne dans l'état ou vous estes, confiés moy toutes vos peines [...] et surtout n'escrivés a personne pas mesme a mon amy.¹⁹ » Elle répète cinq fois dans ce court billet de n'écrire à personne et de rester calme. C'est dire à quel point elle espère le convaincre d'agir selon sa volonté. Par ailleurs, Rousseau devine les intentions de la comtesse : « N'abusez point de vôtre pouvoir jusqu'à me forcer de choisir entre mon honneur et vôtre volonté. » De toute évidence, il n'est pas dupe des manœuvres entreprises par Sophie : « [à] présent que je sais vos intentions je tâcherai de m'y mieux conformer [...] Vous le voulez, j'obeirai [...]»²⁰ Rousseau s'aperçoit en effet du changement d'attitude de Sophie et lui en fait le reproche : « [i]nsensiblement vos Lettres ont changé de stile; vos témoignages d'amitié sont devenus plus réservés, plus circonspects, plus

¹⁶ *Tome II*, lettre 565, 5 novembre 1757, p. 344.

¹⁷ *Ibid.*, Lettres 530, 541, 558, 565, 567, 570, 572, 576 et 578, entre autres.

¹⁸ *Ibid.*, lettre 560, 2 novembre 1757, p. 333.

¹⁹ *Ibid.*, lettre 561, 3 novembre 1757, p. 334.

²⁰ *Ibid.*, lettre 569, 10 novembre 1757, p. 351 et lettre 577, 17 novembre 1757, p. 363 et 365.

conditionnels; au bout d'un mois il s'est trouvé, je ne sais comment que votre ami n'étoit plus votre ami.²¹ »

Le passage d'une posture à l'autre montre dans quelle mesure Sophie d'Houdetot est consciente de la réalité et des contraintes qui l'empêchent d'aller plus loin dans son amitié avec Rousseau. Elle garde de plus un certain détachement par rapport à la folle passion de son cher citoyen, phénomène rendu visible par le fait qu'elle se livre de moins en moins à Rousseau et qu'elle s'attarde maintenant davantage aux événements qui ponctuent le quotidien du philosophe. Avec Leigh nous croyons que :

depuis un certain temps déjà, Sophie cherchait à se dégager, à mettre une certaine distance entre elle et ce feu qui brûlait toujours mais qui ne chauffait plus, entre son existence si bien organisée, avec ses occupations paisibles et rassurantes, et ce génie turbulent et tracassier qui avait failli l'entraîner dans l'aventure.²²

Autrement dit, l'idée de transparence et d'ouverture chez comtesse se transforme rapidement en volonté de distanciation et de maîtrise de soi. Contrairement à Rousseau qui, au moindre obstacle, nous le verrons dans le chapitre suivant, se plonge aisément dans le monde des chimères, Sophie, elle, tient compte avant tout de sa relation avec Saint-Lambert. Les différentes postures adoptées par Sophie mettent en lumière l'écart qui sépare d'emblée les deux épistoliers. Rousseau et la comtesse n'ont pas les mêmes attentes quant à la relation épistolaire et encore moins en ce qui concerne la relation humaine.

²¹ *Tome I*, lettre 633, 25 mars 1758, p. 63

2. Jean-Jacques

À l'instar de la comtesse, Rousseau adopte d'emblée une posture d'ouverture et de transparence qui lui permet de laisser libre cours à son inclination. L'autodafé des lettres de l'été 1757 est un geste révélateur de la part de Sophie qui souligne parfaitement l'intensité avec laquelle il lui a laissé voir sa passion. Quelques lettres que Rousseau n'a jamais envoyées – qu'il a donc conservées – sont sans doute à l'image de celles que la comtesse a détruites, ce qui nous permet d'imaginer la violence des sentiments qu'il lui donnait à lire :

Cesser d'être ton ami! chère et charmante Sophie, vivre et ne plus t'aimer est-il pour mon ame un état possible? Eh! comment mon cœur se fut-il détaché de toi, quand aux chaines de l'amour tu joignois les doux nœuds de la reconnaissance [...] il fut un tems où mon amitié t'étoit chère et où tu savois me le témoigner. Ne m'eusses-tu rien dit, ne m'eusses-tu fait aucune caresse, un sentiment plus touchant et plus sur m'avertissoit que j'étois bien avec toi. Mon cœur te cherchoit, et le tien ne me repoussoit pas. L'expression du plus tendre amour qui fut jamais n'avoit rien de rebutant pour toi. On eut dit à ton empressement à me voir que je te manquois quand tu ne m'avois pas vû. Tes yeux ne fuyoient pas les miens et leurs regards n'étoient pas ceux de la froideur; tu cherchois mon bras à la promenade; tu n'étois pas si soigneuse à me dérober l'aspect de tes charmes, et quand ma bouche osait presser la tienne, quelquefois au moins je la sentois résister. Tu ne m'aimois pas, Sophie, mais tu te laissois aimer et j'étois heureux.²³

Or, cette posture transparente adoptée par Rousseau met en danger la réputation de la comtesse. Nous avons vu que Madame d'Houdetot change d'attitude face aux débordements amoureux de son cher citoyen et adopte sans tarder une posture coercitive. Étant donné que la comtesse espère voir en lui l'ami plutôt que l'amoureux éperdu, Rousseau s'applique à faire le portrait d'un homme digne de confiance et d'intérêt : « je suis tout à l'amitié *que vous me devez*, que vous m'avez jurée, et dont je suis digne dès ce

²² Tome I, « Avertissement du cinquième volume », p. XXIII.

²³ Tome II, lettre 533, vers le 10 octobre 1757, pp. 276, 278.

moment ci.²⁴ » Il se doit de cesser les effusions de sentiments s'il veut conserver l'amitié de Sophie. Les nombreuses requêtes de la comtesse l'obligent à présenter un nouveau visage :

J[*e*] sens plus que jamais que la vertu sublime et la sainte amitié sont le souverain bien de l'homme auquel il faut tâcher d'atteindre pour être heureux. Vous m'avez rendu l'une et l'autre encore plus chère par le désir de mériter les sentiments dont vous m'honorez, et je sens exciter mon Zèle en songeant que tout ce que je fais pour me rendre meilleur sont autant de soins que je vous consacre.²⁵

Rousseau dévoile minutieusement un cœur épuré de tout sentiment coupable. C'est de la vertu dont il se dit maintenant amoureux, et grâce à elle il a pu tisser des liens d'amitié avec la comtesse : « Madame, quelque prix que je mette à votre amitié, j'en mets davantage encore à la vertu; elle me fut chère avant vous, et cet amour n'est pas le fruit des sentiments dont vous m'honorez mais c'est lui qui les a fait naître.²⁶ » Il va même jusqu'à écrire à l'amant de Sophie afin de renforcer l'idée que la vertu seule dicte les élans de son cœur : « Non, non, S^t Lambert; la poitrine de J. J. Rousseau n'enferme point le cœur d'un traître, et je me mépriserois bien plus que vous ne pensez si jamais j'avois essayé de vous ôter le sien [celui de Sophie].²⁷ » La conversion est renversante. Rousseau adopte une posture épistolaire lui permettant de légitimer les rapports qu'il entretient avec Sophie et ainsi de faire durer la relation. C'est donc inspiré par les demandes répétées de Sophie que Rousseau opère une transformation sur la figure qu'il met en scène dans les lettres. Marcel Raymond a mis en lumière de façon admirable « cette faculté précieuse, ou cette fatalité, qui le [Rousseau] fait "devenir un autre" » selon le « flux et le reflux de [son] être²⁸ ». Il n'est donc pas surprenant de constater la même métamorphose au cœur des lettres. Ce n'est

²⁴ *Tome II*, lettre 543, 24 octobre 1757, p. 295. C'est nous qui soulignons.

²⁵ *Ibid.*, lettre 554, 31 octobre 1757, p. 322.

²⁶ *Ibid.*, lettre 592, 17 décembre 1757, p. 394.

²⁷ *Ibid.*, lettre 527, 15 septembre 1757, p. 258.

pas une opération ardue pour le philosophe qui, nous le verrons davantage dans le chapitre suivant, réussit facilement à imaginer les êtres et les situations conformément aux élans de son cœur. Voulant rendre légitimes et acceptables les liens qui l'unissent à la comtesse, Rousseau s'approprie l'espace épistolaire pour peindre un être idéal. Voilà une façon de faire assez courante chez un épistolier. Nous n'avons qu'à penser à Madame de Lespinasse dans ses lettres à Guibert et bien sûr, à Sophie d'Houdetot qui se donne à lire comme une femme vertueuse dont les mœurs sont irréprochables. En d'autres mots, le fait de vouloir transformer l'image de soi proposée au destinataire sous-tend la volonté de créer un effet sur ce dernier, ou plus fortement, d'agir directement sur son comportement. Une fois que la relation entre Sophie et le citoyen de Genève est rétablie grâce aux pouvoirs démiurgiques rendus possibles par l'écriture épistolaire, Rousseau peut tenter de désamorcer le mouvement de recul entrepris par la comtesse. C'est animé par cette idée qu'il écrit à Saint-Lambert afin de lui demander des comptes à propos du comportement de son amie : « Oui, c'est à vous que je demande compte d'elle. [...] Consultez-le donc [votre cœur]; il vous redemandera pour moi l'amie que je tiens de vous...²⁹ » En effet, pourquoi Sophie refuserait-elle de s'engager dans une relation d'amitié si l'ami en question est digne d'être aimé ?

Cette posture de légitimation qu'adopte Rousseau révèle non seulement le potentiel démiurgique de l'écriture épistolaire, elle met également en lumière un possible détournement de l'utilisation de la lettre comme entreprise de justification de sa propre vie. La lettre qui se veut d'abord un mouvement vers le destinataire, un geste d'ouverture à l'égard d'autrui afin de dévoiler son intimité sans fard ni artifice, devient ultimement un

²⁸ Marcel Raymond, *Jean-Jacques Rousseau. La Quête de soi et la rêverie*, Paris, Librairie José Corti, 1962, p. 30

²⁹ *Tome II*, lettre 527, 15 septembre 1757, pp. 257, 259.

retour sur soi, visant à s'observer soi-même au fil des lettres. C'est en quelque sorte un point de non retour dans la vie de Rousseau qui, voulant justifier son existence exemplaire aux yeux de tous – de Sophie d'abord dans sa correspondance et ensuite pour la postérité dans son œuvre autobiographique – scrute à la loupe chaque geste, chaque sentiment afin de prouver sa bonne conduite. Nouvelle posture épistolaire donc, lui permettant de faire le point sur son existence. D'ailleurs, plusieurs lettres ressemblent davantage à une apologie de sa vie qu'à un échange entre deux amis voulant partager leurs idées et sentiments. Au moment où Rousseau quitte l'Hermitage, après avoir rompu définitivement avec Madame d'Épinay, Grimm et tous les autres encyclopédistes, à l'exception de Diderot, il veut faire la lumière sur les événements en proposant sa version des faits :

Enfin je suis libre; je puis reprendre le caractère de franchise et d'indépendance que m'a donné la nature. Si je l'avois toujours gardé tout le monde seroit content de moi et je le serois davantage. Toute ma faute est d'avoir cédé aux sollicitations d'une feinte et trompeuse amitié. J'ai résisté longtems; il falloit résister toujours. Mais je ne connoissois pas le piège où m'attiroit cette voix de sirène. Je pouvois il est vrai ne pas trouver une amie fausse et perfide, mais j'aurois toujours trouvé des fers, et ne pouvois jamais être qu'un méchant esclave.³⁰

Cette manière de vouloir expliquer, justifier, disculper sa façon de se comporter est caractéristique d'un désir de retour sur soi. À partir de ce moment, l'écriture tient une place prépondérante dans la vie de l'épistolier au sens où elle lui permet de rétablir sa réputation beaucoup plus que ne le peuvent ses propres actions. Il appert dès lors que Rousseau écrit davantage sa vie qu'il ne la vit. La lettre rend manifeste la stérilité de la vie, du monde réel. Rousseau ne vit finalement que pour écrire, écrire sa vie, mais une vie remodelée afin d'en faire un exemple pour l'avenir. C'est en quelque sorte le triomphe de l'écriture sur l'existence humaine, le point de non retour où l'épistolier se *suffit à lui-même comme Dieu* : « Mon dessein n'est pas de vous ennuyer de fréquentes et longues lettres. Je

n'espère pas même, avec toute ma discretion que vous lisiez toutes celles que je vous écrirai; mais du moins aurai-je eu le plaisir de les écrire [...]»³¹ Le plaisir d'écrire remplace dès lors la relation qui n'existe plus, mais que le geste épistolaire peut faire vivre au moyen des pouvoirs déréalisants.

Tour à tour, les différentes postures adoptées par les deux épistoliers laissent paraître les pouvoirs déréalisants inhérents à la pratique épistolaire. D'abord, parce que toute relation intime se prolongeant en un commerce épistolaire favorise la création d'un lieu³² propice à l'épanchement des âmes, elle devient le creuset par excellence de la transformation des deux épistoliers. C'est avant tout pour écrire à l'autre qu'ils sont amoureux et afin d'épancher le fort sentiment qui les anime que la comtesse et Rousseau entreprennent cette correspondance. L'échange épistolaire devient alors un espace privilégié pour la confiance. On veut tout dévoiler à l'autre, on favorise une posture d'ouverture et de transparence. Paradoxalement, c'est à ce moment que les épistoliers mettent en œuvre les capacités mortifères de l'écriture épistolaire. Afin de rétablir leur image, la comtesse et Rousseau exploitent la dimension démiurgique de la lettre dans le but de dévoiler une nouvelle image d'eux-mêmes qui coïncide avec l'idée de la femme vertueuse et de l'ami fidèle.

³⁰ *Ibid.*, lettre 592, 17 décembre 1757, p. 393.

³¹ *Tome I*, lettre 601, début janvier 1758, pp. 2-3.

³² L'espace discursif mis en place dans les lettres.

Une fois que les pouvoirs démiurgiques ont opéré sur les personnes réelles, donnant ainsi plus de poids aux personnages épistolaires et à la relation de papier créée au fil de l'échange, la réalité devient de plus en plus stérile, voire inopérante, étant donné que les scripteurs donnent maintenant plus d'importance à l'image qu'ils fabriquent d'eux-mêmes et de leur destinataire. C'est ainsi que Rousseau concentre davantage son existence autour de la figure de l'homme vertueux qu'il présente dans les lettres à Sophie. Il entend maintenant justifier le parcours qu'il a emprunté depuis qu'il connaît la comtesse. Il veut se disculper aux yeux de la seule femme qu'il ait aimée d'un amour véritable. Or, le fait d'observer ainsi chacun de ses gestes, chacune de ses paroles, est caractéristique d'un retour sur soi où tout ce qui est extérieur à sa propre existence apparaît comme futile ou insignifiant. Par cette capacité à faire fi du réel, Rousseau nous fait voir la dimension solipsiste de l'écriture épistolaire qui rend manifeste le triomphe de l'écriture sur la vie. Contrairement à Madame d'Houdetot, accaparée par les contraintes de la vie réelle – elle est mariée et de toute façon unie à Saint-Lambert – Rousseau manifeste son désir de vivre en-dehors de la réalité. Il se réfugie le plus souvent dans le monde des chimères où il peut contrôler à sa guise l'univers d'encre et de papier qu'il a créé de toutes pièces. Les pouvoirs déréalisants transforment ainsi la correspondance en échange mortifère étant donné l'importance prédominante accordée à l'écriture plutôt qu'à la relation réelle.

CHAPITRE III

REFUS DU RÉEL OU REFUGE DANS L'IMAGINAIRE :

LA DIMENSION DÉMIURGIQUE DE LA LETTRE

[...] l'imaginaire a d'abord été pour [Jean-Jacques] une terre natale, un pays originel d'où il n'a jamais pu complètement se détacher pour passer dans le "monde" des hommes.

Jean Starobinski, *L'œil vivant*, p. 121.

Rousseau l'avait pressenti en rédigeant *La Nouvelle Héloïse*, l'écriture épistolaire donne lieu à la transformation des consciences de telle sorte qu'apparaît au sein des lettres de nouveaux acteurs épistolaires, des *personae*, qui risquent de l'emporter ultimement sur les personnes réelles ayant initié la correspondance. Avec Bernard Beugnot, nous croyons que l'épistolier est un véritable « artisan de soi¹ », qui transforme l'image de lui-même qu'il présente au destinataire. Il est intéressant de constater que Rousseau reconnaît parfaitement cette possibilité liée à la pratique épistolaire, d'autant plus qu'il en rend compte magnifiquement dans *La Nouvelle Héloïse*. Lorsque Julie demande à son mari de lire une missive qu'elle adresse à sa cousine Claire, celui-ci refuse prétextant le possible danger d'une telle pratique. S'il

¹ Bernard Beugnot. « L'Épistolarité à travers les siècles », p. 36.

refuse de prendre connaissance des lettres que s'écrivent les deux cousines, c'est qu'il comprend parfaitement les conséquences de sa présence dans l'échange entre les deux cousines. Aussi, Wolmar en fait-il la remarque à Julie :

« Croyez-moi, les épanchemens de l'amitié se retiennent devant un témoin quel qu'il soit. Il y a mille secrets que trois amis doivent savoir et qu'ils ne peuvent se dire que deux à deux. Vous communiquez bien les mêmes choses à votre amie et à votre époux, mais non pas de la même manière ; et si vous voulez tout confondre, il arrivera que vos Lettres seront écrites plus à moi qu'à elle, et que vous ne serez à votre aise ni avec l'un, ni avec l'autre. »²

Wolmar est conscient que l'écriture de la lettre intime participe à la construction d'une nouvelle personnalité par l'épistolier³. Le « moi » qui s'écrit, qui se dit à l'autre, tend à modifier les contours de son âme. S'il change de destinataire, il y a fort à parier que le moi se modifiera à son tour. C'est donc dire que ni Wolmar, ni Claire, ni St-Preux ne connaissent la même Julie.

L'intimité qui unit deux épistoliers semble au départ garante de sincérité et de transparence, mais au fil des lettres, il apparaît évident que cette familiarité donne lieu presque inévitablement à la transformation du réel par les deux scripteurs. Rousseau et la comtesse vont tour à tour défier les limites de la réalité pour devenir, chacun à leur manière, démiurges d'un univers de papier, créé de toutes pièces afin de rendre la relation conforme aux attentes des deux épistoliers.

Nous verrons dans ce chapitre de quelle façon s'élabore la figure des épistoliers et par quels motifs elle se transforme au fil des lettres. Si Rousseau réussit à présenter une

² OC, T. II, pp. 430-431.

³ « J'ay une grace a vous demander, ne Brulés point mes lettres, que je puisse les faire lire a mon amy, s'il en est besoin. » Cette demande de Madame d'Houdetot adressée à Rousseau fait voir également que la présence d'un tiers entre deux épistoliers influence la façon dont le scripteur se présente au destinataire parce qu'il doit écrire non seulement pour la personne à qui est adressée réellement la lettre, mais aussi pour la tierce figure. Nous étudierons plus loin dans ce chapitre les conséquences de la présence d'une telle présence dans la correspondance intime.

image de lui qui coïncide davantage avec ce que Madame d'Houdetot espère de son cher citoyen, il aura toutefois besoin d'un tiers, d'un témoin favorable pour répandre l'idée de sa soudaine conversion et ainsi rendre plus crédible sa transformation épistolaire. Dans un tour de force inégalé, Rousseau choisit Saint-Lambert comme messager. Bien plus qu'un commerce à trois, c'est un véritable triangle amoureux qui s'installe entre les trois protagonistes ; triangle qui, malgré les espoirs d'un Rousseau rempli de tendres sentiments, ne sera jamais le double d'une figure à géométrie parfaite.

Mais pour pouvoir montrer les paramètres présidant à la transformation des scripteurs, il est essentiel de mettre en lumière, dans un premier temps, le fait que l'activité démiurgique est déjà bien ancrée dans l'existence de Rousseau, dans un contexte autre que celui de l'écriture ou de la pratique épistolaire. Par sa propension à l'imagination, particulièrement au cœur des relations amoureuses, Rousseau manifeste une étonnante facilité « à devenir un autre ». Le pouvoir démiurgique que s'octroie le philosophe dans le cadre de sa pratique épistolaire semble constituer le prolongement d'une activité déjà bien présente dans sa vie.

1. L'activité démiurgique chez Rousseau

Il est éloquent que la prise de conscience chez Rousseau de sa propre identité correspond avec le moment où il commence à lire des romans. Au tout début des *Confessions*, alors que Rousseau entreprend le récit de sa naissance et de sa petite enfance, il avoue n'avoir aucun souvenir antérieur à l'âge de cinq ou six ans, et ne se rappeler sa vie qu'à partir du moment où il a appris à lire. C'est dire qu'il fait coïncider

le premier mouvement de conscience de lui-même avec ses premières lectures⁴. Ce fait a une importance indéniable pour comprendre l'individu Jean-Jacques Rousseau, puisqu'il révèle que la conscience de soi lui est venue à l'instant même où il a pris conscience de pouvoir être un autre. Avant même d'avoir vécu quoi que ce soit de significatif, il avait déjà éprouvé tous les sentiments en les vivant et les ressentant, en se substituant aux personnages de romans qu'il lisait. « Je n'avois aucune idée des choses, dira-t-il, que tous les sentimens m'étoient déjà connus⁵. » Dès l'origine, donc, être soi-même pour Jean-Jacques Rousseau s'entend comme la possibilité imaginaire d'être autre et de fictionnaliser sa vie⁶. Jean Starobinski analyse les conséquences d'une telle éducation par la fiction :

Mais si dangereuse que Rousseau estime cette méthode d'éducation – qui éveille le sentiment avant la raison, la connaissance de l'imaginaire avant celle des choses réelles – le paraître ne s'impose pas comme une influence maléfique. L'illusion sentimentale, éveillée par la lecture, comporte certes un risque, mais le risque, dans le cas particulier, s'accompagne d'un privilège précieux : Jean-Jacques se forme comme un être *différent*. « Ces émotions confuses que j'éprouvais coup sur coup n'altéraient point la raison que je n'avais pas encore ; mais elles m'en formèrent une *d'une autre trempe* »... La singularité de Jean-Jacques a sa source dans les fantasmes fascinants suscités par l'illusion romanesque. C'est ici la première donnée biographique qui vienne confirmer la déclaration du préambule : « Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus ». Jean-Jacques désire et déplore sa différence : c'est un malheur et un motif d'orgueil tout ensemble⁷.

Non seulement Rousseau prend conscience dès l'enfance qu'il est possible d'être autre, de se transformer, de prendre une forme qui lui est agréable, mais il se rend compte également de sa singularité par rapport aux autres hommes. Bien que Starobinski y voit,

⁴ On peut en effet lire dans *Les Confessions*, OC, T. I, p. 8 : « J'ignore ce que je fis jusqu'à cinq ou six ans : je ne sais comment j'appris à lire : je ne me souviens que de mes premières lectures et de leur effet sur moi : c'est le tems d'où je date sans interruption la conscience de moi-même ».

⁵ *Loc. cit.*

⁶ Pour une analyse de ce passage des *Confessions*, voir Jean Starobinski, Jean-Jacques Rousseau. *La Transparence et l'obstacle*, Paris, Gallimard, 1971, pp. 17 et suivantes.

⁷ *Ibid.*, p. 17-18.

entre autres, un « privilège bien précieux », cette faculté à devenir autre rendra difficile son intégration dans le monde réel.

Nombreux sont les passages des *Confessions* qui nous révèle « l'impossibilité [pour Rousseau] d'atteindre aux êtres réels⁸ » et donc sa préférence pour les chimères. Notre intention ici n'est pas de recenser tous les moments où Rousseau s'évade dans des mondes imaginaires, mais plutôt de montrer que l'activité démiurgique fait déjà partie intégrante de sa propre existence avant même le début de la correspondance avec Sophie. Il sera alors plus évident que la manifestation des pouvoirs déréalisants de l'écriture épistolaire constitue, chez Rousseau, le prolongement d'une pratique déjà bien en place dans le quotidien du philosophe. Faisons donc un détour par les écrits autobiographiques du citoyen de Genève afin de comprendre le rapport qu'il entretient avec l'imagination.

L'imagination a joué un rôle décisif dans la vie de Rousseau, depuis le début jusqu'à la toute fin⁹. Étant jeune, il s'en sert pour se faire l'amant d'une jeune demoiselle¹⁰, plus vieux, son imagination accentue l'idée d'un complot universel fomenté contre lui. Toute sa vie durant, Rousseau a préféré les mondes imaginaires, créés de toutes pièces, dans lesquels il peut occuper les rôles les plus intéressants et ainsi contourner les situations qui lui sont désagréables. Élane Larochelle souligne avec raison que pour Rousseau,

si le réel ne répond pas d'emblée aux désirs du cœur, il suffit d'y renoncer et de s'envoler sur les ailes de l'imagination, faculté magique qui a le pouvoir de produire et d'appropriier immédiatement au rêveur les objets de ses désirs.

⁸ *OC*, T. I. p. 427.

⁹ *Ibid.*, pp. 8, 9, 41 et 43, entre autres.

¹⁰ *Ibid.*, p. 45.

Ainsi, désirer et jouir ne font plus qu'un ; nul besoin de s'évertuer, nul besoin d'attendre, la jouissance est immédiate et facile, grâce à l'imagination¹¹

C'est ainsi que dans ses chimères, Rousseau donne libre cours aux désirs de son cœur qui demeurent insatisfaits dans la réalité. Dans ses rêves, Rousseau détient le contrôle sur les êtres et les situations ; c'est sans doute la raison pour laquelle il tend à s'échapper de la réalité chaque fois qu'un obstacle survient sur sa route. Rousseau ne conçoit pas la possibilité de borner ses désirs aux limites que lui impose le monde réel. L'épisode le plus éloquent à ce sujet est sans conteste celui où il se fait passer pour un maître de musique dans la ville de Lausanne. Venant de quitter Venture, l'ami qu'il admire tant, Rousseau qui ne connaît pas encore la musique, joue fièrement le rôle d'un compositeur et entend diriger l'exécution d'une pièce qu'il aurait écrite. Starobinski a merveilleusement commenté ce passage. Il précise que Rousseau ne ment pas lorsqu'il se fait passer pour Vaussore puisqu'il croit à sa fiction :

Il ne se contente pas de jouer le personnage de Vaussore, il veut l'être, il veut en posséder les talents et le savoir-faire musical : il le devient si complètement qu'il a hâte d'en fournir la démonstration immédiate en organisant le concert qui tournera à la catastrophe. Un imposteur craindrait d'avoir à donner ses preuves ; mais Rousseau, tout au contraire, se prête joyeusement à l'expérience, parce qu'il va enfin *vivre* sa nouvelle identité, laisser agir son nouveau moi. Non seulement, Jean-Jacques s'est transporté tout entier dans son rôle, mais il s'attend à ce que ce rôle l'entraîne, lui commande les gestes et les paroles efficaces, lui fasse savoir la musique, conduire un orchestre...¹²

Rousseau est pris au piège par sa propre imagination. Ses désirs sont si vifs et son espoir de les voir se réaliser est si fort qu'il en jouit déjà pleinement, jusqu'au moment où il est confronté à la réalité. Le rappel de certaines relations amoureuses pourra nous éclairer encore davantage sur le rapport de Rousseau à l'imagination.

¹¹ Éline Larochelle, *L'imagination dans l'œuvre de Jean-Jacques Rousseau*, Villeneuve d'Ascq, Diffusion du Septentrion, 1999, p. 314.

1.1 Rousseau et l'amour

Si Rousseau suit davantage le cours de son imagination qu'il ne respecte les contraintes de la vie réelle, c'est qu'il préfère les êtres et les situations conformes à ses désirs. Cette activité démiurgique se répète en tout point au sein des quelques relations amoureuses qu'il a entretenues tout au long de sa vie : « J'ai donc fort peu possédé, mais je n'ai pas laissé de jouir beaucoup à ma manière ; c'est à dire, par l'imagination¹³ ». C'est dire que les désirs et leur satisfaction prennent place dans l'imaginaire de Rousseau, mais la jouissance, quant à elle, est bien réelle ! Nous allons examiner certains épisodes amoureux relatés par Rousseau dans *Les Confessions* afin de montrer cette attitude répétitive qui consiste à jouir par l'imagination plutôt que dans le réel.

La première aventure rapportée par Rousseau concerne Madame Basile. Bien qu'il connût déjà Madame de Warens, il n'en était pas encore amoureux au moment de sa rencontre avec la jeune femme. Jean Starobinski commente l'épisode dans *L'Œil vivant*, où il souligne la structure récurrente du rapport de Rousseau à l'objet désiré. Selon lui, si le désir n'est pas entravé, il se « transforme en acte, et s'expose aux périls de l'assaut. Dès l'origine, il se hâte vers sa fin, c'est-à-dire vers l'enlèvement bienheureux de la possession¹⁴. » C'est dire que Rousseau ne se sent pas coupable de désirer ou d'être amoureux, mais bien de posséder l'objet de son désir ou de vouloir le conquérir. Ainsi, en jouissant par l'imagination, il demeure innocent : « Au lieu d'être un chemin vers

¹² Jean Starobinski, *op. cit.*, p. 78. Notons également que Vaussore est l'amalgame des noms de Rousseau et Venture, remarque Starobinski. « L'identité fictive que Rousseau allègue à Lausanne est un hybride : c'est la greffe d'un moi remanié sur le nom de l'ami admiré ».

autre chose, le désir reste velléité et se nourrit de son inassouvissement : il s'attribue une toute-puissance magique, et s'enchanté de son innocence¹⁵. » L'épisode qui met en scène Madame Basile illustre parfaitement la manière d'éprouver le plaisir dans l'imaginaire. En présence des femmes, Rousseau est envahi par la crainte et abruti par la timidité. C'est pourquoi il « étoi[t] embarrassé, tremblant, [il] n'osai[t] la regarder, [il] n'osai[t] respirer auprès d'elle¹⁶. » Aussi, Rousseau tente-t-il d'assouvir ses envies non pas en possédant Madame Basile, il en serait incapable, mais en nourrissant son imagination de menus détails qui parviennent même à exciter son désir :

Je dévorais d'un œil avide tout ce que je pouvois regarder sans être aperçu : les fleurs de sa robe, le bout de son joli pied, l'intervalle d'un bras ferme et blanc qui paroissoit entre son gant et sa manchette, et celui qui se faisoit quelquefois entre son tour de gorge et son mouchoir. Chaque objet ajoûtoit à l'impression des autres¹⁷.

La façon de Rousseau de ne jouir que par le rêve est encore plus manifeste lors de l'épisode du miroir. Ayant suivi son hôtesse jusqu'à sa chambre, Rousseau parvient à observer Madame Basile à la dérobée, en laissant libre cours à sa passion puisqu'il contemple l'objet désiré sans en être vu. Rendu hors de lui par cette fascination sans limite, Rousseau se jette « à genoux à l'entrée de la chambre en tendant les bras vers elle d'un mouvement passionné¹⁸ ». Il ne veut pas posséder, il goûte le plaisir par la fascination. Or, le miroir situé sur la cheminée permet à Madame Basile d'être témoin de la scène. Au lieu de mettre un terme à cette « bizarrerie », elle laisse opérer le charme

¹³ OC, T.I, p. 17.

¹⁴ Jean Starobinski, *L'Œil vivant*, Paris, Gallimard, 1961, p. 106.

¹⁵ *Ibid.*, p. 108

¹⁶ OC, T.I, p. 74.

¹⁷ *Loc. cit.*

¹⁸ *Ibid.*, p. 75.

en feignant d'ignorer la présence de Rousseau. Il a donc pu satisfaire pleinement son désir et contempler à sa guise l'objet aimé :

j'ai goûté près d'elle des douceurs inexprimables. Rien de tout ce que m'a fait sentir la possession des femmes ne vaut les deux minutes que j'ai passées à ses pieds sans même oser toucher sa robe. Non, il n'y a point de jouissances pareilles à celles que peut donner une honnête femme qu'on aime¹⁹.

C'est donc à distance que Rousseau aime et qu'il se plaît à désirer. La possession d'une femme la dégrade à ses yeux²⁰.

La relation entre Rousseau et Madame de Warens illustre à son tour l'étrange paradoxe des amours de Rousseau. Comme pour Madame Basile, c'est à distance et par le biais de l'imagination qu'il aime la désirer. En effet, il aime s'éloigner de Maman pour mieux rêver à elle : « Je la quittois pour venir m'occuper d'elle, pour y penser avec plus de plaisir²¹ ». Le plaisir est plus intense lorsque Rousseau rêve de Maman puisque son imagination le rend maître des situations et lui permet de contrôler la relation.

Or, lorsque vient le temps de consommer réellement son amour pour Madame de Warens, il n'en veut plus²². Rousseau a peur de la réalité puisqu'il ne la contrôle pas. Ce qu'il veut, c'est pouvoir rêver sa vie, car seulement à cet instant elle est conforme à ses attentes. Aussi, n'invente-t-il pas un moyen efficace qui pallie le malaise engendré par l'obligation de se plier au monde réel :

J'avois une tendre mère, une amie chérie mais il me falloit une maitresse. Je me la figurois à sa place ; je me la créois de mille façons pour me donner le

¹⁹ *Ibid.*, pp. 76-77.

²⁰ Entre autres, il écrit au sujet de Madame de Warens : « Près de maman, mon plaisir étoit toujours troublé par un sentiment de tristesse, par un secret serrement de cœur que je ne surmontois pas sans peine ; au lieu de me féliciter de la posséder, je me reprochois de l'avilir. » *OC*, T.I, pp. 253-254. En ce qui concerne Madame d'Houdetot : « En souiller la divine image eut été l'anéantir. [...] Je l'aimois trop pour pouvoir la posséder. » *Ibid.*, p. 444.

²¹ *Ibid.*, p. 181.

²² « Comment au lieu des délices qui devoient m'enivrer sentois-je presque de la répugnance et des craintes ? Il n'y a point à douter que si j'avois pu me dérober à mon bonheur avec bienséance, je ne l'eusse fait de tout mon cœur. » *Ibid.*, p 195.

change de moi-même. Si j'avois cru tenir maman dans mes bras quand je l'y tenois, mes étreintes n'auroient pas été moins vives, mais tous mes désirs se seroient éteints ; j'aurois sangloté de tendresse, mais je n'aurois pas joui²³.

Le réel ne suffit pas pour Rousseau ; il n'est jamais à la hauteur de ses désirs. En fait, dans ce cas-ci le réel ne suffit pas parce qu'il n'est pas acceptable. On n'entretient pas une telle relation avec sa mère, fut-elle adoptive. Dans les bras de Maman, il s' imagine une maîtresse et seulement de cette façon, il peut jouir de maman, c'est-à-dire en substituant une femme imaginaire à sa place.

S'il transforme selon sa volonté la femme qu'il aime, Rousseau est tout aussi capable de se donner une forme nouvelle afin de faire coïncider ses désirs et la réalité. S'il ne peut jouir d'une femme sans ressentir de la culpabilité, un autre que lui peut le faire aisément. En se rendant à Montpellier afin de consulter un spécialiste pour ses *vapeurs*, Rousseau rencontre Madame de Larnage qui « [l']entreprind.²⁴ » Le fait de nouer conversation avec une aimable femme le contrarie et pour faire taire sa timidité, il se fait passer pour Dudding, un Anglais et se donne pour Jacobite. Il est tout à fait remarquable que Rousseau parvienne à goûter pleinement le plaisir avec une femme réelle sous le nom de quelqu'un d'autre, dans la peau d'un être imaginaire. Madame de Larnage, écrit-il dans *Les Confessions* « m'avoit donné cette confiance dont le défaut m'a presque toujours empêché d'être moi. Je le fus alors. Jamais mes yeux, mes sens, mon cœur et ma bouche n'ont si bien parlé²⁵ ». Sous l'égide de Dudding, Rousseau peut fantasmer comme il l'a fait dans la chambre de madame Basile et dans les bras de Maman transformée en maîtresse imaginaire. Le pouvoir de l'imagination lui permet d'élever la réalité à l'état de perfection, ou du moins de la rendre telle qu'il imagine le

²³ *Ibid.*, p. 219.

monde au cours de ses nombreuses rêveries. Dans la réalité, Rousseau a besoin d'un masque pour assouvir pleinement sa passion, pour vivre selon les désirs qui l'animent. Aussi, lorsqu'il se souvient de Madame de Warens restée aux Charmettes, il décide de ne plus revoir Madame de Larnage qui l'avait poussé à l'infidélité : « Sitot que j'eus pris ma résolution je devins un autre homme, ou plustot je redevins celui que j'étois auparavant et que ce moment d'ivresse avoit fait disparaître²⁶. » L'activité démiurgique fait à ce point partie intégrante du quotidien de Rousseau, que dès le début de ses conquêtes amoureuses, il transforme tout à sa guise afin de rendre les êtres et les situations conformes à ses aspirations. Autrement dit, Rousseau tient compte du réel seulement lorsqu'il ne s'y sent pas impliqué. C'est à distance et par l'imagination qu'il désire Madame Basile ; Madame de Warens ne se serait donnée à lui que par pitié; grâce au rôle de Dudding, il peut goûter, comme jamais cela ne se représentera, le plaisir avec madame de Larnage. Mais lorsque la réalité est tout aussi admirable que le rêve, Rousseau est incapable de laisser libre cours à sa passion puisqu'il n'a pas le contrôle complet de la situation.

En somme, la propension à l'imagination entraîne Rousseau non seulement dans des rêveries interminables, mais le pousse à modifier la réalité afin qu'elle coïncide avec ses désirs. Ce sont de véritables pouvoirs démiurgiques qu'il s'octroie ainsi, ce qui lui permet de transformer à sa guise le monde réel et d'éviter les obstacles qu'il trouve sur sa route. Chacune des relations amoureuses qu'il entretiendra au cours de sa vie sera soumise à sa volonté de vivre les situations telles qu'il les imagine. Il n'est pas

²⁴ *Ibid.*, p. 249.

²⁵ *Ibid.*, p. 252.

²⁶ *Ibid.*, p. 260.

surprenant alors que cette capacité à faire fi du réel se manifeste bien au-delà de ses relations humaines, c'est-à-dire dans sa pratique littéraire ainsi que dans la correspondance avec Madame d'Houdetot.

1.2 Genèse de *La Nouvelle Héloïse*

Rousseau arrive à l'Hermitage heureux de quitter Paris et *la coterie Holbachique*, content de fuir les commérages et le persiflage. On prétendait qu'il ne supporterait pas trois mois de solitude et qu'on le verrait revenir sous peu pour vivre comme tout le monde à Paris. Il passa plus d'un an à l'Hermitage et sans l'épouvantable aventure qui s'y déroula - ce que Rousseau qualifie comme une époque « terrible et fatale d'un sort qui n'a point d'exemple chez les mortels²⁷ »- il serait sans doute demeuré bien plus longtemps l'hôte de Madame d'Épinay. Mais bien avant que les rouages maléfiques de l'amour et de l'imagination²⁸ ne l'entraînent dans la situation peu enviable qu'il décrit plus haut, la petite compagnie qu'il formait avec Thérèse et Madame Levasseur jouissait des plaisirs de la solitude qui devait resserrer leur intimité. À ce moment, Rousseau n'a guère de projet d'écriture bien défini, si ce n'est le travail concernant l'extrait des ouvrages de l'Abbé de Saint-Pierre. Il occupe plutôt son temps à faire des promenades et à méditer. Dans le cadre idyllique de l'Hermitage, au cœur de la plus belle saison de l'année, il rêve des doux moments qui ont marqué son existence. Malgré la joie qu'il éprouve à revisiter le passé, il dresse un triste portrait de sa vie :

²⁷ *Ibid.*, p. 418.

²⁸ Dans une lettre adressée à Rousseau, la comtesse illustre fort bien la propension de son cher citoyen à l'imagination : « Vous venés d'essuyer un violent orage mon amy, voyez que la promptitude de vostre imagination et vostre extreme vivacité, quand elle ne vous fait pas faire des fautes vous fait au moins grossir vos malheurs ». *Tome II*, lettre 565, 5 novembre 1757, pp. 341-342.

Les souvenirs des divers tems de ma vie m'amenerent à réfléchir sur le point où j'étois parvenu, et je me vis déjà sur le déclin de l'âge, en proie à des maux douloureux et croyant approcher du terme de ma carrière, sans avoir goûté dans la plénitude aucun des plaisirs dont mon cœur étoit avide, sans avoir donné l'essor aux vifs sentiments que j'y sentois en réserve, sans avoir savouré, sans avoir effleuré du moins cette enivrante volupté que je sentois dans mon ame en puissance, et qui faute d'objet s'y trouvoit toujours comprimée sans pouvoir s'exhaler autrement que par mes soupirs.²⁹

Pourquoi un être tel que lui, muni d'une âme naturellement *expansive* et aux sens *si combustibles*, pour qui *vivre c'était aimer*, n'avait-il jamais trouvé un ami tout à lui : « Dévoré du besoin d'aimer sans jamais l'avoir pu bien satisfaire, je me voyois atteindre aux portes de la vieillesse, et mourir sans avoir vécu.³⁰ » Ces réflexions *tristes mais attendrissantes* provoquent quelques larmes qu'il *aime à laisser couler* et au lieu de sombrer dans une mélancolie douloureuse, il est plutôt transporté par une ivresse soudaine qui lui fait miroiter la possibilité de fixer son ardeur sur un objet bien défini.

Or, Rousseau explique que le réel ne pourra le satisfaire encore cette fois-ci :

Que fis-je en cette occasion ? Déjà mon Lecteur là deviné, pour peu qu'il m'ait suivi jusqu'ici. L'impossibilité d'atteindre aux être réels me jeta dans le pays des chimères, et ne voyant rien d'existant qui fut digne de mon délire, je le nourris dans un monde idéal que mon imagination créatrice eut bientôt peuplé d'êtres selon mon cœur. Jamais cette ressource ne se trouva plus à propos et ne se trouva si féconde.³¹

Une fois de plus, Rousseau préfère le rêve à la réalité puisqu'il prétend que rien de ce qui existe n'est digne d'être aimé et n'est en mesure d'apaiser son délire. C'est alors qu'il imagine deux amies idéales, qu'il orne de tous les charmes et de toutes les vertus. Il s'identifie comme l'amant et s'octroie des vertus et des défauts qu'il croit posséder. Lorsqu'il quitte chaque jour l'Hermitage, c'est maintenant pour retrouver les idoles de

²⁹ OC, T.I. p. 426.

³⁰ *Loc. cit.*

³¹ *Ibid.*, p. 427.

son cœur afin de vivre en rêve une relation délicieuse, parfaite, parce que conforme à ses désirs.

Rousseau embrasse plus tard l'idée de mettre sur papier quelques-unes des situations qu'il imagine lors de ses promenades en solitaire. Il avoue dans *Les Confessions* que les deux premières parties de *La Nouvelle Héloïse* ont été élaborées ainsi, sans intention bien réelle, mais sous l'effet de cette ivresse engendrée par l'imagination³². Il ne peut bientôt plus penser à autre chose qu'à Julie et Claire :

Quand la mauvaise saison commença de me renfermer au logis, je voulus reprendre mes occupations casanières; il ne me fut pas possible. Je ne voyois partout que les deux charmantes amies, que leur ami, leurs entours, le pays qu'elles habitoient, qu'objets créés ou embellis pour elles par mon imagination. Je n'étois plus un moment à moi-même, le délire ne me quittoit plus.³³

Le réel semble être devenu stérile pour Rousseau. C'est par l'imagination qu'il exalte ses sens et grâce à elle qu'il occupe ses journées à dialoguer et correspondre avec des femmes imaginaires, jouant le rôle de l'amant d'une des deux amies. Les pouvoirs démiurgiques se sont transportés dans l'œuvre de Rousseau. Il joue à la fois le rôle du tendre ami, de la maîtresse et de la confidente.

Rousseau prétend que l'arrivée du printemps redouble son *tendre délire* et c'est précisément ce moment que choisit Madame d'Houdetot pour venir faire une visite à l'Hermitage. « Elle vint, je la vis, j'étois ivre d'amour sans objet, cette ivresse fascina mes yeux, cet objet se fixa sur elle et je vis ma Julie en Mad^e d'Houdetot, et bientôt je

³² Certaines lettres reçues par Rousseau viennent peut-être contredire *Les Confessions*. Rousseau avait informé quelques personnes, dont son ami Alexandre Deleyre, de l'existence de Julie et Claire, ainsi que de l'intrigue qui lie les protagonistes. Deleyre lui demande des nouvelles de ses idoles : « suivons dans vos bois les deux nouvelles idoles de votre imagination ? Qu'en avez vous fait, par ces jours de pluie ? Oh, que j'envie votre loisir et votre solitude. C'est là qu'on fait des tableaux de volupté, qu'on peint le sentiment et qu'on goûte sans distraction. » *Tome II*, lettre 443, 20 septembre 1756, p. 113. Le projet avait peut-être plus d'importance que Rousseau ne le laisse croire.

³³ OC, T. I, p. 434.

ne vis plus que Mad^e d'Houdetot, mais revêtue de toutes les perfections dont je venois d'orner l'idole de mon cœur.³⁴ » L'amour éperdu que Rousseau a ressenti pour la comtesse est donc intimement lié aux délires précédant sa venue à l'Hermitage. Déjà dans ses rêveries, il se lie avec une femme et passe de tendres moments auprès d'elle. Épris d'amour en voyant *l'air romanesque* de Madame d'Houdetot, Rousseau l'intègre à ses chimères et donne une forme humaine à l'idole de son cœur pour mieux croire à l'illusion. Dès le début, la comtesse revêt les contours d'une autre, d'un double que Rousseau a modelé selon ses désirs. Rousseau aime davantage l'image qu'il projette sur Madame d'Houdetot que Madame d'Houdetot elle-même. Il pourrait aisément faire siens les mots de Julie s'adressant à Saint-Preux : « J'aimai dans vous, moins ce que j'y voyois que ce que je croyois sentir en moi-même.³⁵ » Sophie va ainsi lui servir d'ancrage afin d'arrimer son illusion dans le monde réel.

Nous allons encore plus loin en affirmant que la relation épistolaire entre le philosophe et Madame d'Houdetot a débuté également avant l'arrivée de la comtesse à l'Hermitage. Rappelons que c'est par le moyen de lettres qu'il fait discourir sa Julie tout comme il s'adresse à elle avec la plume de Saint-Preux. La correspondance avec Sophie s'inscrit selon nous dans le prolongement de celle établie entre des êtres imaginaires, sous l'égide de Jean-Jacques Rousseau, démiurge.

En somme, la relation entre le citoyen de Genève et la comtesse, de même que leur échange épistolaire sont fondés sur les rêveries déjà bien amorcées de Rousseau. Il a déjà modelé une relation parfaite et des êtres tout aussi parfaits. Ce sont eux qui, ultimement, vont se substituer à Rousseau et Madame d'Houdetot en mai 1757. Bref, les

³⁴ *Ibid.*, p. 440.

pouvoirs déréalisants de la lettre trouvent d'emblée, dans le caractère de Rousseau, ainsi que dans sa pratique de l'écriture, un terrain propice pour se développer.

2. Construction de figures épistolaires

Avec Bernard Beugnot, nous envisageons la lettre familière comme un « lieu privilégié de la réflexion sur l'invention.³⁶ » C'est dire que l'écriture épistolaire admet une part de création au cœur des lettres, conséquence apparente de l'euphorie ressentie par le scripteur à parler de lui-même ou à imaginer l'autre. Or, cette possibilité d'inventer une réalité, ou plutôt de la modeler, permet également à l'épistolier de mettre en scène, au premier plan, ce qu'il ressent et désire intimement, plutôt que ce qui est vraiment. Par ailleurs, comme l'explique plus loin Beugnot : « la mise en scène, c'est tout aussi bien l'élaboration d'une *persona* imaginaire que la réserve, la pudeur ou la distance qui masquent la personne³⁷ ». Autrement dit, les pouvoirs démiurgiques inhérents à l'écriture de lettres familières ont pour effet de transformer la figure du destinataire autant que celle du destinataire.

Pour Rousseau, c'est déjà une habitude, voire une façon d'envisager l'existence, que de donner autant d'importance aux êtres et aux situations qu'il crée de toutes pièces qu'à la réalité. Les pouvoirs déréalisants de la lettre ne peuvent donc, dans ce cas bien singulier, qu'être accentués par son caractère éminemment démiurgique. Nous verrons que Rousseau modifie à son gré et avec une facilité déconcertante les différentes figures épistolaires, celle du destinataire autant que la sienne, afin de faire coïncider ses rêves

³⁵ OC, T. II, p. 340.

³⁶ Bernard Beugnot, *op. cit.*, p. 37.

avec la réalité. Cette manière d'user des pouvoirs déréalisants de la lettre répond en tout point à la « démangeaison » démiurgique qui galvanise Rousseau et qui le pousse à tout réinventer, voire même à se prendre pour Dieu. Il est éloquent que cette intense activité démiurgique se ressente dans les autres œuvres de Rousseau, nous pensons plus particulièrement à *La Nouvelle Héloïse*. Dans le roman par lettres, c'est le personnage de Wolmar qui prend la forme du démiurge. Starobinski nous fait remarquer que

Wolmar ne croit pas en Dieu, mais se croit devenu l'analogue de Dieu, dans la satisfaction méditative où il se possède et possède tout ce qui l'environne. La possession matérielle s'est achevée en possession spirituelle ; le domaine de Clarens est le champ d'une conscience qui se reconnaît partout identique à elle-même. (Déjà Wolmar avait revendiqué un privilège divin, quand il avait formulé le vœu de devenir "un œil vivant".) ³⁸

C'est dire qu'il existe chez Rousseau une très forte tentation d'être Dieu qui se manifeste dans son désir de vouloir tout contrôler, d'exiger du réel qu'il soit subordonné à ses rêves. Cependant, nous verrons au quatrième chapitre que cette tendance s'avérera suicidaire, puisque lorsqu'on « se suffit à soi-même comme Dieu³⁹ », la réalité n'est plus opérante puisque le rêve a « phagocyté » le réel.

2.1 Ancrage de l'illusion sur la personne réelle et transformation de la personne réelle en *persona*

Au moment même où Rousseau s'enflamme pour Sophie d'Houdetot, il projette déjà sur elle l'image de la femme imaginaire qu'il s'est plu à créer au cours de ses tendres rêveries. Dès les premiers balbutiements du sentiment amoureux, la figure de la comtesse est *hypertrophiée* par l'imagination de Rousseau qui voit en elle ce qu'il

³⁷ *Ibid.*, p. 35.

³⁸ Jean Starobinski. *La transparence et l'obstacle*, p. 138.

³⁹ *OC*, T. I, p. 1047.

désire plutôt que ce qu'elle représente réellement. De toute évidence, c'est de cette image -la fusion de Julie en Sophie- dont il sera amoureux. C'est à cette femme inventée, irréelle, qu'il s'adressera dans les lettres. Écrivant à Madame d'Houdetot, c'est sa tendre Sophie qu'il entend rejoindre. La lettre est en effet « le creuset d'une métamorphose⁴⁰ » écrit Bernard Beugnot, qui accentue l'écart entre la réalité et la fiction.

La part d'invention admise par la pratique de l'écriture épistolaire fournira à Rousseau l'occasion d'esquisser une relation comme il la souhaite, sans être contraint par les exigences du monde réel.

Non, je le sens, la vertu même près de vous ne m'est pas assez sacrée, pour me faire respecter dans mes égaremens le dépôt d'un ami. Mais vous êtes à lui; Si vous êtes à moi, je perds en vous possédant celle que j'honore, ou je vous ôte à celui que vous aimez. Non, Sophie, je puis mourir de mes fureurs, mais je ne vous rendrai point vile.⁴¹

Rousseau laisse entendre qu'il aurait pu aisément conquérir Madame d'Houdetot et devenir son amant. Il opère ici une transformation radicale de la réalité en dotant le contenu des lettres de ses propres chimères pour faire croire que le réel coïncide parfaitement avec sa passion. Dans les lettres que nous connaissons, Madame d'Houdetot ne laissera jamais entendre à Rousseau qu'il occupe une place plus importante que Saint-Lambert ou qu'elle lui fera voir des sentiments plus passionnés. La sincérité et la transparence qui initient généralement une correspondance intime sont ainsi occultées par les pouvoirs déréalisants de la lettre qui donnent la possibilité à l'épistolier d'exercer un contrôle parfait sur les êtres et les situations qu'il met en scène au fil de l'échange. Rousseau épistolier se saisit sans remords du pouvoir démiurgique

⁴⁰ Bernard Beugnot, *op. cit.*, p. 34.

⁴¹ *Tome IV*, lettre 509, début juillet 1757, p. 226.

qu'il découvre dans l'écriture épistolaire pour modifier la réalité qui ne lui convient manifestement pas :

Aide moi, de grâce, à m'abuser moi-même; mon cœur affligé ne demande pas mieux; je cherche sans cesse à te supposer pour moi le tendre intérêt que tu n'as plus. Je force tout ce que tu me dis pour l'interpréter en ma faveur; je m'applaudis de mes propres douleurs quand elles semblent t'avoir touchée, dans l'impossibilité de tirer de toi de vrais signes d'attachement, un rien suffit pour m'en faire imaginer de chimériques.⁴²

Rousseau contourne ainsi le réel pour faire vivre, au moyen du geste épistolaire, une amie qui répond à ses désirs. C'est seulement par la lettre qu'il pourra actualiser ses chimères, puisqu'en rêvant, il demeure conscient de sa solitude. Tandis qu'en s'adressant à Madame d'Houdetot, il confère une part de réalité à ses rêves. La lettre est matérielle, tangible ; elle existe. Le contenu ne peut qu'être tout aussi véritable.

Il est difficile de croire que Rousseau s'illusionne à ce point sur les pouvoirs de la lettre et qu'il en fasse un usage aussi démesuré. Toutefois, son caractère et ses expériences antérieures constituent la preuve la plus significative de son incapacité à vivre dans le réel sans en modifier les règles et les usages. Les lettres adressées à Madame d'Houdetot se ressentiront de cette tendance manifeste et répétitive qu'a Rousseau d'élever la réalité à la hauteur du rêve. Pour y parvenir, il doit pouvoir modifier le caractère, les actions, les sentiments et les désirs des êtres qui ne répondent pas à ses attentes. La réalité ne permet pas évidemment un contrôle absolu sur autrui. La lettre quant à elle donne bien des droits au scripteur : « Adieu, mon aimable et chère Amie, ma plume ose donc écrire ce mot !⁴³ » Sophie qui, dans la réalité, repousse fermement les marques d'amitié de Rousseau, apparaît ici comme une tendre et fidèle amie. L'épistolier récupère dans la lettre ce que la réalité lui refuse. Le cadre épistolaire

rend possible l'élaboration de nouvelles figures qui coïncident davantage avec les désirs du scripteur. Lorsque Rousseau écrit à Madame d'Houdetot : « Sophie, Sophie cruelle, rend-moi l'amie qui m'est si chère; tu me l'as offerte, je l'ai reçue; tu n'as plus le droit de me l'ôter⁴⁴ », il reconnaît que sa tendre Sophie et la vraie Madame d'Houdetot ne correspondent pas tout à fait l'une avec l'autre et qu'en fait, sa « tendre amie » n'est essentiellement que le fruit de ses inventions. Cette constatation nous amène à nous poser les questions suivantes : Quels facteurs président à l'élaboration de nouvelles figures épistolaires ? Pourquoi la lettre représente-t-elle un lieu privilégié pour l'invention de soi et des autres ?

Geneviève Haroche-Bouzinac propose une piste intéressante par rapport à la transformation du destinataire. Lorsqu'il pense le destinataire, l'épistolier a la possibilité de « se concentrer sur lui, de l'intérioriser.⁴⁵ » Ainsi, l'image de l'autre ancrée dans l'esprit du scripteur est médiatisée par la subjectivité de l'épistolier. C'est-à-dire que celui-ci aborde l'autre avec sa propre sensibilité, qu'il l'intègre à son imaginaire selon sa propre subjectivité.

Par ailleurs, ce qui paraît ultimement du destinataire dans la lettre subit également les effets d'une médiation, conséquence obligée du passage de la pensée à l'écriture. En effet, le temps qui s'écoule entre le moment où l'épistolier réfléchit à son destinataire et celui où il exprime concrètement son idée sur papier constitue un décalage qui ne peut que modifier la nature de la pensée qui est, rappelons-le, en train de s'élaborer. Pour reprendre les mots de Geneviève Haroche-Bouzinac, le destinataire est *absorbé* par

⁴² *Ibid.*, lettre 533, vers le 10 octobre 1757, p. 279.

⁴³ *Ibid.*, lettre 563, 4 novembre 1757, p. 339.

⁴⁴ *Ibid.*, lettre 533, vers le 10 octobre 1757, p. 279.

l'épistolier et la forme que celui-ci donne à l'autre par le prisme de l'écriture dépend de son bon gré. C'est dire que l'épistolier s'approprie l'image du destinataire, le *fait sien*. C'est donc une double médiation à laquelle est soumise le destinataire, ce qui explique que, le plus souvent, la personne réelle et sa représentation dans la lettre ne correspondent pas l'une avec l'autre.

Or, pour Rousseau, le fait d'intérioriser son destinataire, de se concentrer sur lui, constitue l'occasion de l'imaginer, de le rêver tel que lui voudrait qu'il soit et de lui donner la forme la plus appropriée pour la satisfaction de ses désirs :

Je ne te rappellerai point ce qui s'est passé ni dans ton parc ni dans ta chambre; mais pour sentir jusqu'où l'impression de tes charmes inspire à mes sens l'ardeur de te posséder, ressouvien-toi du Mont-Olympe. Ressouvien-toi de ces mots écrits en crayon sous un chesne : J'aurois pu les tracer du plus pur de mon sang, et je ne saurois te voir ni penser à toi qu'il ne s'épuise et renaisse sans cesse.⁴⁶

Rousseau met en scène ici l'époque où Sophie écoutait son cher citoyen sans l'éconduire. Les deux amis épanchaient leur cœur d'un même souffle, le cœur de Madame d'Houdetot battant pour Saint-Lambert pendant que celui de Rousseau s'embrasait pour la comtesse. La réalité ne permet plus à Rousseau de telles rencontres puisque Sophie repousse clairement toute tentative de rapprochement de sa part. Grâce à l'écriture épistolaire, il invente une amie qui répond à ses demandes et qui se fait tendre auprès de lui. L'épistolier donne ainsi de plus en plus d'importance aux doubles de papier. Il s'intéresse davantage à la Sophie qu'il a créée au fil des lettres qu'à Madame d'Houdetot, celle qui est mariée, qui aime Saint-Lambert et qui rejette maintenant toute forme d'amitié entre elle et lui. Dès le départ, il y a eu ancrage de l'illusion amoureuse

⁴⁵ Geneviève Haroche-Bouzinac, « Penser le destinataire » dans *Penser par lettre*, Montréal, Fides, 1998, p. 281.

⁴⁶ *Tome II*, lettre 533, vers le 10 octobre 1757, pp. 276-277.

de Rousseau sur une personne réelle. Il projette dès ce moment l'image de sa Julie, femme idéale entre toutes, sur Sophie.

Non seulement Rousseau façonne un être, de même qu'une relation, qui répond à ses désirs, mais il fait le même exercice sur lui-même. Les lettres vont lui permettre de se mettre en scène, de s'observer, de se contempler. Il se voit amoureux et il se complaît dans cette situation. Il se peint comme un ami vertueux, comme un être passionné, mais respectueux. Incapable d'aimer dans le réel, il compense par l'écriture. Incapable de résister aux vices, il se décrit pourtant comme un être idéal à tout point de vue. Ultimement, Rousseau s'attache davantage au portrait qu'il dresse de lui-même au fil des lettres : le tendre ami, le confident, l'être doté de mille et une vertus, qui jamais ne rendra indigne l'amie de son cœur.

2.2 Fiction de soi et quête de soi : naissance du moi idéal

La médiation agit en effet de la même manière sur l'image de l'épistolier que sur celle du destinataire. Le scripteur devient lui-même une *persona*, un double de papier au sein de l'échange épistolaire. Autrement dit, l'écriture de la lettre met en lumière le potentiel de transformation d'un individu qui, par l'écriture, parvient à modifier son image et à la rendre conforme à ce qu'il imagine de lui-même, ou plus précisément à ce qu'il a besoin d'être pour entretenir la relation et plaire au destinataire. Le geste épistolaire peut alors être envisagé comme un processus d'idéalisation de soi. L'écriture permet de donner naissance à un nouveau moi, un moi transcendé, de se créer autre et infiniment meilleur. Les épistoliers, pour reprendre à notre compte une explication

d'Algirdas J. Greimas, « se changent en sujets narratifs évoluant dans le cadre d'une histoire qui se construit progressivement.⁴⁷ » À ce point, la lettre est devenue une fiction de soi, au sens où son contenu est davantage une construction de soi, un procédé par lequel le scripteur romance sa vie plutôt que de faire le récit de sa vie.

Si Rousseau a besoin de modifier l'image qu'il présente à Madame d'Houdetot dans les lettres qu'il lui envoie, c'est qu'il doit excuser les écarts de conduite qui l'ont rendu suspect aux yeux de son amie. *Les Confessions* parlent d'un baiser, certaines lettres en disent bien plus⁴⁸ ; mais une chose est certaine, c'est que Rousseau a transgressé les limites de l'amitié en se comportant comme l'amant de Sophie au lieu de tenir le rôle du mentor ou du confident qu'il aurait dû incarner. Pour conserver l'amitié de Sophie, il doit lui prouver qu'il est de bonne foi et qu'il représente sans conteste l'ami que Saint-Lambert a voulu pour elle. Pour ce faire, il use de rhétorique afin d'embellir son image et de prouver hors de tout doute qu'il est un être digne de lier une relation d'amitié avec une femme telle que la comtesse.

Quoiqu'il arrive; souvenez-vous, je vous en conjure, que vous n'avez jamais eu et n'aurez jamais d'ami qui vous soit aussi sincèrement et aussi purement attaché que moi. Croyez encore qu'il n'y a pas un bon sentiment dans une ame humaine qui ne soit au fond de la mienne et que je n'y nourrisse avec plaisir.⁴⁹

Rousseau fait sentir à la comtesse que son attachement pour elle est inspiré par la vertu. Rousseau dévoile une image de lui-même qui coïncide avec le comportement que Madame d'Houdetot attend de lui. Comme l'explique Jean-Pierre Dufief, la lettre permet de présenter « une image du scripteur qui se modèle sur les attentes de son

⁴⁷ Algirdas J. Greimas, *op. cit.*, p. 6.

⁴⁸ Voir entre autres la lettre 533, *Tome II*, vers le 10 octobre 1757, pp. 273-277.

⁴⁹ *Tome I*, lettre 620, 22 février 1758, p. 41.

interlocuteur.⁵⁰ » Rousseau peut ainsi croire que la relation amicale entre les deux est toujours possible puisqu'il se plie aux désirs de Sophie. En se mettant en scène de cette façon, c'est-à-dire en transformant et contrôlant par l'écriture l'image qu'il présente à Madame d'Houdetot, Rousseau pense réussir à faire durer leur amitié.

Nous l'avons déjà mentionné, la jouissance dans et par l'imagination est plus intense pour lui parce que le contrôle des êtres et des situations est parfait. La réalité ne peut évidemment pas permettre toutes ces constructions, ce qui la rend moins intéressante aux yeux de Rousseau. En revanche, la lettre lui confère des pouvoirs démiurgiques et Rousseau épistolier ne peut se défaire de l'opportunité ni de l'envie de tout contrôler. Nous pourrions aisément lui attribuer les derniers mots de Julie : « Le pays des chimères est en ce monde le seul digne d'être habité et tel est le néant des choses humaines⁵¹ ».

Et Rousseau semble réussir son pari puisque Madame d'Houdetot lui renvoie la même image de lui qu'il s'est efforcé de lui présenter à travers l'échange des lettres. Elle répond ainsi à son cher citoyen : « [...] je la reliray souvent cette lettre, si elle ne me sert point de préservatif contre des dangers qui n'existent pas pour moy, elle est au moins une preuve bien douce, de l'intérêt que vous prenés a moy *animé par les sentiments les plus vertueux*⁵² ». Cette réponse rend manifeste non seulement que Rousseau a réussi à transformer son image, mais surtout les mots de Madame d'Houdetot mettent en lumière l'importance grandissante du double de papier, du personnage épistolaire. Que Rousseau ait changé ou non, Sophie ne le sait guère. Elle ne

⁵⁰ Jean-Pierre Dufief, « L'image de la relation Goncourt-Flaubert » dans *Les écritures de l'intime. La correspondance et le journal*, Actes du colloque de Brest, Paris, Honoré Champion Éditeur, 2000, p.57.

⁵¹ OC, T. II, p. 693.

⁵² Tome II, lettre 586, 2 décembre 1757, p. 382. C'est nous qui soulignons.

l'a pas revu depuis plus de deux mois au moment où elle lui envoie cette lettre⁵³. Or, la comtesse semble avoir intégré l'image de l'ami vertueux que Rousseau lui a dévoilée au cours des dernières lettres. Elle reconnaît en lui des qualités dont il s'est doté en façonnant une image idéalisée de lui-même.

Si l'amour et l'amitié réunis dans mon cœur pour un seul objet depuis cinq ans et pour toute ma vie, occupent la partie plus sensible de mon âme, ils ne me laissent point sans sentimens pour le mérite et la vertu et pour *un cœur sensible qui m'a promis l'amitié* et pour qui je conserverai toute ma vie toute celle dont je puis être encore susceptible⁵⁴.

Les êtres de chair et d'os s'effacent au profit des doubles épistolaires. C'est ainsi que ni Madame d'Houdetot, ni Rousseau n'ont sous les yeux le portrait véritable de celui à qui ils s'adressent, mais plutôt la forme médiatisée et hypertrophiée de leur destinataire. La relation épistolaire devient mortifère à mesure que les lettres s'écrivent puisque les épistoliers s'attardent davantage aux *personae* qu'aux êtres humains à l'origine de la correspondance.

C'est donc une nouvelle voix qui retentit dans la lettre, celle du personnage épistolaire qui se substitue à l'épistolier. « Quoi qu'il en soit, j'irai dîner avec vous; je vous porterai un cœur tout nouveau dont vous serez contente; j'ai dans ma poche une égide invincible qui me garantira de vous. Il n'en falloit pas moins pour me rendre à moi-même; mais j'y suis rendu, cela c'est sûr⁵⁵ ». Cette égide, c'est une lettre de Saint-Lambert qui réaffirme sa volonté de voir Rousseau et Madame d'Houdetot réunis par l'amitié. Or, ce n'est pas au Rousseau qui a avoué son amour à Madame d'Houdetot à qui Saint-Lambert donne sa bénédiction, mais bien à l'ami vertueux, au confident, à

⁵³ Un passage d'une lettre adressée à Saint-Lambert nous renseigne sur la date de leur dernier rendez-vous : « Notre aimable amie vint mardi faire ses adieux à la vallée. » *Ibid.*, lettre 547, le 28 octobre 1757, p. 310. Le 25 octobre correspond au mardi en question dans la lettre.

⁵⁴ *Ibid.*, lettre 530, 29 septembre 1757, p. 268. C'est nous qui soulignons.

celui qui tient compagnie à son amie lors de son absence. Bref, c'est davantage au double de papier, inventé par Rousseau lui-même, à qui l'amant de Sophie accorde sa confiance. Si Saint-Lambert ne voit aucun problème à ce que Sophie continue de fréquenter le philosophe, c'est que Rousseau s'est présenté à son ami sous un jour favorable. C'est donc grâce à son « rival » que Rousseau peut retrouver Madame d'Houdetot sans cette honte d'avoir entaché sa réputation. De toute évidence, Rousseau avait besoin d'un tiers pour rendre légitime son comportement aux yeux de Sophie. Et si l'idée de sa conversion semble avoir réussi, c'est que Rousseau a choisi comme témoin l'être en qui Sophie avait le plus confiance.

3. Besoin d'un tiers

Le rôle qu'occupe Saint-Lambert au sein de la relation entre Rousseau et Madame d'Houdetot semble doublement paradoxal, en ce sens que le marquis constitue non seulement le témoin privilégié choisi par Rousseau afin de rétablir sa réputation aux yeux de la comtesse, mais sa présence contribue à l'apparition d'un triangle amoureux qui prend la forme d'une correspondance à trois. La présence du marquis entre Rousseau et Sophie est d'autant plus paradoxale qu'il est celui qui a cherché à les réunir en incitant sa maîtresse à rechercher la compagnie du philosophe. Nous verrons que faire entrer un tiers dans l'échange épistolaire engendre une infinité de conséquences. Nous tenterons ici d'envisager une majorité des cas de figure.

⁵⁵ *Ibid.*, lettre 543, 24 octobre 1757, p. 295.

3.1 « Nécessité d'être trois pour dire l'amour entre deux »

Avant même d'avoir besoin de Saint-Lambert pour excuser ses fautes auprès de Madame d'Houdetot, Rousseau profite de son concours afin de se faire aimer davantage par Sophie. Bien que cette attitude contribue à le rendre indigne de l'amitié de la comtesse, elle lui permettra, au début de la relation, de nouer des liens peu communs *entre deux amis de différents sexes*⁵⁶.

Rousseau conçoit naturellement qu'un amant enflammé par l'amour épanche facilement son cœur et renvoie ainsi une image attendrissante, voire même grisante : « Où est l'amant qui n'en devient pas plus tendre en parlant de celle qu'il aime à son ami ? Où est le cœur plein d'un sentiment qui déborde, qui n'a pas besoin dans l'absence d'un autre cœur pour s'épancher ?⁵⁷ » C'est un spectacle émouvant et combien bouleversant pour Rousseau que d'écouter Sophie livrer ses plus tendres soupirs à l'égard de son amant : « l'amour te montre charmante⁵⁸ ». Il la trouve très aimable dans le rôle de la maîtresse souffrant de l'éloignement de son amant et il entend profiter de la scène : « tu soupirois pour un autre, mais ma bouche et mon cœur recueilloient tes soupirs.⁵⁹ » Il incite même la comtesse à lui livrer ses états d'âme. Bien sûr, Rousseau saisit toute l'importance d'accorder à Sophie son attention : « Ah ! parlez-moi de lui sans cesse, afin que ma présence ne soit pas pour vous sans plaisir.⁶⁰ » Certes, Madame d'Houdetot retire un certain bonheur, voire un bonheur certain, de l'attitude attentionnée de Rousseau, mais pour le philosophe, le plaisir est infini

⁵⁶ OC, T. I, p. 443.

⁵⁷ Tome II, Lettre 527, le 15 septembre 1757, p. 258.

⁵⁸ Ibid., lettre 533, vers le 10 octobre 1757, p. 274

⁵⁹ Ibid., p. 276.

⁶⁰ Ibid., p. 275.

puisque'il a sous les yeux, d'une part, une amie tout attendrie -donc attendrissante- par l'effusion de sentiments et d'autre part, la certitude que sa présence auprès de Sophie la rend heureuse. Or, le fait que Rousseau demande à Sophie de lui parler *sans cesse* de son amant met en lumière tout le potentiel de la triangularité épistolaire en ce qu'elle dévoile une utilisation multiple de la figure du tiers par l'épistolier.

La présence de Saint-Lambert dans les lettres sert d'abord à Sophie pour recréer la présence de son amant auprès d'elle. En incitant son amie à parler de Saint-Lambert, Rousseau lui offre la possibilité de s'épancher, de parler longuement de celui qu'elle aime et d'apaiser ainsi le mal causé par l'absence : « ose me dire que ton amant t'est plus cher aujourd'hui que quand tu daignois m'écouter et me plaindre et que tu m'attendrissais à mon tour aux expressions de ta passion pour lui !⁶¹ » La figure du tiers est dans ce cas destinée à nier la distance qui sépare les deux amants, de sorte que la passion de Sophie puisse durer, voire s'intensifier malgré les fréquents départs du marquis.

Cependant, l'épistolier entend dès lors se servir du tiers pour ses propres fins. Évoquant les charmes de son amant, Sophie devient plus aimable sous le regard de Rousseau. La figure de Saint-Lambert agit ici comme catalyseur de la passion de la comtesse. Ainsi, Rousseau rend sa présence nécessaire auprès de Madame d'Houdetot puisque'il est le seul à pouvoir lui servir d'oreille attentive et compréhensive : « Mes transports que tu ne pouvois partager ne laissoient pas de te plaire, et j'aimois à t'entendre exprimer les tiens pour un autre que moi⁶² ». Sans qu'il en soit conscient,

⁶¹ *Ibid.*, p. 276.

⁶² *Ibid.*, p. 275.

Saint-Lambert participe au rapprochement entre Rousseau et sa maîtresse, puisque son absence prolongée rendent la présence du philosophe auprès de Sophie indispensable.

Si dans *La Nouvelle Héloïse* Rousseau invente une cousine pour que les deux amants puissent épancher leur cœur, c'est qu'il comprend la « nécessité d'être trois pour dire l'amour entre deux.⁶³ » Ici, le romancier s'avère plus lucide que l'épistolier parce qu'il sait reconnaître le bonheur qu'un amoureux trouve à exprimer à un tiers sa passion envers la personne aimée. Autant il est nécessaire pour Sophie de dire à un tiers sa passion pour son amant, autant Rousseau trouve en Saint-Lambert l'ami tout désigné avec qui s'épancher. Le rôle du marquis entre les deux amis nous apparaît dès lors des plus ambigus puisque sans le vouloir, il favorise la montée du désir de Rousseau à l'endroit de Sophie. Mais si le philosophe semble jouer de maladresse en avouant candidement à Saint-Lambert la joie qu'il éprouve à la vue de Sophie, c'est qu'il est obnubilé par son amour pour la comtesse : « Je n'ai pu la fuir; je l'ai vüe; j'ai pris la douce habitude de la voir. J'étois solitaire et triste; mon cœur affligé cherchoit des consolations; je les ai trouvées auprès d'elle⁶⁴ ». On pourrait facilement voir là l'attitude du vicomte de Valmont des *Liaisons dangereuses* qui, aveuglé par sa passion pour la présidente de Tourvel, cède à la tentation de se confier à la marquise de Merteuil. Or, ce candide épanchement de la part de Rousseau est moins le fait de son aveuglement à l'endroit de sa propre passion, qu'un aveu déguisé des fautes qu'il a commises envers les deux amants. Certes, Rousseau prend plaisir à révéler l'objet de son amour et ainsi à rendre plus réelle une passion qui ne s'actualise qu'au cœur de la correspondance. Mais s'il ne veut pas déroger complètement à ses austères principes, il a besoin de ne pas

⁶³ Voir à ce sujet Benoît Melançon, *op. cit.*, « Le Tiers inclus. Triangularité de la lettre », pp. 365-422.

mentir tout à fait. Autrement dit, se disant amoureux de la vertu avant tout, Rousseau ne peut nier ses torts et doit en quelque sorte informer Saint-Lambert de sa conduite malhonnête. Mais l'avouer sans équivoque mettrait fin sans conteste à la relation si précieuse qu'il entretient avec Sophie. Cet aveu plus subtil parvient à le soulager, comme c'est souvent le cas d'ailleurs chez lui.⁶⁵ Il se montre ainsi sensible et vulnérable plutôt que perfide et malhonnête. L'aveu vient atténuer la faute et le sentiment de culpabilité s'estompe plus aisément. Or, nous verrons plus loin dans ce chapitre que cette vulnérabilité constituera un excellent argument de la part de Rousseau pour encourager Saint-Lambert à agir comme il le souhaite.

Loin de se contenter d'exposer les doux plaisirs que lui procure la compagnie de la comtesse, Rousseau se plaît tout autant à dévoiler son cœur affligé par le soudain recul qu'il remarque dans le comportement de Sophie : « Depuis vôtre départ elle me reçoit froidement; elle me parle à peine, même de vous. Elle trouve cent prétextes pour m'éviter; un homme dont on veut se défaire n'est pas autrement traité que je le suis d'elle⁶⁶ ». L'amoureux éconduit entend se faire consoler par l'amant de la femme dont il se plaint. Rousseau se tourne une fois de plus vers Saint-Lambert afin de lui confier son

⁶⁴ *Tome IV*, Lettre 527, le 15 septembre 1757, p. 257.

⁶⁵ Nous n'avons qu'à nous rappeler plusieurs épisodes rapportés dans *Les Confessions*, après l'aveu desquels le sentiment de honte et de culpabilité semble s'être adouci. Nous pensons entre autres à la fessée reçue de Mlle Lamercier. Rousseau avoue prendre plaisir à la fessée, ce qui toute sa vie fut un objet de honte pour lui. Toutefois, une fois le crime avoué, le fort sentiment de culpabilité est nettement atténué : « J'ai fait le premier pas et le plus pénible dans le labyrinthe obscur et fangeux de mes confessions. Ce n'est pas ce qui est criminel qui coûte le plus à dire, c'est ce qui est ridicule et honteux. *Dès à présent je suis sûr de moi, après ce que je viens d'oser dire, rien ne peut plus m'arrêter* ». (*OC*, T. I, p. 18.) Nous pensons également aux nombreuses histoires de vol, telles que le peigne chez les Lamercier, la pomme chez M. Ducommun, maître graveur à Genève, le billet d'opéra aux dépens de M. Francueil et bien sûr le vol du ruban chez Mme de Vercellis : « je n'ai jamais pu prendre sur moi de décharger mon cœur de cet aveu [le vol du ruban de Mlle Pontal, vol qu'il attribue à la jeune cuisinière Marion lorsqu'on le questionne] dans le sein d'un ami. La plus étroite intimité ne me l'a jamais fait faire à personne, pas même à Mad^e de Warens. Tout ce que j'ai pu faire a été d'avouer que j'avois à me reprocher une action atroce, mais jamais je n'ai dit en quoi elle consistoit. Ce poids est donc resté *jusqu'à ce jour* sans

désarroi, de la même façon qu'il avait entrepris de lui révéler la joie qu'il éprouve en présence de la comtesse. Rousseau a besoin de Saint-Lambert pour rendre vivant son rapport à Sophie, mais aussi pour l'intensifier et finalement pour assurer sa légitimation.

3.2 Saint-Lambert comme témoin

C'est un véritable tour de force de la part de Rousseau que celui de faire de Saint-Lambert le témoin de sa bonne foi. Nous l'avons vu plus haut, Rousseau est allé bien au-delà des limites permises par les règles de l'amitié en avouant à Sophie son amour pour elle. Rousseau est conscient de sa faute et conçoit que son attitude peut lui faire perdre l'amitié de la comtesse, surtout depuis que plusieurs s'étonnent de leur relation bien particulière. Il entreprend d'abord de se présenter comme l'être le plus vertueux, l'ami le plus fidèle qui soit. La correspondance avec Sophie devient alors pour Rousseau un moyen de regagner la confiance de son amie. Toutefois, pour assurer sa réussite, il entend user du concours de Saint-Lambert, l'instance entre toutes pour juger de sa bonne foi et légitimer son comportement auprès de Sophie. Mais comment convaincre Sophie et son amant que « la poitrine de J.J. Rousseau n'enferme point le cœur d'un traître⁶⁷ » ?

Comme il l'a fait dans les lettres à Sophie, Rousseau présente à Saint-Lambert une image de lui-même épurée de tout mauvais sentiment. S'il veut faire du marquis le messager de sa conversion, il doit prouver hors de tout doute qu'il est le plus vertueux des hommes et qu'il mérite toujours l'amitié de Madame d'Houdetot. Dans une lettre

allègement sur ma conscience, et je puis dire que le désir de m'en délivrer en quelque sorte a beaucoup contribué à la résolution que j'ai prise d'écrire mes confessions. » *Ibid.*, p. 86.

⁶⁶ *Tome II*, Lettre 527, le 15 septembre 1757, p. 257.

adressée à l'amant de Sophie, Rousseau expose avec conviction les raisons pour lesquelles il aspire à plus d'égards de la part de la comtesse. N'est-ce pas Sophie « qui est venue [le] voir et qui a commencé de [le] rechercher »⁶⁸ ? Rousseau affirme n'être coupable de rien, il n'a fait qu'écouter un cœur affligé qui cherchait consolation. De ce fait, Madame d'Houdetot n'a pas le droit de lui refuser son amitié. Selon le philosophe, sa relation avec Madame d'Houdetot est tout sauf coupable. Leur amitié permet à Sophie de pallier l'absence du marquis en se livrant sans retenue à son ami, ce qui la rend plus passionnée pour l'éventuel retour de son amant. Si l'on suit la logique de Rousseau, Saint-Lambert devrait non seulement ordonner à sa maîtresse de se rapprocher de son cher citoyen, il devrait en plus remercier Rousseau pour le bien inestimable qu'il fait à Sophie. Dans la mesure où le marquis ignore la passion de Rousseau pour sa maîtresse, il n'a d'autre choix que d'encourager Sophie à se rapprocher du philosophe. Étant donné que c'est lui qui les a encouragés à se lier d'amitié, agir autrement serait insensé. Rousseau prend donc le marquis à son propre piège et parvient à obtenir réparation.

Comme le remarque très justement R.A. Leigh, cette lettre adressée à Saint-Lambert respire la mauvaise foi⁶⁹. La transparence adoptée par Rousseau est illusoire. Elle ne trompe personne sauf le marquis lui-même. Rousseau aurait dû tout avouer à Saint-

⁶⁷ *Loc. cit.*.

⁶⁸ *Loc. cit.*

⁶⁹ Dans une note suivant la lettre en question, R.A. Leigh explique que : « Cette lettre laisse une impression pénible. Rousseau n'y souffle pas mot de sa passion pour mme d'Houdetot, ni bien entendu du fait que celle-ci lui avait déclaré catégoriquement qu'elle ne voulait plus rien avoir à cacher à son amant. Au contraire, il feint d'ignorer la cause du refroidissement de mme d'Houdetot à son égard, et il va jusqu'à supprimer dans la version définitive de sa lettre toute allusion aux commérages (ou 'délations') dont il croyait avoir été l'objet. Tout cela ne l'empêche pas de prendre le ton de la franchise et de l'innocence offensée, et qui plus est d'appliquer la maxime que la meilleure forme de défense c'est l'attaque. C'est Saint-Lambert qui aurait eu des torts à l'égard de J.J. ! » *Tome II*, note explicative, p. 260

Lambert. Toutefois, il omet intentionnellement d'indiquer les réels sentiments qui le lient à Madame d'Houdetot et s'accuse d'une faute « mineure » afin de camoufler le tort qu'il a causé aux deux amants. Ainsi, Rousseau laisse-t-il entendre à Saint-Lambert que le refroidissement de Sophie viendrait peut-être du fait qu'il n'estime pas les unions hors mariage et par le fait même qu'il ait reproché à Sophie sa liaison avec le marquis : « Je blâme vos liens; vous ne sauriez les approuver vous même, et tant que vous me serez chers l'un et l'autre, je ne vous laisserai jamais dans votre état la sécurité de l'innocence.⁷⁰ » Au lieu d'avouer ce qu'il sait parfaitement, que Madame d'Houdetot l'évite parce qu'il a abusé de sa confiance, Rousseau tente d'expliquer le soudain recul opéré par la comtesse en invoquant une tout autre raison. Il entend tirer de sa « franchise » –franchise qui laisse pantois lorsque l'on sait ce qui se cache derrière cet aveu - la preuve de son excellence. La confession rachètera le péché et le pire deviendra le meilleur.

Le plan de Rousseau semble toutefois fonctionner à la perfection puisque Saint-Lambert fera tout pour que Sophie renoue les liens avec son cher citoyen. Il va même jusqu'à s'excuser et prétendre que tout est de sa faute :

c'est moi seul qu'il faut accuser de sa conduite, son Cœur n'est point changé pour Vous, elle Vous aime, elle Vous honore [...] Voici d'où Vient tout le mal, Voici mes sottises, je cru a mon dernier Voiage Voir en elle quelque changement [...] je Vous avoüe que je Vous crus la Cause de ce que j'imaginai avoir perdu, ne pensés pas, mon cher ami, que je Vous crusse ni perfide ni Traite, mais je connoissois L'austérité de Vos principes, on m'en avoit parlé, elle m'en parloit elle-même avec un respect dont ne s'accommodoit pas L'amour, il ne m'en a pas fallu davantage pour être allarmé d'une intimité que j'avois si fort désirée, et vous sentés bien qu'une fois inquiet, il a dû passer par ma Tête Toutes les fausses délicatesses et Toutes les bêtises possibles [...] je veux réparer mes injustices pour Vous.⁷¹

⁷⁰ *Tome IV*, lettre 527, le 15 septembre 1757, p. 258.

⁷¹ *Ibid.*, lettre 534, le 11 octobre 1757, pp. 281-282.

Saint-Lambert souscrit donc à la thèse de Rousseau et s'engage à remédier à la situation. Le philosophe n'a plus rien à craindre, Saint-Lambert lui-même espère que Madame d'Houdetot se rapproche de lui. L'utilisation de la figure de Saint-Lambert par Rousseau permet sans contredit la réussite de son plan. L'aveuglement du marquis constitue la preuve la plus éloquente qui soit de l'habileté de cette entreprise. La figure du philosophe austère vient d'être consolidée par la structure triangulaire de la correspondance. Le personnage épistolaire du tiers, façonné par le scripteur lui-même, permet d'agir directement sur la réalité qui lui refuse ce qu'il désire. D'une part, la figure du marquis permet à Rousseau d'épancher son cœur embrasé en rendant plus vivant, plus tangible, son amour pour la comtesse et, d'autre part, Saint-Lambert représente un instrument efficace afin d'agir sur le comportement de Madame d'Houdetot. Il devient en quelque sorte le relais ou plutôt l'extension de la volonté de Rousseau. Le tiers étant lui aussi « aspiré » dans le mécanisme déréalisant, il ne reste plus de possibilité de préserver avec la réalité le lien indispensable à la poursuite de la relation.

Par ailleurs, l'apparition répétée de Saint-Lambert au fil des lettres complexifie la relation. C'est un véritable triangle amoureux qui se dessine au rythme de l'échange épistolaire. Mais si Rousseau souhaite occuper une place prépondérante entre les deux amants, ceux-ci entendent lui faire comprendre que son rôle demeurera très limité.

3.3 Figure du triangle amoureux

C'est une figure récurrente que celle du triangle amoureux dans l'existence de Rousseau. Qu'elle se reproduise spontanément au sein de la relation avec Madame d'Houdetot ne nous surprend guère. Pour reprendre à notre compte l'explication de

René Girard, « L'objet change avec chaque aventure, mais le triangle demeure.⁷² » Autrement dit, la figure triangulaire est plus importante que les individus qui la composent. Nous n'avons qu'à nous rappeler la présence de Claude Anet auprès de Madame de Warens pour en saisir toute l'importance, sans oublier la relation avec Grimm et Madame d'Épinay ; si ce n'est que cette fois, il a été amoureux de l'ami plutôt que de la maîtresse. Pensons également à *La Nouvelle Héloïse*, où la relation triangulaire se voit multipliée : Saint-Preux - Julie - Claire; Saint-Preux - Julie - Wolmar, entre autres. Même dans la fiction, Rousseau ne peut concevoir une relation à deux se suffisant à elle-même. Non seulement l'existence d'un rival excite le désir envers la personne aimée, elle constitue également un obstacle au moment de la conquête de l'objet désiré. Nous avons vu plus haut que, pour Rousseau, désirer une femme ne représente pas une faute grave en soi. C'est plutôt vouloir la conquérir et la posséder qui pourrait le rendre indigne. Comme l'explique Marc Eigeldinger, pour Rousseau « l'union charnelle est essentiellement imparfaite, en ce sens qu'elle ne procure pas la sensation de plénitude, mais éveille les remords.⁷³ » C'est pourquoi la présence du tiers entre lui et l'objet de son désir est nécessaire, car elle vient empêcher l'actualisation du désir en freinant la possibilité de conquête.

Il est intéressant de constater que le philosophe recrée le même schéma dans *La Nouvelle Héloïse*. En effet, Julie désire marier sa cousine Claire à Saint-Preux afin d'éloigner la tentation que son amant exerce toujours sur elle. Mais chacun comprend qu'elle pourra malgré tout continuer de jouir de la présence de Saint-Preux auprès

⁷² René Girard, *Mensonge romantique et vérité romanesque*, Paris, Grasset, 1961, p. 12.

⁷³ Marc Eigeldinger, *Jean-Jacques Rousseau et la réalité de l'imaginaire*, Neuchâtel, Éditions de la Baconnière, 1962, p. 89.

d'elle. Madame de Wolmar ne peut laisser libre cours à sa passion, au même titre que Rousseau, ami de Saint-Lambert et de Madame d'Houdetot, ne peut continuer de vouloir séduire Sophie. Rousseau doit adopter dès lors un discours qui le confirme dans son personnage de philosophe austère de même que dans celui de l'ami fidèle. Il adresse maintenant des lettres aux deux amants vantant l'excellence de leurs liens et la fortune d'y être lié. À Saint-Lambert, il écrit ceci :

*Nos cœurs vous plaçaient entre eux et nos yeux ne furent point secs en parlant de vous. Je lui dis que son attachement pour vous était désormais une vertu; [...] Oui mes enfants, soyez à jamais amis, il n'est plus d'âmes comme les vôtres, et vous méritez tous deux de vous aimer jusqu'au tombeau.*⁷⁴

La présence plus marquée de Saint-Lambert au sein de la correspondance oblige maintenant Rousseau à le considérer comme un obstacle, suivant l'idée de René Girard concernant la figure du désir triangulaire⁷⁵. Étant donné que l'amant de Sophie écrit maintenant aux deux amis, sa présence plus tangible vient faire réellement obstacle aux désirs de Rousseau. Évidemment, il ne peut écrire à Saint-Lambert que sa « poitrine [...] n'enferme pas le cœur d'un traître » et continuer à adorer ouvertement sa maîtresse. La figure de Saint-Lambert est utilisée par Rousseau afin de tempérer sa passion, ou du moins, en atténuer les manifestations, puisqu'il se sait coupable. Or, c'est l'inverse qui se produit. Au lieu d'agir comme obstacle entre Rousseau et l'objet désiré, le marquis stimule la passion de Rousseau. Ne l'oublions pas, c'est Saint-Lambert lui-même qui envoie sa maîtresse chercher la compagnie de Rousseau : « C'est moi qui ai cherché à vous lier l'un à l'autre [...] il y a dans mon cœur un désir continu d'unir & de rassembler ce que j'aime & que j'estime le plus⁷⁶ ». Rousseau n'est pas insensible à un

⁷⁴ *Tome II*, lettre 547, 28 octobre 1757, p. 310. C'est nous qui soulignons.

⁷⁵ Pour une analyse du désir triangulaire, voir René Girard, *op. cit.*, pp. 11 à 57, entre autres.

⁷⁶ *Tome II*, lettre 534, 11 octobre 1757, pp. 281-282.

tel discours et il va donner à Sophie une importance encore plus grande. D'abord parce que Saint-Lambert lui laisse entendre qu'il l'aime et l'estime comme il le fait pour sa maîtresse, mais aussi parce que Rousseau aime et estime tout autant Saint-Lambert. Selon Girard, « le prestige du médiateur se communique à l'objet désiré et confère à ce dernier une valeur illusoire. Le désir triangulaire est le désir qui transfigure son objet.⁷⁷ » L'image du rival excite la passion de Rousseau puisque celui-ci imagine le désir que Saint-Lambert porte à la comtesse. La femme aimée est d'autant plus désirable qu'elle est désirée d'un autre. Ignorant la passion de Rousseau pour sa maîtresse, Saint-Lambert ne peut guère soupçonner que lorsqu'il écrit son amour pour Sophie, il augmente le désir de son ami : « elle seroit encore ce que j'aime le plus, j'avois imaginé des Cœurs Comme le sien mais je n'ai trouvé que lui de son espèce & il suffit bien de Connoître son Caractere pour L'aimer Toute sa Vie.⁷⁸ » Le rôle de Saint-Lambert est ici très ambigu puisque c'est l'amant lui-même, inconsciemment bien sûr, qui excite la passion de son rival.

Rousseau semble saisir parfaitement l'effet que le discours du marquis produit sur lui puisqu'il utilisera la même rhétorique pour tenter d'exciter les sentiments de Sophie à son endroit. Il s'attarde dans plusieurs lettres à montrer les liens qui l'unissent à Saint-Lambert : « je le crois maintenant à Aix-la-Chapelle, et peut-être déjà guéri. Oui, nous le reverrons ; nous l'embrasserons sain et gay, comme l'hiver dernier, ses maux et les nôtres seront oubliés, ou nous n'en parlerons que pour nous aimer tous davantage.⁷⁹ » Rousseau tente ainsi de faire croire à Sophie que sa place auprès de Saint-Lambert est

⁷⁷ René Girard, *op.cit.*, p. 25.

⁷⁸ *Tome II*, lettre 534, le 21 novembre 1757, p. 282.

⁷⁹ *Ibid.*, lettre 552, le 29 octobre 1757, p. 319.

tout aussi importante et nécessaire que celle de la comtesse et que le marquis affectionne autant le philosophe que sa maîtresse. Suivant l'idée de Girard, les sentiments de Sophie pour son cher citoyen devraient s'intensifier puisque Saint-Lambert lui-même aime et estime Rousseau. Celui-ci entend utiliser la figure du tiers contre le tiers lui-même. Il espère se servir de l'amitié qui l'unit au marquis pour se rapprocher de Sophie.

Par ailleurs, la présence de Saint-Lambert comme tiers dans la correspondance, vient complexifier la relation entre Rousseau et la comtesse puisqu'elle contribue à faire vaciller la frontière entre l'amour et l'amitié. En effet, Rousseau confond parfois les deux amants en leur faisant jouer le même rôle et en leur exprimant les mêmes sentiments : « Pourquoi faut-il donc que vous m'ayez affligé l'un et l'autre ? Laissez-moi délivrer promptement mon ame du poids de vos torts ; Comme je me suis plaint de vous à elle, je viens me plaindre d'elle à vous.⁸⁰ » Il écrit plus loin à Saint-Lambert que Sophie est une amie « à laquelle je m'attachois à mesure qu'elle me parlait de vous.⁸¹ » La comtesse est chère aux yeux de Rousseau puisqu'elle lui rappelle le marquis : « Vous voyez cher S^t Lambert, j'ai de quoi vous aimer tous les deux⁸² ». Dans une lettre à Sophie, Rousseau s'adresse pourtant aux deux amants, comme si l'un et l'autre ne faisaient qu'un : « Ah mon amie, ah, S^t Lambert, falloit il céder aux séductions de la fausseté et faire mourir de douleur celui qui ne vivoit que pour vous aimer ?⁸³ »

C'est une véritable société à trois au sein de laquelle Rousseau espère siéger. Une société où les trois parties donneraient et recevraient équitablement, où chacun aimerait

⁸⁰ *Ibid.*, lettre 527, 15 septembre 1757, p. 256.

⁸¹ *Loc. cit.*

⁸² *Loc. cit.*

et serait aimé des autres : « Nous faisons des projets sur le tems où nous pourrions lier entre nous trois une société charmante, dans laquelle j'osois attendre de vous, il est vrai, du respect pour elle et des égards pour moi.⁸⁴ » Plus le marquis se fait présent, plus Rousseau espère obtenir de lui l'amitié qu'il croit mériter. Saint-Lambert devient aussi important que Sophie dans l'imagerie affective de Rousseau. Le philosophe veut plaire autant à l'amant qu'à la maîtresse. Pour ce faire, il devra une fois de plus user des pouvoirs démiurgiques de la lettre et présenter une image qui répond à ce que Saint-Lambert et Sophie attendent de lui. Cette image, elle s'incarnera parfaitement dans le personnage du mentor révélé dans les *Lettres morales* que nous étudierons au quatrième chapitre. Cependant, Sophie lui fait comprendre que cette société à trois ne fait pas du tout partie de ses projets à elle et que la présence de Rousseau auprès du couple ne constitue qu'un agrément de plus parmi d'autres : « J'ay cru en vous offrant mon amitié et en recherchant la vostre assurer a ce que j'aime et a moy un amy que nous estimions et qui ajouteroit de l'agrément, a nostre vie⁸⁵ ». L'échec est retentissant pour Rousseau, « mon cœur est fermé desormais a toute autre amitié comme a l'amour, *ce que J'aime me suffit*⁸⁶ », d'autant plus que la comtesse amplifie cet échec en illustrant de manière très convaincante le bonheur que son amant lui fait vivre, et cette fois-ci sans que la présence de Rousseau soit nécessaire pour exciter sa passion. Saint-Lambert est de retour auprès de sa maîtresse et de toute évidence, leur amour se nourrit de lui-même : « Je me porte très bien; et je vis occupée de mille sentiments agréables auprès de celui

⁸³ *Ibid.*, lettre 560, le 2 novembre 1757, p. 333.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 257.

⁸⁵ *Tome I*, lettre 604, le 9 janvier 1758, p. 10.

⁸⁶ *Tome II*, lettre 582, le 27 novembre 1757, p. 376. C'est nous qui soulignons.

qui en est l'objet.⁸⁷ » Sophie utilise donc à son tour la figure du tiers pour agir directement sur son destinataire. La présence de Saint-Lambert dans les lettres devient une arme excessivement destructrice contre Rousseau pour qu'il comprenne enfin que sa place auprès des deux amants ne sera jamais celle qu'il aurait souhaitée. Le passage précédent montre de façon éloquente la manière dont Sophie expose la plénitude qu'elle trouve dans son union avec Saint-Lambert, union qui ne saurait accueillir un tiers. « J'ay une grace a vous demander, ne Brulés point mes lettres, que je puisse les faire lire a mon amy , s'il en est besoin. » Cette demande donne une autre dimension à l'échange entre Rousseau et la comtesse. On peut voir la majorité des lettres de cette période comme étant adressées à Saint-Lambert à travers Rousseau. Ceci n'a rien pour satisfaire Rousseau qui comprend sans doute maintenant que sa place entre Saint-Lambert et Sophie ne sera jamais celle qu'il a souhaitée.

Encore plus dévastateur pour Rousseau est la façon dont Sophie lui rappelle que Saint-Lambert aime et estime le philosophe : « J'ay reçu aujourd'huy une lettre de luy ou il y a mille choses touchantes pour vous, [...] il vous aime, [...] que ne puis-je vous rendre tout ce qu'il me dit pour vous, vous vous en croiries plus obligé a l'aimer⁸⁸ ». Comment Rousseau peut-il encore conserver ses sentiments coupables, si contraires à la confiance et l'amitié que Saint-Lambert lui a offertes ? Sophie utilise adroitement la figure de son amant afin que, malgré la distance, celui-ci légifère sur les actions et les paroles de Rousseau et l'empêche d'aller plus loin.

⁸⁷ *Tome I*, lettre 630, le 23 mars 1758, p. 59.

⁸⁸ *Tome II*, lettre 565, le 5 novembre 1757, p. 343.

La comtesse est parfaitement consciente des pouvoirs que lui confère la lettre et emploie la figure du tiers afin que Rousseau lui-même écrive en toutes lettres que Saint-Lambert aime sa maîtresse :

Je vous envoie mon cher Citoyen une lettre de nostre amy. Il est plus raisonnable pour vous que pour moy, il m'a escrit une lettre qui m'a fort affligée, vous qui connoissés mon cœur, quand vous luy repondrés vous pouvés luy dire que vous le connoissés bien, et qu'il n'y peut entrér mesme aucun sentiment d'amitié, que pour ce qu'il a luy mesme jugé digne d'estre de ses amis⁸⁹.

En montrant son âme affligée à cause de l'attitude de Saint-Lambert, Madame d'Houdetot suscite la pitié et appelle le réconfort de Rousseau, qui n'a d'autre choix que de lui écrire la vérité : « Vous tourmenterez-vous sans cesse pour des chimères, et n'apprendrez-vous point une fois à être contente avec tant de sujet de l'être? Vôte ami vous aime, que lui demandez-vous de plus?⁹⁰ » L'aveu doit être pénible pour Rousseau ! La comtesse quant à elle se réjouit du fait que le philosophe exprime explicitement la situation à laquelle ils font face : Saint-Lambert aime sa maîtresse, tout autant que Sophie adore le marquis. Rousseau est manifestement de trop entre les deux.

Si, dans les lettres à Rousseau, la comtesse réussit à créer l'image de l'amoureuse idéale et de la femme vertueuse, c'est grâce à la mise en œuvre de la structure triangulaire. La présence recherchée, et donc voulue, de Saint-Lambert dans les lettres à Rousseau constitue d'abord pour Madame d'Houdetot le témoignage qui atteste sa capacité d'aimer, aimer un autre homme et s'en faire aimer. Sophie appelle son amant dans la correspondance avec Rousseau pour mieux lui signifier que son union avec Saint-Lambert est sacrée et indivisible. Mais l'utilisation de la figure de l'amant se

⁸⁹ *Ibid.*, lettre 582, le 27 novembre 1757, pp. 375-376.

⁹⁰ *Ibid.*, lettre 583, le 30 novembre 1757, p. 377.

révèle ultimement un exercice de manipulation qui permet à Sophie d'éconduire le philosophe, de le faire agir conformément à ses attentes.

De toute évidence, le personnage épistolaire que Rousseau avait eu le plaisir de créer au fil des lettres ne correspond plus du tout avec la réelle Madame d'Houdetot. N'oublions pas que les pouvoirs démiurgiques de la lettre avaient permis à Rousseau d'inventer une amie qui se laisserait aimer de lui, sans pour autant céder à ses avances. Il avait alors emprunté à la comtesse ses contours pour lui greffer le cœur et l'âme d'une femme parfaite, mais chimérique. Il a cru longtemps à cette charmante amie. Mais une fois de plus le réel vient contrer ses rêves en ne répondant pas à la force de ses désirs. La vraie Sophie n'entend pas continuer à tenir le rôle que Rousseau lui avait réservé. Le rêve se termine abruptement. Il ne lui reste que Saint-Lambert pour pallier le refus de Madame d'Houdetot. Le plan fonctionne un temps, mais le marquis tient finalement un discours où l'importance de Rousseau auprès du couple se trouve amoindrie. Les amants dissertent aidés du pronom « nous », mettant ainsi en lumière la force de leurs liens et la satisfaction d'être deux. Lorsque Saint-Lambert écrit à Rousseau, c'est en son nom et celui de Sophie : « Nous n'avons ni L'un ni l'autre cesser de Vous estimer ni de Vous aimer, pardonnés nous & aimés nous, nous méritons votre coeur⁹¹ ». Sophie emploie la même rhétorique, rendant encore plus évidente la rupture entre les deux camps : « N'y luy n'y moy n'aurons jamais de reproches à nous faire pour vous. Je mets ensemble deux ames qui ne peuvent estre séparées et qui se réuniront encore pour vous

⁹¹ *Ibid.*, lettre 534, le 11 octobre 1757, p. 282.

aimer.⁹² » Rousseau en revanche ne peut qu'utiliser le « je » qui s'oppose à un « vous » révélant une union indissociable. Son rêve de société à trois vient de s'écrouler.

*

* *

En somme, les pouvoirs démiurgiques auront permis à Rousseau de transformer les êtres réels afin de les rendre conformes à ses désirs. Il a d'abord fait coïncider l'image de la comtesse avec celle de sa tendre Sophie. Les lettres ont donné la chance à Rousseau de créer un espace où la relation illégitime pouvait être magnifiée. Il a pu écrire à Sophie la passion qui le consumait et son désir de pouvoir continuer à la lui dire. Du même souffle, il a créé de toutes pièces une image de Sophie qui se laissait aimer de son cher citoyen et qui l'écoutait, tout attendrie, dévoiler ses sentiments. Il a entrepris le même processus pour l'amant de son amie. Saint-Lambert s'est vu lui aussi transformé par la plume de l'épistolier. Il est devenu l'ami, le frère qui lui a fait cadeau de l'amitié de sa maîtresse. Rousseau a même élaboré l'idée d'une société à trois, où il occuperait une place de choix entre les deux amants et où chacun aimerait les deux autres à part égale. L'univers de papier créé par Rousseau démiurge a fini par « phagocyter » la réalité et les êtres de papier sont rapidement devenus plus importants, voire plus « réels » que Saint-Lambert et Madame d'Houdetot. Certes, Saint-Lambert, l'homme est bien réel, mais Saint-Lambert, l'ami, le frère, représente une construction de l'imagination de Rousseau et n'existe que par son désir de faire vivre la fiction.

⁹² *Ibid.*, lettre 536, le 15 octobre 1757, p. 286.

Sophie, la tendre amie, représente tout autant la volonté de Rousseau de maintenir artificiellement en vie le rêve d'une union parfaite avec la femme idéale. Or, une fois que la réalité vient contrecarrer les espoirs de l'épistolier, Rousseau n'a d'autre choix que d'effectuer un repli sur lui-même s'il veut faire durer la fiction. Il avait déjà averti ses deux amis, « Si vous cherchez tous les deux à vous éloigner de moi, je retirerai mon ame au dedans d'elle même⁹³ ». Rousseau va ainsi amorcer son retrait du monde, pour vivre avec lui-même afin de rêver et méditer sans fin sur le seul sujet d'intérêt, c'est-à-dire Jean-Jacques Rousseau⁹⁴.

⁹³ *Ibid.*, lettre 527, le 15 septembre 1757, p. 259.

⁹⁴ Nous verrons dans le chapitre suivant que Rousseau cherche à s'isoler de plus en plus, à se retirer complètement du monde. D'abord pour fuir le complot fomenté contre lui, que son délire paranoïaque accentuera tout le reste de sa vie ; mais surtout afin de rechercher la forme idéale du bonheur sur terre caractérisée par l'existence du *promeneur solitaire*.

CHAPITRE IV

ROUSSEAU OU *L'AMANT DE LUI-MÊME* : LA DIMENSION SOLIPSISTE DE LA LETTRE

La chose est impayable ! Le voilà amoureux de lui-même.
Narcisse, OC, T. II, p. 988

L'art épistolaire n'est pas mortifère uniquement du fait qu'il permet à l'épistolier de façonner à sa guise le réel et de faire fi de la réalité. Non seulement l'écriture de la lettre permet un travail sur soi et sur le destinataire – et ultimement une transformation complète de soi et de l'autre – mais elle favorise également un repli sur soi, propice au soliloque. Suivant l'idée de Florence Lotterie, l'art épistolaire est « à la fois retour sur soi et tension vers un destinataire, relevé des “mouvements” intérieurs et exhibition, règne paradoxal d'une absence qui pousse le sujet à la quête de l'autre¹ ». C'est dire que la lettre serait d'abord un élan vers l'autre afin de mieux l'intégrer à son imaginaire, pour finalement devenir un mouvement de repli sur soi dans le but de mieux s'observer. Cette façon d'envisager l'art épistolaire explique en grande partie l'évolution

¹ Florence Lotterie, « AMABAM AMARE : Aspects et enjeux de la langue amoureuse dans *Les Lettres portugaises* et *La Nouvelle Héloïse* » dans *Annales de la société Jean-Jacques Rousseau*, Tome 44, p. 229.

tumultueuse de la correspondance entre Rousseau et la comtesse d'Houdetot. Moyen efficace pour Rousseau de s'affranchir des obligations du monde réel, c'est-à-dire de compenser l'écart entre ses rêves enflammés et la triste réalité, la lettre devient par la suite un outil lui permettant de mieux s'examiner, de mieux se contempler. C'est en effet un véritable mouvement de repli sur soi qui est réalisé dans les derniers moments de cette correspondance.

Dans la première partie de ce chapitre, nous nous intéresserons aux facteurs qui poussent l'épistolier au soliloque ainsi qu'aux effets engendrés par cette nouvelle forme d'expression. Étant donné que la lettre a « phagocyté » le réel et que la relation épistolaire n'existe désormais que pour faire durer l'illusion d'une relation idéale, Rousseau n'a d'autre choix que de se tourner vers lui-même pour croire encore à la fiction. Nous verrons que le dialogue se transformera en discours à sens unique où le destinataire apparaît avant tout comme un effet de texte. Rousseau incarnerait à plusieurs égards le personnage de la religieuse portugaise qui « écrit plus pour [elle] que pour [son destinataire]² ». La seconde partie sera consacrée au bonheur qu'éprouve Rousseau à écrire l'amour ; l'amour pour Sophie bien sûr, mais aussi, et surtout, l'amour de lui-même, l'amour de son propre désir. La possibilité qu'octroie la lettre de se mettre ainsi en scène entraîne forcément l'apparition du caractère autoréflexif de l'écriture épistolaire qui permettra à Rousseau d'écrire davantage pour s'observer écrire, réfléchir et dire l'amour que pour s'adresser directement à Sophie et à son amant. Or, à ce moment-là, l'existence du destinataire apparaît superflue dans la démarche du philosophe puisqu'il *se suffit à lui-même*. Nous verrons que l'état d'aséité tant recherché par Rousseau correspond en tout point à la définition qu'il donne du bonheur parfait.

Finalement, dans la troisième partie du chapitre, nous tenterons de montrer que pour sentir pleinement le bonheur produit par l'état d'aséité, il s'agira pour Rousseau de faire disparaître toute trace d'interaction avec la « vraie » Sophie, pour enfin pouvoir jouir entièrement de la forme fantasmée de la femme qu'il a créée au fil des lettres. Rousseau devra sublimer l'amour en lui donnant une nouvelle voix pour que son sentiment de culpabilité, dernière manifestation des liens l'unissant à la comtesse, s'estompe. En effet, il voudra ultimement excuser ses fautes vis-à-vis de Madame d'Houdetot. Le philosophe tentera alors de transfigurer l'amour qu'il a éprouvé pour elle en une forme de vertu encore inégalée. Les *Lettres morales* seront pour lui l'ultime moyen de se faire pardonner, mais privé de l'intérêt de Sophie et de l'appui de Saint-Lambert, il préférera justifier son existence aux yeux de tous les hommes, dans une œuvre autobiographique qui ressemble davantage à une entreprise de disculpation qu'à une longue confession. Or, cette volonté de justification semble avoir toujours fait partie intégrante de la démarche de Rousseau, en ce sens que dès ses premiers écrits, il ressent déjà le besoin de faire taire ses ennemis.³

1. Décrochage excessif : Écrire pour pallier l'absence d'amour

Nous nous sommes penchée jusqu'à maintenant sur le mode actif de l'écriture épistolaire, caractérisé par un échange dynamique et interactif entre les épistoliers. C'est-à-dire que le discours actif permet au scripteur de rejoindre son destinataire et plus fortement, d'agir directement sur son comportement soit par de simples demandes,

² Guilleragues, *Lettres portugaises*, p. 168.

³ La Préface au *Narcisse* est éloquente à ce sujet. Voulant présenter sa pièce au Tout-Paris, Rousseau ne peut pourtant parler que de lui afin de se justifier : « Ce n'est donc pas de ma pièce, mais de moi qu'il s'agit ici. [...] il faut que je convienne des torts que l'on m'attribue, ou que je m'en justifie. » *OC*, Tome II, p. 959.

ou grâce à l'usage d'une rhétorique manipulatrice et coercitive. Toutefois, la lettre offre une autre potentialité discursive, qui s'exprime par le mode réfléchi de l'écriture épistolaire. Au lieu de constituer un élan vers le destinataire, la lettre construite à partir du mode réfléchi est plutôt destinée au repli sur soi de l'épistolier, qui met en scène ses propres sentiments⁴. Cette façon de faire s'apparente à notre avis au soliloque, discours par lequel un individu se parle à lui-même, tout autant qu'il parle *pour* lui-même.

L'échange des lettres entre Rousseau et Madame d'Houdetot permet de montrer le passage du mode actif au mode réfléchi, ainsi que les transformations discursives résultant de ce changement. Nous verrons d'abord les facteurs qui poussent l'épistolier au soliloque pour ensuite étudier les effets du soliloque sur la pratique épistolaire de Rousseau.

1.1 Le réel ne répond plus : facteurs externes

Bien que la dimension solipsiste s'incarne dans la pratique épistolaire de Rousseau et qu'elle transforme de façon manifeste la forme que prennent les lettres destinées à Sophie, force est de constater que le repli sur soi opéré par le philosophe est dû avant tout à des facteurs étrangers à l'écriture des lettres intimes : « je rentre en moi-même avec la douleur de ne point trouver de cœur qui réponde au mien.⁵ » C'est d'abord parce

⁴ Nous reprendrons à notre compte la définition établie par Susan Lee Carrell dans *Le soliloque de la passion féminine ou le dialogue illusoire*, Paris, Éditions Jean-Michel Place, 1982. Selon l'auteur, le mode actif « se définit par une orientation vers le récepteur du message, vers le ``vous``, et par un discours sensiblement marqué par les interactions et les rapports réciproques du ``je`` et du ``vous``. [Il] s'identifie aux diverses sortes d'interactions verbales que connaît le dialogue : déclaration d'amour ou de haine, avertissements, plaintes, commandements, promesses, demandes, etc. » L'auteur lui oppose le mode réfléchi qui s'oriente « vers le sujet de l'énoncé, le ``je``, en faisant abstraction momentanément du destinataire absent. » pp. 11-12.

⁵ *Tome II*, lettre 531, le 8 octobre 1757, p. 270.

que la réalité ne répond plus du tout à ses désirs que l'épistolier se renferme en lui-même.

N'oublions pas que la comtesse refuse de jouer le rôle que Rousseau lui avait destiné au fil des lettres, c'est-à-dire celui de la tendre amie qui permet au philosophe d'épancher son cœur amoureux, sans toutefois être séduite par son discours : « Ah ! vous n'étiez pas Comtesse, alors; et vous me Sembliez malgré vos foiblesses, un Ange du Ciel qui venoit ranimer en moi la constance et la vertu.⁶ » Rousseau révèle ainsi à quel point l'attitude de la comtesse ne correspond pas à celle que devrait adopter l'idole de son cœur. En effet, Madame d'Houdetot fuit littéralement Rousseau et lui écrit uniquement parce que son amant lui en a fait la demande. Elle veille minutieusement à ce que l'échange devienne le moins fréquent possible : « adieu mon cher citoyen ne me répondés point par la poste. »⁷ La comtesse espère ne plus recevoir les lettres de Rousseau. Elles sont à la fois trop dangereuses pour sa réputation et très ennuyeuses par le ton vengeur adopté par le philosophe pour répondre au complot que ses amis auraient fomenté contre lui⁸. Madame d'Houdetot préfère envoyer un messenger à l'Hermitage chercher de ses nouvelles et récupérer par le fait même la copie de la *Nouvelle Héloïse* que Rousseau est en train de transcrire pour elle : « je vous enverrés un de mes gens a qui vous pourrés remettre en sureté la Julie [...] Je désire quand j'enverray chés vous apprendre de meilleures nouvelles ».⁹ C'est dire à quel point la relation entre les deux s'est dégradée. D'ailleurs, Rousseau décrit lui-même leurs rapports comme terminés. Il

⁶ Tome I, lettre 602, le 5 janvier 1758, p. 7.

⁷ *Ibid.*, lettre 617, le 19 février 1758, p. 36.

⁸ À cet égard, Sophie demande expressément à son cher citoyen de cesser ses enfantillages : « Ah mon cher Citoyen, n'apprendrés vous jamais a vous contenir, et a ne pas accuser et tourmenter, par vos inquiétudes et vos soupçons injustes ceux que vous aimés le plus ». *Loc. cit.*

⁹ *Loc. cit.*

parle de « notre ancienne amitié¹⁰ » ou encore de cette « amitié que vous [la comtesse] dédaignez¹¹ ». La réciprocité qui caractérisait leur relation¹² et qui se voulait le signe d'une amitié durable s'est évanouie avec le refus de la comtesse de satisfaire les désirs de son cher citoyen. Non seulement les liens entre les deux amis se sont détériorés, mais Rousseau ne peut même plus jouir de la compagnie de Madame d'Houdetot qui préfère l'éviter.

À cet égard, nombre de romanciers ont reconnu la nécessité d'entretenir une relation qui échappe aux pouvoirs mortifères de la lettre¹³. En effet, l'échange épistolaire doit être supporté par une autre forme de contact entre les épistoliers, faute de quoi les doubles de papier, les *personae*, s'imposent comme seule « vérité » existante. Il s'ensuit une véritable concentration de l'activité épistolaire autour de ces personnages d'encre et de papier, rendant ainsi la réalité de plus en plus stérile, voire inopérante :

Mais vous avez attendu pour m'ôter votre amitié, qu'il ne me restât plus de preuve à vous donner de la mienne. Vous vous trompez pourtant. Il m'en reste une plus forte et plus digne de moi que toutes les autres. C'est de vous conserver toute ma vie cette même amitié que vous dédaignez et *la rendre indépendante de toutes les marques d'indifférence et de mépris que je puis recevoir de vous*.¹⁴

¹⁰ *Ibid.*, lettre 603, le 7 janvier 1758, p. 9.

¹¹ *Ibid.*, lettre 607, le 10 janvier 1758, p. 15.

¹² Rousseau se remémore des « moments délicieux où [s]es pleurs en arrachent quelques fois [à Sophie] : où les épanchements de [leurs] cœurs s'excitoient mutuellement ; où sans se répondre, ils savoient s'entendre ». *Tome II*, lettre 533, vers le 10 octobre 1757, pp. 274-275.

¹³ Nous pensons ici à Rousseau dans *La Nouvelle Héloïse* qui permet à Saint-Preux de vivre à Clarens entre les Wolmar. Nous pensons également à Madame de Graffigny qui, dans *Les Lettres d'une Péruvienne*, donne l'opportunité à Zilia d'éviter le soliloque en la dotant du chevalier Détéville comme nouveau destinataire et ami. Si *Les Liaisons dangereuses* se termine si mal, n'est-ce pas parce que la marquise de Merteuil et le vicomte de Valmont ne se rencontrent pas une seule fois dans tout le roman et que "l'humanité" des deux protagonistes n'a pas eu le temps de désamorcer les pouvoirs mortifères de la lettre ? Kafka épistolier a génialement pressenti la nécessité d'un contact réel entre les scripteurs, faute de quoi, il sombre dans des délires fantomatiques : « Écrire des lettres c'est se mettre nu devant les fantômes : ils attendent ce geste avidement. Les baisers écrits ne parviennent pas à destination, les fantômes les boivent en route. C'est grâce à cette copieuse nourriture qu'ils se multiplient si fabuleusement. L'humanité le sent et lutte contre le péril : elle a cherché à éliminer le plus qu'elle pouvait le fantomatique entre les hommes, à obtenir entre eux des relations naturelles, à restaurer la paix des âmes en inventant les chemins de fer, l'auto, l'aéroplane ». *Ibid.*, pp. 276-277.

¹⁴ *Tome I*, lettre 607, le 10 janvier 1758, p. 15. C'est nous qui soulignons.

Il appert alors que le dialogue entre les épistoliers n'est plus qu'illusion puisque le scripteur qui désire communiquer avec le destinataire, s'adresse davantage au personnage qu'il a lui-même créé. Rousseau refuse la réalité et fait fi de l'attitude de la comtesse afin de croire encore à l'existence de sa *Sophie*, à qui il peut toujours manifester les élans de son amitié. C'est dire que Rousseau préfère le dialogue virtuel avec une femme qui n'existe pas qu'écrire à la comtesse qui refuse toute marque d'amitié : « faites mettre tous les huit jours une feuille blanche à la poste, pourvu que je voye votre écriture sur l'adresse, ou seulement votre cachet, je serai content et *me dirai tout* ce qui ne sera pas dans la lettre.¹⁵ » Le lien entre les deux épistoliers est ainsi rompu par le caractère démiurgique de la lettre et Rousseau réussit à lui seul à faire perdurer la relation malgré l'attitude de Madame d'Houdetot à son endroit.

En effet, entre Rousseau et la comtesse, la relation est bel et bien terminée. Madame d'Houdetot est venue « faire ses adieux à la vallée »¹⁶ le 25 octobre 1757 et depuis ce jour, les deux amis ne se sont pas revus – ce qui ne se reproduira d'ailleurs jamais plus à l'exception d'un souper chez Madame d'Épinay, un an plus tard¹⁷. La comtesse s'est en effet assurée que Rousseau ne l'importune plus : « Je compte mon cher citoyen aller a Eaubonne avec mon mary un jour de cette semaine, j'aurois pensé a vous voir si cela eut été possible mais cela ne se pourra pas a cause de ma compagnie¹⁸ ». La demande est univoque et Rousseau sait reconnaître dans la rhétorique de son amie un ton qui laisse voir un recul évident. Aussi, lui en fait-il part : « Le votre [le cœur de Sophie] à son tour n'a plus rien à me dire. Hélas, n'est-ce pas me dire assez

¹⁵ *Ibid.*, lettre 609, le 15 janvier 1758, p. 21. C'est nous qui soulignons.

¹⁶ *Tome IV*, lettre 547, le 28 octobre 1757, p. 310.

¹⁷ Voir *OC*, Tome I, p. 499 et suivantes.

¹⁸ *Tome V*, lettre 617, le 19 février 1758, p. 36.

combien vous vous déplaitez avec moi que ne me plus parler de ce que vous aimez ?¹⁹ » Si Sophie ne s'épanche plus en compagnie du philosophe, si elle ne lui écrit plus les plus tendres sentiments qui l'animent et ne recherche plus sa compagnie, c'est qu'elle comprend finalement que, loin d'éteindre les feux de Rousseau, en lui parlant sans cesse de l'amour qu'elle voue à son amant, elle attise plutôt la passion de son cher citoyen. De toute évidence, c'est ce qu'elle veut éviter à tout prix.

C'est dire à quel point la réalité vient contrarier les rêves de l'épistolier qui, au fil des lettres, avait façonné une amie à la hauteur de ses désirs les plus fous. L'attitude de la comtesse oblige Rousseau à se replier sur lui-même puisqu'elle rend impossible toute forme de relation. La lettre qui se voulait le dernier effort pour se rapprocher de l'autre symbolise désormais l'isolement de Rousseau, en ce sens que les lettres de Madame d'Houdetot montrent sans détour qu'elle cherche à éviter le plus possible toute forme de contact. Confronté au silence, le discours de Rousseau ne ressemble plus qu'à un long monologue qui évoque ultimement l'échec de la relation.

1.2 Écrire pour soi : Rousseau et le type « portugais »

La non-réciprocité des sentiments entre Rousseau et Madame d'Houdetot signale donc une rupture dans la relation et donne lieu à l'apparition du soliloque comme mode d'expression de l'épistolier abandonné ou isolé. Véritable dialogue à sens unique où le destinataire n'apparaît plus que comme un simple effet de texte, plusieurs lettres de Rousseau à Madame d'Houdetot représentent davantage un espace discursif où le scripteur écrit pour lui-même, afin de soulager sa souffrance et de continuer à faire vivre

¹⁹ *Tome II*, lettre 533, vers le 10 octobre 1757, p. 275.

cet amour qu'il ne peut étouffer. La passion, aussi douloureuse soit-elle, n'est-elle pas préférable à l'absence de tout sentiment amoureux²⁰ ? Ou pour reprendre les mots de Florence Lotterie, « souffrir est une valeur en soi ; c'est l'expérience d'un sujet qui préfère prolonger dans la douleur ce qui est menacé de perte plutôt que de s'en remettre au néant des âmes insensibles.²¹ » L'échec de la communication entre les épistoliers, dû à la non-réciprocité des sentiments de Rousseau et de la comtesse, rend le dialogue entre les deux amis illusoire et préside à la transformation du discours. Du mode actif, par lequel les deux épistoliers se rencontrent et échangent véritablement idées et sentiments, l'écriture prend la forme réfléchie qui voit l'un et l'autre scripteur s'exprimer à sens unique et ultimement écrire plus pour lui-même que pour rejoindre le destinataire²². Étant donné que les deux cœurs ne se répondent plus, les propos de l'un n'obtiennent plus l'effet désiré sur l'autre. Rousseau retourne donc en lui-même afin de poursuivre le dialogue avec Sophie.

Avant d'étudier la façon dont la dimension solipsiste s'incarne dans le corpus qui nous intéresse, il est essentiel de porter une attention particulière au fait que cette forme d'expression adoptée par Rousseau à la suite de l'échec de la communication, s'inscrit

²⁰ Rousseau met en lumière cette idée dans une note contenue dans une lettre de Milord Édouard à St-Preux : « En regrettant ce qui nous fut cher, on tient encore à l'objet de sa douleur par sa douleur même, et cet état est moins affreux que de ne tenir plus à rien. » *OC*, II, p. 390. Il développe la même idée dans une lettre de Julie adressée à Saint-Preux : « Tant qu'on désire, on peut se passer d'être heureux. [...] Malheur à qui n'a plus rien à désirer ! il perd pour ainsi dire tout ce qu'il possède. On jouit moins de ce qu'on obtient que de ce qu'on espère. Et l'on n'est heureux qu'avant d'être heureux. » *Ibid.*, p. 693.

²¹ Florence Lotterie, *op. cit.*, p. 234.

²² Nous verrons que le discours de Rousseau se prête davantage à cette manifestation des pouvoirs mortifères de la lettre puisqu'il entend prolonger artificiellement la relation avec Madame d'Houdetot, tandis que la comtesse tente désespérément de convaincre son cher citoyen de ne pas nuire à sa réputation et de cesser de lui écrire. Elle espère donc rejoindre son destinataire : c'est Rousseau cette fois qui refuse de jouer le jeu. Par exemple : « Cesser d'être ton ami ! chère et charmante Sophie, vivre et ne plus t'aimer est-il pour mon âme un état possible ? » *Tome II*, lettre 533, vers le 10 octobre 1757, p. 276. et « ne pensez pas que je puisse jamais obtenir de moi de vous déguiser rien de ce que je sens. » *Tome I*, lettre 609, 15 janvier 1758, p. 19.

au sein d'une tradition bien ancrée dans la pratique épistolaire, que nous désignerons sous le nom de « type portugais ».

La situation de Rousseau en regard de son aventure avec Madame d'Houdetot n'est pas unique au sein du corpus épistolaire. Réelles ou fictives, nombre de correspondances ont déjà fait état d'une relation non-réciproque où l'amoureuse délaissée, se heurtant au silence du destinataire, devient finalement le sujet principal de son propre discours. L'éclairante étude de Susan Lee Carrell²³ fait la recension de nombreux exemples venant illustrer l'hypothèse que l'épistolière abandonnée par son amant et confrontée à son silence, se tourne inévitablement vers le mode réfléchi de l'écriture dans le but de continuer à dire l'amour qui l'anime. Si l'amant reste indifférent à la souffrance, autant l'écrire pour soi-même afin de faire vivre cette passion si précieuse. Des *Héroïdes* aux *Lettres d'une religieuse portugaise* en passant par la correspondance entre Héloïse et Abélard ou celle entre Julie de Lespinasse et le comte Guibert, on constate nombre de points communs qui permettent de regrouper ces relations épistolaires sous le « type portugais ». La forme élégiaque du discours féminin, la non-réciprocité de la relation, le caractère incolore de l'amant au sein du discours, la tendance à laisser dominer le mode réfléchi et le solipsisme final sont autant de constantes qui rassemblent ces femmes abandonnées et isolées dans la solitude. Or, dans le cas qui nous intéresse, c'est l'homme qui dit l'amour, qui se dit amoureux et malheureux. Rousseau renverse ici un topos épistolaire bien établi voulant que ce soit la femme qui révèle spontanément et authentiquement sa passion et qui en souffre ouvertement. Fort de son expérience, Rousseau est convaincu du contraire. Dans la *Lettre à d'Alembert sur les spectacles*, il expose sans détour son opinion à l'égard de

l'écriture au féminin. Rousseau ne peut concevoir qu'une femme soit en mesure de se dire amoureuse :

Les femmes, en général, n'aiment aucun art, ne se connoissent à aucun, & n'ont aucun génie. Elles peuvent réussir aux petits ouvrages qui ne demandent que de la légèreté d'esprit, du goût, de la grace, quelquefois même de la philosophie & du raisonnement. Elles peuvent acquérir de la science, de l'érudition, des talens, & tout ce qui s'acquiert à force de travail. *Mais ce feu céleste qui échauffe & embrase l'ame, ce génie qui consume & dévore, cette brûlante éloquence, ces transports sublimes qui portent leurs ravissements jusqu'au fond des coeurs, manqueront toujours aux écrits des femmes* : ils sont tous froids jolis comme elles; ils auront tant d'esprit que vous voudrez, jamais d'ame ; ils seroient cent fois plutôt sensés que passionnés. Elles ne savent ni décrire ni sentir l'amour même.²⁴

Aussi, Rousseau remet-il en question l'identité du scripteur des *Lettres d'une religieuse portugaise* : « Je parierois tout au monde que les *Lettres Portugaises* ont été écrites par un homme. »²⁵ La surprenante lucidité dont fait preuve le citoyen de Genève met en lumière la souffrance d'un homme vivant le même drame que l'héroïne de Guilleragues. À plusieurs égards, il est possible de comparer le discours de Rousseau à celui de Marianne, la religieuse portugaise.

En effet, la rhétorique de l'épistolier s'inscrit nettement dans la tradition élégiaque des *Héroïdes* d'Ovide et comme Marianne, Rousseau répète inlassablement son malheur :

Pourquoi t'épargnerois-je tandis que tu m'otes la raison, l'honneur et la vie ? Pourquoi te laisserois-je couler de paisibles jours, à toi qui me rends les miens insupportables ? Ah, combien tu m'aurois été moins cruelle, si tu m'avois plongé dans le cœur un poignard au lieu du trait fatal qui me tue ? Voi ce que j'étois et ce que je suis devenu : vois à quel point tu m'avois élevé et jusqu'où tu m'as avili.²⁶

Au même titre que la religieuse portugaise, l'épistolier est en proie à la souffrance d'une passion non-réciproque et il entend faire connaître sa détresse :

²³ Susan Lee Carrell, *op. cit.*

²⁴ OC, T. V, pp. 94-95. C'est nous qui soulignons.

²⁵ *Ibid.*, p. 95.

Je commence à ressentir l'effet des agitations terribles que vous m'avez si longtems fait éprouver. Elles ont épuisé mon cœur mes sens tout mon être, et dans le supplice des privations les plus cruelles j'éprouve l'accablement qui suit l'excès des plus doux plaisirs. Je sens à la fois le besoin de tous les biens, les douleurs de tous les maux ; je suis malheureux, malade et triste ; vôtre vue ne m'anime plus, le mal et le chagrin me consomment.²⁷

Dans certaines lettres, Rousseau va même jusqu'à employer, et ce de façon volontaire²⁸, les points de suspension - indice graphique par excellence pour exprimer l'égarement de l'épistolier²⁹ – afin d'exposer son désarroi : « Je puis être abandonné de tout le monde et le supporter ; mais vous !... vous, me haïr... Vous me mépriser, vous qui connoissez mon grand cœur !³⁰ » Ceci n'est pas sans rappeler les fragments de Saint-Preux remis à Julie par Milord Édouard, où le trouble de l'épistolier est manifeste³¹. Au moment où l'épistolier s'aperçoit de l'échec de la communication, il tente un dernier effort pour émouvoir le destinataire et ainsi le ramener à lui. Or, une fois la rupture constatée, l'élégie n'aura d'autre écho que celui de l'épistolier qui, amoureux de sa propre passion, préférera dialoguer avec lui-même que rompre définitivement tout contact avec le destinataire.

Si le soliloque permet à Rousseau de faire durer, de façon illusoire, la relation avec la comtesse, il fait voir avant tout la dimension solipsiste de la lettre qui met en échec

²⁶ *Tome IV*, lettre 533, vers le 10 octobre 1757, pp. 273-274.

²⁷ *Ibid.*, lettre 509, début juillet 1757, p. 225.

²⁸ Nous croyons avec Leigh que cette lettre « où JJ retrouve le ton de la comédie larmoyante et de certaines de *La Nouvelle Héloïse*, (jusqu'aux points de suspension), n'est pas, bien entendu, un épanchement spontané de sa détresse, mais un chef d'œuvre de mauvais goût fait avec beaucoup d'art. » *Ibid.*, note explicative de la lettre 560, 2 novembre 1757, p. 334.

²⁹ Dans la seconde préface de *La Nouvelle Héloïse*, Rousseau décrit ainsi une lettre que l'amour aurait réellement dictée : « Une lettre d'un Amant vraiment passionné, sera lâche, diffuse, tout en longueurs, en désordre, en répétitions. Son cœur, plein d'un sentiment qui déborde, redit toujours la même chose, et n'a jamais achevé de dire: comme une source vive qui s'écoule et ne s'épuise jamais. » *OC*, Tome II, p. 15.

³⁰ *Ibid.*, p. 332.

³¹ « As-tu bien consulté ton cœur, en me chassant avec une telle violence ? As-tu pu renoncer pour jamais... Non non, ce tendre cœur m'aime ; je le sais bien. Malgré le sort, malgré lui-même, il m'aimera jusqu'au tombeau... Je le vois, tu t'es laissé suggérer... quel repentir éternel tu te prépares !... Hélas ! il sera trop tard... quoi, tu pourrais oublier... quoi, je t'aurais mal connue !... Ah, songe à toi, songe à moi, songe à... écoute, il en est tems encore... tu m'as chassé avec barbarie. Je fuis plus vite que le vent... Dis un mot, un seul mot, et je reviens plus prompt que

toute tentative de communication entre l'épistolier et le destinataire. Plusieurs indices textuels viennent corroborer le passage du mode actif au mode réfléchi en dévoilant une voix solitaire et isolée. D'une part, certaines parties du discours de Rousseau sont construites comme autant de répliques bien « ficelées », à l'image d'un dialogue dynamique et interactif. C'est dire que Rousseau tient le rôle du destinataire ainsi que celui du destinataire :

Ah si jamais je te voyois un vrai signe de pitié, que ma douleur ne te fut point importune, qu'un regard attendri se tournât sur moi, que ton bras se jettât autour de mon cou ; qu'il me pressât contre ton sein, que ta douce voix me dit avec un soupir ; *infortuné ! que je te plains !* Oui, tu m'aurois consolé de tout.³²

Bien plus qu'un semblant de dialogue, le discours de Rousseau fait voir un homme se parlant à lui-même. Il recrée l'idée d'un échange avec la comtesse en imaginant les répliques de Madame d'Houdetot : « Comment les deux billets que j'ai trouvés joints au vôtre vous ont-ils permis de l'écrire avec tant de sécheresse ? Comment ne vous êtes-vous pas dit en les renvoyant ; *s'il étoit moins sensible à mon bonheur et à ma gloire, il serait encore l'ami de Mad^e d'Epinay ?*³³ » Ici, l'épistolier prend le relais du destinataire et recrée un échange où le personnage épistolaire de Madame d'Houdetot adopte l'attitude désirée par Rousseau et où elle écrit les mots qu'il souhaite lire entre tous.

D'autre part, le destinataire apparaît dès lors comme un simple effet de texte, un pur produit de l'écriture, ce qui rend son utilité des plus ambiguës. Rousseau recevant une des rares lettres que Madame d'Houdetot condescend encore à lui écrire, répond ceci : « Je suis bien aise que vous souveniez encore de moi. Ce sentiment ne m'est plus

l'éclair. Dis un mot, et pour jamais nous sommes unis. Nous devons l'être : ... nous le serons... Ah ! l'air emporte mes plaintes !... et cependant je fuis : je vais vivre et mourir loin d'elle... vivre loin d'elle !... » (OC, T.II, p. 196.)

³² Tome II, Lettre 533, vers le 10 octobre 1757, p. 279. C'est l'auteur qui souligne.

³³ Tome I, Lettre 607, le 10 janvier 1758, p. 15. C'est l'auteur qui souligne.

nécessaire, mais il me sera toujours cher³⁴ ». L'utilité de la figure de la comtesse apparaît tout aussi illusoire dans le passage suivant : « je viens de vous exposer mes principes ; je crois que vous n'ignorez pas que mon attachement pour vous est désormais indépendant de tout retour de vôtre part³⁵ ». Rousseau poursuit plus loin : « il y a si longtemps que j'apprends à aimer sans retour, que mon cœur y est accoutumé³⁶ ». L'épistolier donne ainsi l'impression qu'il peut aisément se soustraire à l'existence du destinataire, que sa seule présence dans les lettres lui suffit. Il faut toutefois être prudent à l'égard de la rhétorique adoptée par Rousseau et bien peser le sens de tous ces passages. En effet, nous ne voulons pas nier le caractère indispensable du destinataire au sein de toute correspondance ; la lettre n'est ni un journal intime, ni un semblant d'autobiographie. Seulement, dans certaines situations, comme c'est le cas dans plusieurs lettres de Rousseau adressées à la comtesse, le destinataire représente bien souvent un élément du discours servant à la mise en valeur de l'épistolier. On peut facilement observer ce phénomène dans l'écart qui existe entre la façon précise et emphatique dont Rousseau se représente au sein des lettres et le peu d'espace discursif qu'il accorde à la comtesse, souvent représentée par un simple « vous » ou par « Sophie ». Nous reproduisons ici la totalité d'une lettre adressée à la comtesse pour montrer de quelle façon la figure de Sophie sert davantage à la mise en scène des sentiments de l'épistolier qu'elle n'exerce la fonction de réelle destinataire :

Je commence à ressentir l'effet des agitations terribles que vous m'avez si longtemps fait éprouver. Elles ont épuisé mon cœur mes sens tout mon être, et dans le supplice des privations les plus cruelles j'éprouve l'accablement qui suit l'excès des plus doux plaisirs. Je sens à la fois le besoin de tous les biens, les douleurs de tous les maux; je suis malheureux, malade et triste; vôtre vue ne m'anime plus, le mal et le chagrin me consomment. Hé bien dans cet état

³⁴ *Ibid.*, lettre 631, le 23 mars 1758, p. 60.

³⁵ *Tome II*, lettre 592, le 17 décembre 1757, p. 399.

³⁶ *Ibid.*, lettre 562, le 3 novembre 1757, p. 337.

d'anéantissement mon cœur pense à vous encore, et ne peut penser qu'à vous; il faut que je vous écrive; mes ma lettre se sentira de mes langueurs.

Vous souvient-il de m'avoir une fois reproché des *cruautés bien raffinées*? Ah! Si j'en juge par l'impression fatale que ces mots n'ont cessé de faire sur moi, c'est bien à vous qu'il faut les reprocher ces cruautés. Je me garderai pour mon repos, de rechercher avec trop de soin le sens qu'ils purent avoir dans la circonstance où vous les prononçâtes; mais quelque signification qu'ils eussent ils peuvent me rendre coupable, ils ne me rendront jamais séducteur.

Que je vous dise une fois ce que vous devez attendre sur ce point difficile de votre trop tendre et trop foible ami. Mes promesses n'ont jamais trompé personne, ce n'est pas par vous qu'elles commenceront. Vous avez assés vu ma force à les tenir, vous m'avez assez vu me débattre dans leurs chaînes, pour ne pas craindre que je puisse les briser. Ma passion funeste vous la connoissez, il n'en fut jamais d'égale, je n'ai rien senti de pareil à la fleur de mes ans; elle peut me faire oublier tout, et mon devoir même, excepté le vôtre. Cent fois elle m'eut déjà rendu méprisable, si je pouvais l'être par elle sans que vous le devinssiez aussi. Non, je le sens, la vertu même près de vous ne m'est pas assez sacrée, pour me faire respecter dans mes égarements le dépôt d'un ami. Mais vous êtes à lui; Si vous êtes à moi, je perds en vous possédant celle que j'honore, ou je vous ôte à celui que vous aimez. Non, Sophie, je puis mourir de mes fureurs, mais je ne vous rendrai point vile. Si vous êtes foible et que je le voye, je succombe à l'instant même; tant que vous demeurez à mes yeux ce que vous êtes, je n'en trahirai pas moins mon ami dans mon cœur, mais je lui rendrai son dépôt aussi pur que je l'ai reçu. Le crime est déjà cent fois commis par ma volonté. S'il l'est dans la vôtre, je le consomme et je suis le plus traître et le plus heureux des hommes; mais je ne puis corrompre celle que j'idolâtre. Qu'elle reste fidelle et que je meure, ou qu'elle me laisse voir dans ses yeux qu'elle est coupable; je n'aurai plus rien à ménager.³⁷

La figure du destinataire est ici utilisée pour mettre en valeur le personnage de l'épistolier. Il écrit à Sophie pour mieux écrire sa propre passion, pour lui-même, plutôt qu'avec l'intention de rejoindre le destinataire. D'ailleurs il n'enverra jamais cette lettre.

« Je ne sais, Madame, si vous comprendrez quelque chose à tout ce verbiage ; pour moi je viens de le relire, et je n'y comprends rien. Mais ma tête s'en va, mon âme et ma raison sont à bout, et je me sens hors d'état de recommencer.³⁸ » Rousseau écrit ceci après avoir fait la longue apologie de son attitude à l'égard de Madame d'Épinay. On sent qu'il a davantage besoin d'écrire son aventure, qu'il n'espère qu'on le comprenne

³⁷ Tome II, lettre 509, début juillet 1757, pp. 225-226.

ou qu'on le rassure. Cette façon d'envisager le rôle du destinataire pourrait correspondre à ce que Bernard Beugnot qualifie comme « [l']absence et [la] pâleur du destinataire », idée voulant que l'épistolier, « comme Narcisse, ne rencontre jamais que son propre visage.³⁹ » Autrement dit, la figure de la comtesse ne servirait qu'à lancer le message afin de permettre à Rousseau de s'illusionner lui-même sur le semblant de communication qu'il espère faire durer. Pour reprendre à notre compte les mots de Susan Lee Carrell à propos de l'amant de la religieuse des *Lettres portugaises*, le destinataire « n'existe que par sa fonction, qui est de donner le branle aux mouvements du cœur de Marianne⁴⁰ ». C'est dire que Rousseau écrit davantage pour lui-même que pour dialoguer avec Sophie. Il espère, grâce à l'écriture, soulager la souffrance engendrée par le refus de Madame d'Houdetot de tenir le rôle qu'il lui avait destiné, celui de la femme idéale incarnée dans le personnage de Julie.

À cet égard, une dizaine de lettres⁴¹ appartenant au corpus que nous étudions ici, montrent l'épistolier qui, comme Marianne, « écri[t] plus pour [lui-même] que pour [le destinataire].⁴² » Rousseau trouve dans l'écriture des lettres une façon de pallier le recul opéré par Madame d'Houdetot pour ainsi continuer à lui parler et recevoir d'elle les marques d'amitié si chères à ses yeux. Ces lettres se distinguent des autres en ce sens qu'elles n'ont pas été envoyées ou tout simplement qu'elles ont été écrites dans l'attente interminable d'une réponse de la part de la comtesse. Ceci donne à voir l'épistolier tentant de nier le silence et la solitude auxquels il doit faire face : « En attendant de vos nouvelles, je donne le change à mon impatience en commençant toujours à vous

³⁸ *Ibid.*, p. 398.

³⁹ Bernard Beugnot, *op. cit.*, p. 36.

⁴⁰ Susan Lee Carrell, *op. cit.*, p. 44.

⁴¹ Voir entre autres les lettres 509, 533, 548, 560, 562 du tome IV et 601 et 609 du tome V.

écrire.⁴³ » Rousseau fait fi de la réalité et poursuit un semblant de dialogue avec Madame d'Houdetot, puisqu'elle ne répond pas à ses lettres : « Votre barbarie est inconcevable ; elle n'est pas de vous. Ce silence est un raffinement de cruauté qui n'a rien d'égale. On vous dira l'état où je suis depuis huit jours.⁴⁴ » Impossible pour Rousseau d'attendre la réplique de Madame d'Houdetot. Il préfère écrire pour lui-même que de souscrire au silence de la comtesse en demeurant muet à son tour. Benoît Melançon a bien vu qu'

accepter le silence de l'autre, ne pas s'insurger contre le fait qu'il ne remplit pas sa part du pacte épistolaire, laisser des lettres sans réponse, c'est refuser la lettre dans ce qu'elle a de plus fondamental, c'est accepter l'absence, c'est ne plus aimer.⁴⁵

« Voici la 4^{ième} lettre que je vous écris sans réponse.⁴⁶ » Autrement dit, Rousseau n'attend plus l'écho qui donnerait suite à ses lettres, il préfère écrire pour lui-même. Comme il l'explique dans la seconde préface de *La Nouvelle Héloïse*, « Quand [la passion] dit ce qu'elle sent, c'est moins pour l'exposer aux autres que pour se soulager.⁴⁷ » Cette façon de pratiquer le geste épistolaire met en évidence le caractère mortifère de la lettre étant donné le degré d'abstraction du réel, réel qui ne servirait ici que de point de départ à l'épistolier pour mettre en scène l'expression de ses propres sentiments. Comme l'explique Susan Lee Carrell,

[...] les pensées tournent sur elles-mêmes, le texte fournit son propre mouvement à partir des interférences entre la pensée et l'écriture, et la matière même du discours a tendance à virer vers l'analyse ou l'expression de ces

⁴² « [...] j'écris plus pour moi que pour vous, je ne cherche qu'à me soulager ». Guilleragues, *op. cit.* Quatrième lettre, p. 168.

⁴³ *Tome I*, Lettre 609, le 15 janvier 1758, p. 18. Ceci n'est pas sans rappeler Saint-Preux écrivant en attendant Julie dans son boudoir.

⁴⁴ *Ibid.*, Lettre 562, le 3 novembre 1757, p. 336.

⁴⁵ Benoît Melançon, *op. cit.*, p. 65.

⁴⁶ *Tome II*, Lettre 560, le 2 novembre 1757, p. 332.

⁴⁷ *OC*, Tome II, p. 15.

mêmes mouvements psychologiques, dans un ressassement plus ou moins narcissique.⁴⁸

Force est de constater que les fragments inachevés ou les lettres écrites dans l'attente d'une réponse se veulent avant tout un moyen pour l'épistolier de faire durer une relation qu'il sait terminée. L'écho que lui fourniraient les réponses de Madame d'Houdetot ne lui semble plus nécessaire – bien qu'il le souhaite ardemment – car il continue d'écrire malgré le silence et malgré la volonté de la comtesse de le faire taire. Rousseau trouve dans la pratique épistolaire une façon de pallier l'absence de la considération qu'il espère tant recevoir de la part de Sophie. Il écrit sa passion davantage pour lui-même, pour être soulagé de l'absence et du silence de la comtesse. Comme le fait remarquer Susan Lee Carrell, « l'écriture épistolaire tire souvent sa raison d'être du soulagement que l'acte d'écriture procure à [celui] qui écrit, sans qu'il soit question de réponse.⁴⁹ »

1.3 Le triomphe de l'écriture : vivre l'amour par l'écriture

Dès lors, on assiste au triomphe de l'écriture sur la vie : « Hé bien dans cet état d'anéantissement mon cœur pense à vous encore, et ne peut penser qu'à vous; il faut que je vous écrive⁵⁰ ». Il ne veut pas voir Sophie, mais plutôt lui écrire. D'ailleurs, il laisse entendre que c'est l'écriture qui l'intéresse avant tout, même si la présence de la comtesse le comblerait sans aucun doute : « Je n'espère pas même, avec toute ma discrétion que vous lisiez toutes celles [les lettres] que je vous écrirai; mais du moins

⁴⁸ Susan Lee Carrell, *op. cit.*, p. 11.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 22.

⁵⁰ *Tome II*, lettre 509, début juillet 1757, p. 225.

aurai-je eu le plaisir de les écrire⁵¹ ». L'écriture apparaît comme une façon de rendre à l'épistolier ce que la réalité lui refuse. Il trouve sa joie dans l'écriture, le reste devient superflu. En d'autres mots, Rousseau concentre son activité autour de la correspondance, laissant ainsi moins d'espace –ou pas du tout – pour la relation humaine. En effet, il semble se complaire dans l'écriture de sa propre passion pour Madame d'Houdetot. Bien qu'il reproche à Sophie l'attitude qu'elle adopte à son endroit, il s'attarde dans les lettres qu'il lui adresse à mettre en scène des épisodes où les deux amis auraient partagé de tendres moments. C'est dire que Rousseau revit par l'écriture des instants durant lesquels il était le plus heureux des hommes, instants qui lui sont désormais refusés en raison du recul opéré par la comtesse :

Je ne te rappellerai point ce qui s'est passé dans ton parc ni dans ta chambre;
mais pour sentir jusqu'où l'impression de tes charmes inspire à mes sens
l'ardeur de te posséder, ressouviens-toi du Mont-Olympe. Ressouviens-toi de
ces mots écrits en crayon sous un chesne [...].⁵²

Rousseau semble avoir renoncé à l'amitié de Madame d'Houdetot, toutefois il n'a pas abandonné sa forme idéalisée qui continue à vivre dans les lettres, grâce à l'écriture de sa passion pour elle. Pour reprendre à notre compte l'explication de Clément Rosset, « Le fait d'écrire confère aussitôt à ce qui n'était qu'une pulsion indéterminée, une détermination et une précision [...] qui fait de la chose écrite un candidat présentable au réel.⁵³ »

Il fut un temps où mon amitié t'étoit chère et où tu savois me le témoigner.
Ne m'eusse-tu rien dit, ne m'eusse-tu fait aucune caresse, un sentiment plus
touchant et plus sur m'avertissoit que j'étois bien avec toi. Mon cœur te
cherchoit, et le tien ne me repousoit pas. L'expression du plus tendre amour
qui fut jamais n'avoit rien de rebutant pour toi. On eut dit à ton empressement
à me voir que je te manquois quand tu ne m'avois pas vû. Tes yeux ne
fuyoient pas les miens et leurs regards n'étoient pas ceux de la froideur; tu

⁵¹ *Tome I*, lettre 601, début janvier 1758, p. 2.

⁵² *Tome II*, lettre 533, vers le 10 octobre 1757, p. 276.

⁵³ Clément Rosset, « L'Écriture épistolaire » dans *NRF*, 329, juin 1980, pp. 89-90, cité par Bernard Beugnot, *loc. cit.*, p. 34.

cherchois mon bras à la promenade; tu n'étois pas si soigneuse à me dérober l'aspect de tes charmes, et quand ma bouche osoit presser la tienne, quelques fois au moins je la sentois résister. Tu ne m'aimois pas Sophie, mais tu te laissois aimer et j'étois heureux.⁵⁴

Ce passage montre bien que l'épistolier se sert de la lettre pour faire vivre cette passion non-réciproque. L'espace discursif devient pour Rousseau le lieu par excellence où il peut faire perdurer l'illusion d'une relation idéale avec la femme parfaite entre toutes. Autrement dit, il vit sa passion par l'écriture des lettres. Avec Bernard Beugnot, nous pensons que la pratique épistolaire permet ce passage de la vie dans la lettre, puisque l'écriture « semble abolir tout écart temporel entre l'éprouvé et l'exprimé⁵⁵ ». L'acte d'écrire constitue une expérience en soi, il devient si important qu'il remplace à bien des égards l'existence même de l'épistolier.

Or, le rappel de ces instants de « plein bonheur » survient toujours dans les lettres que Rousseau n'envoie pas à la comtesse. Nous pouvons conclure que cela constitue la manifestation d'une autre forme du soliloque. Rousseau convoque son destinataire pour mieux le révoquer ensuite. Il s'adresse donc, volontairement ou non, le message contenu dans la lettre. Par l'écriture, il peut ainsi vivre la relation qu'il a toujours désirée. Comme nous le fait judicieusement remarquer Henri Guillemin, Rousseau éprouve la « jouissance de faire comme si...⁵⁶ » Les lettres sont autant de possibilités de mettre en scène sa passion et donc de vivre cette passion.

Certes, pour Rousseau, dire l'amour est jouissif. Le plaisir de s'émouvoir de ses propres sentiments est grand. À cet égard, l'écriture de *La Nouvelle Héloïse* nous révèle

⁵⁴ Tome II, lettre 533, vers le 10 octobre 1757, p. 276. Voir également les lettres 509 et 548, au sein desquelles Rousseau met en lumière des événements qui se sont déroulés durant l'été 1757, moment où Madame d'Houdetot retirait un certain plaisir de la compagnie de son cher citoyen, ce qui comblait très certainement le philosophe.

⁵⁵ Bernard Beugnot, *op. cit.*, p. 31.

⁵⁶ Henri Guillemin, *Un Homme, deux ombres*, Genève, Éditions du milieu du monde, 1943, p. 111.

le besoin que ressent Rousseau de dire l'amour, de se le dire à lui-même⁵⁷. Bien avant de devenir un roman, les lettres de Julie à Saint-Preux n'étaient qu'un moyen parmi d'autres pour donner vie aux effusions de sentiments inhérents au caractère du citoyen de Genève. Rousseau écrit à la femme de ses rêves de la même façon qu'il élabore les réponses de celle-ci. C'est dire que Rousseau soliloque, qu'il joue à la fois le rôle de l'amant et de la maîtresse. Cette capacité de pouvoir ainsi exposer les plus subtiles manifestations du sentiment amoureux appartient d'abord aux êtres d'exception⁵⁸. En effet, le passage de la Lettre à d'Alembert que nous avons cité plus haut nous rappelle qu'il existe bien peu de gens capables d'exprimer ce « feu céleste qui échauffe & embrase l'ame, ce génie qui consume & dévore, cette brûlante éloquence, ces transports sublimes qui portent leurs ravissements jusqu'au fond des cœurs ». Selon Rousseau, la capacité d'exprimer justement les passions distingue les êtres supérieurs des êtres médiocres. Le plaisir est donc plus grand pour Rousseau parce qu'il est un de ces êtres d'exception et qu'il se différencie en cela des autres hommes. Les lettres adressées à la comtesse produiront le même effet dans l'imaginaire du philosophe. Elles constituent de toute évidence la marque tangible de sa capacité à dire l'amour de façon exemplaire et nombre d'entre elles –les lettres qu'il n'envoie pas ou celles écrites dans l'attente d'une réponse qui ne vient pas, entre autres– permettent à l'épistolier de contempler son propre sentiment et de se complaire, par le fait même, dans l'idée de se voir amoureux. L'emploi du soliloque comme moyen de compenser le manque d'égards de Madame d'Houdetot à son endroit, subit ici une transformation ; le mode réfléchi de la lettre va

⁵⁷ Selon Rousseau lui-même, le personnage de Saint-Preux est le produit de sa propre image : « je m'identifiois avec l'amant et l'ami le plus qu'il m'étoit possible; mais je le fis aimable et jeune, lui donnant au surplus les vertus et les défauts que je me sentois. » *OC*, T. I, p. 430. Il dit plus loin que l'écriture des lettres donne « l'essor en quelque sorte au désir d'aimer qu'[il] n'avoit pu satisfaire, et dont il se sentoit dévoré. » *Ibid.*, p. 431.

⁵⁸ Voir Florence Lotterie, *op. cit.*, pp. 232-233.

encore plus loin dans la démarche solipsiste de l'épistolier et voit Rousseau écrire non seulement *pour* lui-même, mais de manière réflexive, c'est-à-dire *sur* lui-même et *à* lui-même.

2. Le bonheur d'écrire l'amour est plus satisfaisant que le bonheur d'aimer et d'être aimé : Écrire pour l'amour de soi

Selon Roger Duchêne, « écrire et se regarder écrire est une attitude caractéristique de l'épistolier.⁵⁹ » Le caractère autoréflexif de l'écriture, c'est-à-dire la manière dont le sujet écrivant se considère comme le sujet principal de son discours et au sein duquel il réfléchit sur lui-même ainsi que sur sa propre pratique de l'écriture, est donc un élément constitutif de l'art épistolaire. Chez Rousseau, cette forme discursive apparaît au moment où la lettre devient le tremplin pour la mise en scène de sa propre passion. La figure du destinataire semble dès lors superflue, presque inutile, puisque l'épistolier « se suffi[t] à lui-même ».

2.1 Autoréflexivité épistolaire

Le caractère autoréflexif de l'écriture épistolaire, dans la pratique de Rousseau du moins, nous apparaît d'emblée comme la manifestation la plus importante de la dimension solipsiste de la lettre. Non seulement Rousseau met en scène sa propre passion, mais il expose également une réflexion sur sa pratique de l'écriture ainsi que sur sa condition d'épistolier.

⁵⁹ Cité par Benoît Melançon. *op. cit.*, p. 123.

Il est fréquent dans les lettres adressées à la comtesse que Rousseau s'attarde à qualifier sa correspondance⁶⁰. Il utilise des substantifs tels que « lettre », « fragments », « mot de vous », « message », « envoi », etc. Il met ainsi l'accent sur le fait qu'il est en train d'écrire et que cette activité revêt une importance prépondérante dans la relation qui unit les deux parties de l'échange. En effet, la relation épistolaire prend momentanément le relais de la relation humaine. Or, l'écriture épistolaire constitue un acte solitaire qui accentue l'absence de l'autre plutôt qu'il ne l'appaise. Montrer l'importance de cette activité vient donc souligner la conscience qu'a le scripteur d'être seul et d'écrire davantage pour lui-même, afin de pallier l'absence du destinataire : « j'aime mieux faire seul les frais d'un commerce [épistolaire] qui ne seroit qu'onéreux pour vous⁶¹ ». Construite à partir du mode réflexif, la lettre parle d'elle-même, et exhibe du même coup la réflexion de l'épistolier sur sa propre pratique :

Ma chère amie, gardez ce fragment aussi, je vous en conjure, il montre une ame qui vous appartient, dans une situation qui lui étoit nouvelle. Je sais à présent comment il faut peindre les tourmens de l'enfer; c'est un homme de bien dans l'ignominie et méprisé par ce qu'il aime.⁶²

Rousseau envoie ce fragment inachevé dans une lettre à la comtesse. Il met en lumière l'épistolier qui se penche sur ses lettres, qui décortique le message qu'elles contiennent et qui commente ce qu'il peut y lire. La lettre devient alors un véritable « récit de soi⁶³ », pour reprendre à notre compte la belle formule de Georges-Arthur Goldschmidt. Rousseau donne ainsi beaucoup de valeur à l'activité épistolaire, à sa propre écriture des lettres et nous révèle le caractère narcissique, voire autarcique de sa pratique discursive :

⁶⁰ Benoît Melançon a déjà montré que, pour l'épistolier, le fait de désigner par des substantifs divers la lettre qu'il est en train d'écrire, représente une manifestation du caractère réflexif de la lettre. *Op. cit.* Chapitre IV, « La lettre et ses miroirs. De l'autoreprésentation de la lettre », p. 123 à 216.

⁶¹ *Tome I*, lettre 601, début janvier 1758, p. 2.

⁶² *Tome II*, lettre 563, le 4 novembre 1757, p. 338.

⁶³ Georges-Arthur Goldschmidt, *Jean-Jacques Rousseau ou l'esprit de la solitude*, Paris, Phébus, 1978, p. 22.

« vôtre long silence, celui de Diderot, tout allumoit mon incorrigible imagination à un point dont vous avez pu juger par ma dernière Lettre; vous en jugerez mieux par celle que j'écrivais quand la vôtre est arrivée⁶⁴ ». Il aime écrire sa souffrance, il aime dire l'amour afin de relire son discours ultérieurement et de pouvoir ainsi observer les infinies variations de son âme. Le bonheur d'écrire est double, car il constitue d'une part une expérience en soi, celle de vivre sa passion par l'écriture et, d'autre part, il permet de conserver les marques tangibles de cet état d'ivresse. Rousseau épistolier est bien conscient de cette possibilité qu'offre la relecture des lettres. Il engage Madame d'Houdetot à faire de même pour mieux conserver son souvenir : « relisez mes lettres; peut-être le souvenir de mon attachement adoucira-t-il vos peines⁶⁵ ».

Dans un autre ordre d'idées, il serait juste de dire que la réécriture de certaines lettres adressées à Madame d'Houdetot constitue une preuve éloquente de cette concentration de l'activité de Rousseau autour de l'écriture des lettres. Leigh nous fait remarquer à quelques reprises qu'il existe souvent plusieurs manuscrits pour une même lettre. C'est dire que Rousseau retravaille de nombreuses fois son texte avant de l'envoyer. Cette pratique montre un épistolier qui aime se lire et se relire sans cesse; qui aime par dessus tout l'écriture de soi, de sa passion : « ma lettre se sentira de mes langueurs.⁶⁶ » Rousseau s'observe écrire, il analyse la façon dont sa passion se manifeste sous sa plume. Il se prend lui-même comme sujet de ses lettres, il devient la « matière de son propre discours.⁶⁷ » Non seulement Rousseau soliloque – il se parle à lui-même et pour lui-même – mais il parle de lui-même. L'épistolier constitue à la fois le sujet écrivant et l'objet du texte. C'est dire qu'il s'autosuffit.

⁶⁴ *Tome II*, lettre 563, le 4 novembre 1757, p. 338.

⁶⁵ *Tome I*, lettre 601, début janvier 1758, p. 3.

⁶⁶ *Tome II*, lettre 509, début juillet 1757, p. 225.

2.2 « Se suffire à soi-même comme Dieu »

Il appert que le bonheur d'écrire l'amour est plus satisfaisant que le bonheur d'aimer et d'être aimé : « Je ne renonce pas au plaisir de vous écrire; il est la seule consolation qui me reste⁶⁸ ». Certes, la forme réflexive de la lettre permet à l'épistolier de vivre sa passion par l'écriture ainsi que d'en garder un souvenir tangible. Toutefois, cette démarche découle davantage du solipsisme que d'un véritable échange entre deux individus. Dans le cas qui nous intéresse, Rousseau soliloque et utilise la lettre pour mieux s'y retrouver. Loin d'être un élan vers l'autre, la lettre devient un moyen pour Rousseau de revenir en lui-même et de se consacrer à l'écriture de sa propre passion, de ses propres sentiments : « mon occupation la plus chère la plus continuë, la plus délicieuse est de me livrer aux sentimens de mon cœur, de les méditer de m'en nourrir [...] voilà ce qui compose ma véritable vie et qui me fait sentir le plaisir d'exister⁶⁹ ». Rousseau se complaît dans le spectacle que renvoie sa propre passion, dans l'expérience de ses propres désirs. Il écrit pour lui-même, il s'écrit à lui-même. La présence de la comtesse n'est alors qu'un moyen pour préciser les contours de son être, pour peaufiner l'idée qu'il se fait de lui-même.

J'ai du m'attendre à ce qui m'arrive; il y a longtems qu'on me l'a prédit. Il y a longtems même que j'en pressens l'accomplissement, et voilà le seul de mes maux qui a rendu tous les autres insupportables. Si vous aviez si peu de tems à donner au commerce de notre amitié pourquoi donc en tant perdre à la former? J'étois heureux et tranquille, quand vous vintes troubler mon repos; vous avez bien su trouver tout le tems qu'il falloit pour me rendre méprisable; vous n'en n'avez plus trouvé pour me consoler. Si j'ai mal mérité de vous en quelque chose, si la plus sainte amitié connoit quelques devoirs que je n'ay pas remplis; si vôtre repos ne me fut pas toujours plus cher que le mien; si tous

⁶⁷ Susan Lee Carrell. *op. cit.*, p. 11.

⁶⁸ *Tome V*, lettre 607, le 10 janvier 1758, p. 16.

⁶⁹ *Tome IV*, lettre 586, le 2 décembre 1757, p. 382.

mes malheurs mêmes n'attestent pas la force et la pureté de mon attachement pour vous, daignez le dire, et je me tais.⁷⁰

C'est de Rousseau dont il est question dans ce passage. L'épistolier s'attarde à décrire son état et à faire le portrait de sa passion malheureuse. Madame d'Houdetot devient dès lors le double en qui Rousseau projette l'idée qu'il se fait de lui-même, elle agit comme un miroir réfléchissant son image. Au bout du compte, c'est lui-même que Rousseau espère voir apparaître sous sa plume. On est ici témoin de la fascination de l'épistolier pour son propre sentiment amoureux. Rousseau serait donc amoureux du sentiment qu'il éprouve pour l'autre et non de l'autre qui provoque le sentiment. Là où la religieuse portugaise constate que son amant lui est « moins cher que [sa] passion⁷¹ », Rousseau s'aperçoit qu'il aime tout autant les élans de son cœur que celle qui les fait naître : « j'aimais mes ardens désirs, j'aimais mes tendres supplications⁷² ». Rousseau s'attache davantage à la projection de sa passion. Ce qu'il veut retrouver dans la lettre, c'est l'expression de son propre cœur : « Depuis ces momens délicieux où tu m'as fait éprouver tout ce qu'un amour plaint et non partagé peut donner de plaisirs au monde, tu m'es devenue si chère que je n'ai plus osé désirer d'être heureux à tes dépends⁷³ ». Rousseau n'aime pas Sophie, mais les sentiments qui découlent de sa passion pour elle. Il n'est pas amoureux de la comtesse, mais de l'expression de son désir pour elle. Comme l'explique Élane Larochelle, Rousseau « aime les projections de son cœur, et la femme aimée sert alors de toile de fond ; ce qui permet à Jean-Jacques de contempler ses projections [...]. Jean-Jacques n'aurait finalement toujours aimé que lui-même.⁷⁴ »

⁷⁰ *Tome I*, lettre 607, le 10 janvier 1758, p. 15.

⁷¹ Guilleragues, *op. cit.*, cinquième lettre, p. 170.

⁷² *Tome IV*, lettre 533, vers le 10 octobre 1757, p. 277.

⁷³ *Loc. cit.*

⁷⁴ Élane Larochelle, *op. cit.*, pp. 327-328.

Comment ne pas voir dès lors l'état d'autosuffisance et d'autarcie dans lequel évolue l'épistolier ? L'autre de l'échange et la réalité qui régit leur rapport sont devenus inopérants. Or, nous l'avons mentionné plus haut, la lettre ne peut nier l'existence d'un destinataire obligé, sinon elle perd toute spécificité par rapport aux autres genres de l'intime et se confond à tout point de vue avec le journal intime ou l'autobiographie, qui sont autant de façon de faire voir le mode réfléchi et réflexif de l'écriture. Le caractère solipsiste qui dépeint ultimement la manière dont Rousseau envisage son existence⁷⁵, s'avère mortifère au cœur de l'activité épistolaire puisque l'épistolier se concentre presque uniquement sur lui-même et sur les *personae* qu'il a élaborées, annonçant ainsi la mort du destinataire de chair et d'os ainsi que celle de l'univers dans lequel la relation humaine prenait place avant la manifestation des pouvoirs déréalisants de la lettre.

Or, cet état paraît incompatible avec la pratique de la lettre. Comment le solipsisme peut-il caractériser un genre discursif qui requiert la présence d'un destinataire ? Nous trouverons peut-être la réponse dans l'idée de ce que Rousseau considère comme la définition même du bonheur parfait. Faisons un détour nécessaire par *Les Confessions* ainsi que par *Les Rêveries du promeneur solitaire*. Nous y saisissons mieux dans quelle mesure l'état d'aséité tant recherché par le citoyen de Genève fait ressortir de façon aussi éloquente la dimension solipsiste de l'écriture épistolaire.

Dans la célèbre « Cinquième Promenade », Rousseau relate la période de sa vie qu'il juge la plus heureuse⁷⁶, soit les deux mois qu'il a passés en 1765 en exil à l'île de Saint-

⁷⁵ « Mon attachement pour vous est désormais indépendant de tout retour de vôtre part », *Tome II*, lettre 592, 17 décembre 1757, p. 399. « Je suis bien aise que vous vous souveniez encore de moi. Ce sentiment ne m'est plus nécessaire », *Tome I*, lettre 631, etc.

⁷⁶ « On ne m'a laissé passer guères que deux mois dans cette Isle, mais j'y aurois passé deux ans, deux siècles, et toute l'éternité sans m'y ennuyer un moment [...]. Je compte ces deux mois pour le tems le plus heureux de ma vie et tellement heureux qu'il m'eût suffi durant toute mon existence sans laisser naître un seul instant dans mon ame le desir d'un autre état », *OC*, I, p. 1041-1042.

Pierre après le triste événement de la lapidation de Motiers. Mais « quel étoit donc ce bonheur et en quoi consistoit sa jouissance ?⁷⁷ » La dimension insulaire de son séjour donne à elle seule un bon aperçu de la nature de ce bonheur. Puisque Rousseau se trouvait « dans une Isle fertile et solitaire, naturellement circonscrite et séparée du reste du monde », d'où il lui « étoit impossible de sortir sans assistance et sans être bien aperçu, et [où il] ne pouvoi[t] avoir ni communication ni correspondance que par le concours des gens qui [l'] entouroient⁷⁸ », on comprend que son bonheur devait être constitué en grande partie de solitude et d'inaction. Rousseau insiste d'ailleurs pour dire que son séjour dans l'île était d'abord caractérisé par l'oisiveté : « Le précieux *far niente* fut la première et la principale de ces jouissances⁷⁹ ». N'ayant aucune obligation, il pouvait occuper ses journées à se livrer « sans obstacle et sans soins aux occupations de [s]on goût⁸⁰ », occupations qui peuvent se résumer ainsi : se promener, herboriser, rêver. Toutefois, Rousseau reléguant les deux premières activités à des moyens permettant à son âme de s'envoler dans de douces rêveries, il faut admettre que la grande affaire de Rousseau durant cette époque de sa vie fut de rêver, ou comme il l'explique lui-même dans *Les Rêveries*, de « plong[er] dans mille reveries confuses mais délicieuses, et qui sans avoir aucun objet bien déterminé ni constant ne laissoient pas d'être à [s]on gré cent fois préférables à tout ce qu'[il] avoi[t] trouvé de plus doux dans ce qu'on appelle les plaisirs de la vie.⁸¹ » Marcel Raymond a bien vu que, pour le promeneur et le botaniste qu'est Rousseau, « la considération d'un objet précis, l'examen de la plante ou de la fleur, ne constitue qu'un stade préparatoire, un adjuvant,

⁷⁷ *Ibid.*, p. 1042.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 1045.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 1042.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 1048.

⁸¹ *Ibid.*, p. 1044.

un tremplin.⁸² » L'observation de la nature permet à Rousseau de s'envoler dans ses rêveries, pendant lesquelles « tous les objets particuliers lui échappent⁸³ » : il ne demeure alors que le promeneur solitaire jouissant de lui-même. Rousseau accède à la rêverie en chassant toute agitation de son âme et, idéalement en fixant ses sens sur des objets environnants portés par un mouvement uniforme et modéré, comme l'eau par exemple. Il explique que « [l]e flux et reflux de l'eau [...] suppléaient aux mouvements internes que la rêverie éteignoit en [lui] suffisoient pour [lui] faire sentir avec plaisir [son] existence, sans prendre la peine de penser.⁸⁴ » Le rêveur n'est alors plus habité par une charmante société chimérique⁸⁵, mais seulement par le pur sentiment de l'existence et il ne jouit « [d]e rien d'extérieur à soi, de rien sinon de soi-même et de sa propre existence.⁸⁶ » Le promeneur solitaire qui se laisse bercer par le seul sentiment de son existence se trouve dans un état d'autosuffisance complète. Son bonheur ne dépend ni des autres hommes, ni de la fortune, ni même de Dieu, mais de lui seul : « tant que cet état dure, on se suffit à soi-même comme Dieu.⁸⁷ » Cette jouissance extatique que Rousseau a savourée à l'île de Saint-Pierre, couché dans son bateau et pouvant rêver à son aise, est à l'image, écrit-il à Malesherbes, du bonheur qu'il espère goûter après la mort, bonheur qu'il souhaite donc infini :

Ce sont là les jours qui ont fait le vrai bonheur de ma vie, bonheur sans amertume, sans ennui, sans regrets, et auquel j'aurais borné volontiers tout celui de mon existence. Oui Monsieur que de pareils jours remplissent pour moi l'éternité, je n'en demande point d'autres, et n' imagine pas que je sois

⁸² Marcel Raymond. *op. cit.*, p. 179.

⁸³ *OC*, I, p. 1063.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 1045.

⁸⁵ Rappelons-nous les premières rêveries rapportées dans le Livre IX des *Confessions* durant lesquelles Rousseau allait rejoindre les « êtres selon son cœur ».

⁸⁶ *OC*, I, p. 1047.

⁸⁷ *Loc. cit.*

beaucoup moins heureux dans ces ravissantes contemplations que les intelligences célestes.⁸⁸

L'infini bonheur retrouvé dans la solitude et la contemplation de soi semble expliquer en partie la capacité manifestée par Rousseau à « faire seul un commerce [épistolaire] » qui pourtant, dans la définition même de l'esthétique générique, nécessite la présence d'un autre pour assurer la continuité de l'échange. Avec Georges-Arthur Goldschmidt, nous croyons que pour Rousseau, « la solitude n'est plus un palliatif, mais se révèle être le modèle de toute jouissance.⁸⁹ » C'est dire que le soliloque –le mode réfléchi et réflexif de la lettre– trouve sa source d'abord dans la nature narcissique et autarcique de Rousseau. Sa pratique épistolaire n'en serait qu'une manifestation parmi d'autres. Or, pour goûter véritablement ce bonheur infini qui, selon Rousseau, est présent dans l'état d'aséité, il faudra faire disparaître le sentiment de culpabilité qu'il éprouve vis-à-vis la comtesse, sentiment qui constitue la dernière trace d'interaction avec l'autre.

3. Entreprise de disculpation : Écrire pour sublimer l'amour

Suivant le commentaire de Jean Starobinski, l'existence entière de Rousseau serait subordonnée au profond besoin de toujours se justifier afin de rendre tout rapport exempt de culpabilité :

“ Je naquis infirme et malade, je coûtai la vie à ma mère, et ma naissance fut le premier de mes malheurs.” Cette blessure initiale (ou si l'on préfère, la conviction et le récit de cette blessure) appelle et mobilise toutes les énergies réparatrices, toutes les facultés de compensation. Ce n'est pas trop de la vie

⁸⁸ Jean-Jacques Rousseau, *Chrétien-Guillaume de Lamoignon de Malesherbes. Correspondance*, Texte préfacé et annoté par Barbara de Negrone, *op. cit.*, p. 176.

⁸⁹ Georges-Arthur Goldschmidt, *op. cit.*, p. 129.

entière pour tenter de trouver la guérison, quand le mal est inséparable de la venue au monde.⁹⁰

Sa correspondance avec Madame d'Houdetot serait donc à l'image de la volonté de faire oublier la faute, l'échange épistolaire constituant le dernier effort pour épurer les liens. En effet, nombre de lettres se ressentiront de ce besoin d'en finir avec l'impression d'être allé trop loin :

Pour bien juger du cas présent, trouvez bon que je vous rappelle ou que je vous expose exactement les faits [...] L'été dernier vous m'avez recherché; pouvois-je moins faire que de répondre à vos avances? Le moyen de vous connoître sans vous aimer; insensiblement je me suis attaché à vous et mes voyages d'Aubonne ne m'ont point été pardonnés [...].⁹¹

Rousseau entend démontrer à la comtesse qu'elle est la première responsable de cet attachement malheureux qui les a liés au cours de l'été 1757. Il fait ainsi doublement son apologie, d'abord pour convaincre la comtesse, mais surtout pour se convaincre lui-même : « Les apparences me condamnent j'en conviens : Mais j'en appelle à votre cœur; il connoit le mien; qu'il me juge. [...] J'étois heureux et tranquille, quand vous vintes troubler mon repos⁹² ». Rousseau n'aurait eu d'autre choix que de s'émouvoir de la situation de la comtesse et d'accepter de « faire les frais » d'une nouvelle amitié⁹³.

Le philosophe doit également justifier ses sautes d'humeur qui l'ont rendu bien détestable aux yeux de Madame d'Houdetot et qui constituent certainement une raison de plus venant expliquer l'existence du sentiment de culpabilité qu'il éprouve vis-à-vis la comtesse :

J'ai bien pressenti que je me rendois importun, mais j'espérois, je vous l'avoüe, que cela n'arriveroit pas sitôt. Désormais je serai plus discret; cependant, permettez moi de vous représenter que l'état de crise ou je suis

⁹⁰ Jean Starobinski, *Le remède dans le mal. Critique et légitimation de l'artifice à l'âge des Lumières*, Paris, Gallimard, 1989, p. 165.

⁹¹ *Tome II*, lettre 569, le 10 novembre 1757, pp. 348-349.

⁹² *Tome I*, lettre 607, le 10 janvier 1758, p. 15.

⁹³ Comme il l'écrit à Saint-Lambert, Rousseau aurait « toujours fui les liaisons nouvelles ». *Tome II*, lettre 527, le 15 septembre 1757, p. 257.

comportait de ma part un peu plus d'inquiétude que dans un autre tems. Sans parler des peines les plus sensibles, prêt à déloger en hiver, je prends un logement à Montmorenci, vous m'engagez à rester à l'Hermitage, je vous expose mes raisons et vous remets en dépôt l'honneur de votre ami; vous m'écrivez un mot provisionnellement, vous me promettez une plus longue réponse à votre aise; j'attends six jours mal à mon aise moi-même entre deux logemens sans savoir auquel me fixer; [...] Quand j'aurois été le plus tranquille du monde il me semble que j'aurois fait tout cela de même.⁹⁴

Une fois de plus, Rousseau attribue la faute à la comtesse. S'il est devenu fou, c'est que Sophie ne lui manifestait pas suffisamment d'attention. Il se disculpe complètement de son caractère bouillant qui rend ses rapports avec Madame d'Houdetot bien difficiles à gérer.

Or, Rousseau n'est pas naïf au point de croire que rejeter la faute sur Sophie fera croire à son amie qu'il est digne de confiance et qu'il mérite malgré tout son amitié. Il doit avant tout se montrer digne de confiance pour l'être vraiment, de la même manière qu'il doit convaincre la comtesse que c'est la vertu qui lui dicte sa conduite et non plus son caractère inflammable. Rousseau entend donc sublimer, grâce à l'écriture, son désir pour Sophie et lui donner une nouvelle voix : celle de la vertu. *Les Lettres morales* seront l'occasion idéale pour Rousseau de faire voir à Sophie que leur relation est irréprochable puisqu'elle est née des sentiments vertueux que la comtesse d'Houdetot a inspirés au citoyen de Genève. Rousseau peut ainsi espérer qu'une fois la faute pardonnée, les liens tangibles l'unissant à Sophie disparaîtront d'eux-mêmes ce qui lui permettra de jouir à sa guise de la forme fantasmée d'une Sophie qu'il a lui-même créée puisque la « vraie » Sophie aura été complètement évacuée de son imaginaire. Autrement dit, il goûtera le bonheur d'être Dieu, de se suffire à lui-même, puisque ses créations répondront parfaitement à tous ses désirs. Non seulement l'écriture des *Lettres*

⁹⁴ *Ibid.*, lettre 577, le 17 novembre 1757, p. 363.

morales permettra à Rousseau de se justifier aux yeux de Sophie, mais elle servira également de prétexte pour continuer à se dire amoureux et s'observer l'être.

3.1 Les *Lettres morales* ou comment transcender le désir amoureux en désir moral

Il est intéressant de constater que Rousseau conserve la forme épistolaires pour « instruire » Sophie. C'est qu'il a besoin de s'adresser à elle directement afin de dire sa passion, ce qu'un traité de morale ne lui donnerait pas la chance de faire : « Ma chère et digne amie », « Ô Sophie », « ma charmante amie », « ma chère enfant », « mon aimable amie », « ma chère Sophie », « Ô ma Sophie », « ma respectable amie ». Rousseau interpelle la comtesse dans l'ensemble des six lettres, mais poursuit malgré tout le soliloque amorcé dans la correspondance, étant donné que la relation non-réciproque lui refuse toujours les joies que l'écriture lui rend au centuple :

Quand cet écrit n'auroit d'autre usage que celui de nous rapprocher quelques fois et de renouveler dans l'éloignement ces doux entretiens qui remplirent mes derniers jours et firent mes derniers plaisirs, cette idée suffiroit pour me payer des travaux du reste de ma vie.⁹⁵

La morale s'efface derrière le pur plaisir d'écrire. Ceci nous laisse croire que Les *Lettres morales* trouvent leur source dans le prolongement de la correspondance puisqu'elles donnent la chance au pédagogue de poursuivre « l'histoire de ses sentiments.⁹⁶ » En effet, au détour des quelques principes philosophiques élaborés à l'intention de l'élève, on voit apparaître le rappel incessant de l'amour que Sophie a inspiré au citoyen de Genève :

Rappelez vous les beaux jours de cet été si charmant [...], les promenades solitaires que nous aimions à répéter [...] Sans être unis du même nœud, sans bruler de la même flamme, je ne sais encore quel feu céleste nous animoit de

⁹⁵ Lettre I, p. 1085.

⁹⁶ Jean Terrasse, *op.cit.*, p. 87.

son ardeur et nous faisoit soupirer conjointement après des bien inconnus dont nous étions faits pour jouir ensemble. [...] Que nous serions changés et qu'il faudroit nous plaindre si nous pouvions jamais oublier des momens si chers, si nous pouvions cesser de nous rappeler avec plaisir l'un à l'autre, assis ensemble aux pieds d'un chesne, vôte main dans la mienne, vos yeux attendris fixés sur les miens et versant des larmes plus pures que la rosée du ciel.⁹⁷

On entend dans ce passage les échos de certaines lettres rencontrées dans la correspondance que Rousseau adresse à son amie⁹⁸. C'est dire que le philosophe souhaite retrouver dans l'écriture de son traité de morale la même jouissance qu'il a éprouvée dans l'écriture des lettres à Sophie.

Jean Terrasse nous fait remarquer que l'évocation des sentiments de Rousseau pour la comtesse se fait toutefois au passé. Rousseau a en effet besoin de « mettre le temps comme un écran entre son interlocutrice et lui-même, le temps comme garant de la distance instituée. Rousseau parle de son amour au passé, précaution destinée à certifier la pureté de ses intentions.⁹⁹ » Mais plus Rousseau célèbre son amour pour Sophie en l'enracinant dans un passé de plus en plus lointain et chimérique, plus il fait d'elle une « ombre », pour reprendre la belle expression d'Henri Guillemin. En ce sens, Rousseau ne fait que dialoguer avec le fantôme d'une Sophie idéalisée, ce qui revient à dire qu'il soliloque puisque cette image de Sophie est le pur produit de sa création.

Rousseau se doit de montrer une attitude irréprochable à l'endroit de la comtesse. Il remplace donc la figure du séducteur par celle du précepteur et jouit dès lors d'une situation plus enviable. Rousseau peut ainsi prouver qu'aux désirs amoureux ont succédé des désirs épurés de tout mauvais sentiment qu'il doit aux « vertus » de Sophie :

⁹⁷ Lettre I, pp. 1084-1085.

⁹⁸ Voir entre autres *Tome II*, lettre 533, vers le 10 octobre 1757, pp. 273-279

⁹⁹ Jean Terrasse, *op.cit.*, p. 88.

à l'amour aveugle ont succédé mille sentimens éclairés qui me font un devoir charmant de vous aimer toute ma vie, et vous m'en êtes plus chère depuis que j'ai cessé de vous adorer. Mes désirs, loin de s'attédir en changeant d'objet, n'en deviennent que plus ardans en devenant plus honnêtes. S'ils osèrent dans le secret de mon cœur attenter à vos attraits, ils ont bien réparé cet outrage, ils ne tendent plus qu'à la perfection de votre ame et à justifier s'il est possible tout ce que la mienne a senti pour vous.¹⁰⁰

Par l'écriture, Rousseau réussit à transcender son amour pour Madame d'Houdetot en lui préférant la vertu qu'elle lui inspire : « soyez parfaite comme vous pouvez l'être et je serai plus heureux que de vous avoir possédée.¹⁰¹ » Son amour vertueux pour Sophie le protégera des charmes exercés par Sophie elle-même : « Je me crois envoyé du ciel pour perfectionner son plus digne ouvrage¹⁰² ». Aux yeux de Rousseau, Sophie représente « le plus digne ouvrage du ciel ». La vertu qu'elle lui inspire ne peut que l'obliger à sublimer son désir charnel, terrestre, en désir spirituel. Rousseau cherche à plaire et à être admiré par une femme qui n'est finalement que le produit de son idéalisation. Il veut dominer son amour, et ce par amour pour elle, pour être à la hauteur de l'image qu'il imagine que *sa Sophie* s'est faite de lui.

Il n'est donc pas surprenant de voir Rousseau placer son élève au-dessus de lui, lui croire des vertus supérieures aux siennes : « puissiez-vous tirer autant de profit de ces lettres que l'auteur en attend de vos réflexions. Si quelques fois je prends avec vous le ton d'un homme qui croit instruire, vous le savez, Sophie, avec cet air de maître je ne fais que vous obéir¹⁰³ ». La Sophie qu'il met en scène dans les *Lettres morales* représente la forme idéalisée, magnifiée de Madame d'Houdetot sur qui il a jadis greffé les charmes et les vertus de sa Julie. Sophie n'aurait donc pas besoin de la morale de

¹⁰⁰ Lettre I, p. 1082.

¹⁰¹ *Loc. cit.*

¹⁰² *Loc. cit.*

¹⁰³ Lettre I, p. 1085.

son cher citoyen puisque c'est elle qui lui inspire ce sentiment : « je vous donnerois longtems de pareilles leçons avant de vous payer celles que j'ai reçues de vous.¹⁰⁴ »

En me rappelant la circonstance où vous me demandâtes des règles de morale à votre usage, je ne puis douter que vous n'en pratiquassiez alors une plus sublime, et que dans le danger auquel m'exposoit une aveugle passion, vous ne songeassiez plus encore à mon instruction qu'à la vôtre.¹⁰⁵

Comme Saint-Preux, Rousseau se place délibérément dans le rôle du disciple, du plus faible : « ne suis-je pas votre objet¹⁰⁶ ». Son traité de morale n'est donc qu'un prétexte pour continuer à se dire la passion qu'il éprouve pour la femme idéale entre toutes, de même que pour excuser ses fautes en se montrant digne de confiance : « En vous exposant mes sentiments sur l'usage de la vie, je prétends moins vous donner des leçons que de vous faire ma profession de foi¹⁰⁷ ». Pour Rousseau, les *Lettres morales* deviennent la preuve de son innocence et de la qualité de cet amour spirituel, même s'il est permis d'en douter. Lorsque Rousseau écrit dans la première des six *Lettres morales*,

Venez ma chère et digne amie, écouter la voix de celui qui vous aime; elle n'est point, vous le savez, celle d'un vil séducteur [...] Que je m'estime heureux de ne jamais avoir prostitué ma plume ni ma bouche au mensonge, je m'en sens moins indigne d'être aujourd'hui près de vous l'organe de vérité¹⁰⁸

on ne peut que s'étonner de le voir déguiser autant la réalité, de le voir nier avec autant d'aplomb ce qui s'est réellement passé. Et que dire de son assurance – je suis l'organe de vérité – quand il évoque l'honnêteté sous l'égide de laquelle il aurait toujours agi. La

¹⁰⁴ *Loc. cit.*

¹⁰⁵ Lettre I, p. 1081.

¹⁰⁶ Lettre I, p. 1084. Pour ce qui est de Saint-Preux, voir, entre autres, la lettre 8 de la sixième partie : « Mon cher philosophe, ne cesserez-vous jamais d'être enfant ? » *OC*, T. II, p. 687.

¹⁰⁷ Lettre I, p. 1085.

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 1081

lettre de septembre 1757 adressée à Saint-Lambert¹⁰⁹, ainsi que certains passages de la correspondance entre Rousseau et Madame d'Houdetot¹¹⁰ laissent pourtant voir un écart manifeste entre les deux discours.

Si la morale n'a pas atteint son but¹¹¹, elle aura au moins permis à l'épistolier d'abord, de trouver dans l'écriture le doux plaisir de rencontrer sa propre image et l'expression de sa tendre passion. Elle aura de plus donné la chance à Rousseau de commencer son grand projet d'autojustification, qui ne connaîtra de conclusion qu'avec les dernières lignes des *Rêveries du promeneur solitaire*. Aussi, peut-il espérer goûter pleinement le bonheur que procure, selon lui, l'état d'aséité. Lorsque la faute est pardonnée et que l'existence est justifiée - c'est là le pari des *Lettres morales* et plus tard celui des *Confessions* et des *Rêveries* - tout lien encore existant avec autrui s'efface pour laisser place à la jouissance de se suffire à soi-même.

3.2 Élargissement de la figure du tiers : les autres.

Il faut voir dans l'écriture des *Confessions* une autre occasion pour Rousseau de sublimer l'amour qu'il a éprouvé pour la comtesse et ainsi de faire disparaître la faute qui le lie toujours à Sophie. Il sent toutefois le besoin de prendre à témoin un plus large public pour juger de sa bonne foi. Or, le destinataire universel des *Confessions* nous apparaît ici encore comme un tremplin qui agirait pour mettre en œuvre, une fois de plus, la contemplation de soi. Rousseau retrouverait dans l'écriture de son

¹⁰⁹ *Tome II*, lettre 527, le 15 septembre 1757, pp. 256-261.

¹¹⁰ Voir *Tome II*, lettres 509 et 533, entre autres.

¹¹¹ Il ne fera jamais lire les *Lettres morales* à la comtesse, n'ayant jamais senti de sa part un véritable intérêt. Par le fait même, il ne pourra jouir du point de vue de Saint-Lambert sur son traité de morale, ni de la satisfaction de le voir reconnaître en lui le pédagogue vertueux et l'amant spirituel de Sophie.

autobiographie les conditions idéales afin de pouvoir s'observer et ce, à chaque période de sa vie. Sa démarche s'apparente ainsi au soliloque déjà présent dans l'écriture épistolaire, puisque l'autobiographe se complaît ici encore dans le mode réfléchi et réflexif du discours. Il rend compte dans ces célèbres pages de la fascination qu'a toujours exercée sur lui sa propre existence. Mais loin d'être un simple aveu, *Les Confessions* représente une véritable entreprise de disculpation et de justification, du moins si on en juge par la déconcertante autorité que lui confère le prologue¹¹². Par l'aveu, Rousseau veut transcender son sentiment de culpabilité; il souhaite que sa sincérité soit garante du pardon qu'on lui accordera.

En ce qui concerne l'aventure avec la comtesse d'Houdetot, Rousseau sait que la faute est grande¹¹³ et il s'emploie longuement à excuser et justifier ses actions. Plusieurs années après les événements, il trouve dans l'écriture la possibilité de transfigurer sa passion pour Sophie en l'épurant des sentiments qu'il a pu entretenir alors :

Liaison dont chacun a pu juger sur les apparences selon les dispositions de son propre cœur, mais dans lesquelles la passion que m'inspira cette aimable femme, passion la plus vive peut-être qu'aucun homme ait jamais sentie s'honorera toujours entre le Ciel et nous des rares et pénibles sacrifices faits par tous deux au devoir, à l'honneur, à l'amour et à l'amitié. Nous nous étions trop élevés aux yeux l'un de l'autre pour pourvoir nous avilir aisément. Il faudroit être indigne de toute estime pour se résoudre à en perdre une de si haut prix, et l'énergie même des sentiments qui pouvoient nous rendre coupables fut ce qui nous empêcha de le devenir.¹¹⁴

¹¹² Avons nous besoin de citer : « Que la trompette du jugement dernier sonne quand elle voudra; je viendrai ce livre à la main me présenter devant le souverain juge. Je dirai hautement : voilà ce que j'ai fait, ce que j'ai pensé, ce que je fus. [...] Etre éternel, rassemble autour de moi l'innombrable foule de mes semblables : qu'ils écoutent mes confessions, qu'ils gémissent de mes indignités, qu'ils rougissent de mes misères. Que chacun d'eux découvre à son tour son cœur aux pieds de ton trône avec la même sincérité; et puis qu'un seul te dise, s'il l'ose : *je fus meilleur que cet homme-là.* » *OC*, I, p. 5.

¹¹³ « Ce fut là le premier moment où je fus sensible à la faute de me voir humilié par le sentiment de ma faute ». *Oc*, I, p. 448. « Coupable sans remord je le fus bientôt sans mesure, et de grace, qu'on voye comment ma passion suivit la trace de mon naturel pour m'entraîner enfin dans l'abyme. » *Ibid.*, p. 442.

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 480.

Il semble évident que Rousseau n'est pas ici à la recherche de lui-même, comme l'était, par exemple, Montaigne dans ses *Essais*¹¹⁵. Par son travail d'introspection, Rousseau a acquis une connaissance de lui-même et il en est le seul détenteur. Il n'écrit donc pas pour mieux se connaître, mais pour justifier aux yeux des autres la connaissance qu'il a déjà de lui-même. Quoiqu'en pense le lecteur, Rousseau affirme, témoigne et certifie sa bonne foi¹¹⁶.

L'écriture lui fournit le moyen de sublimer ses fautes, et dans le cas qui nous intéresse particulièrement, cette passion coupable pour Madame d'Houdetot, en un acte de grandeur que peu d'hommes pourraient égaler :

S'il y avoit de ma faute dans tout ce qui s'étoit passé, il y en avoit bien peu. Étoit-ce moi qui avois recherché sa maîtresse, n'étoit-ce pas lui qui me l'avoit envoyée? N'étoit-ce pas elle qui m'avoit cherché? Pouvois-je éviter de la recevoir? Que pouvois-je faire? Eux seuls avoient fait le mal, et c'étoit moi qui l'avois souffert. A ma place il en eut fait autant que moi, peut-être pis : car enfin quelque fidelle, quelque estimable que fut Mad^e d'Houdetot, elle étoit femme; il étoit absent; les occasions étoient fréquentes, les tentations étoient vives, et il lui eut été bien difficile de se défendre toujours avec le même succès contre un homme plus entreprenant. C'étoit assurément beaucoup pour elle et pour moi dans une pareille situation, d'avoir pu poser des limites que nous ne nous soyons jamais permis de passer.¹¹⁷

C'est dire que Rousseau trouve son salut dans l'écriture, au sens où elle lui permet d'exercer un certain contrôle sur son image publique et sur sa renommée future, pour ainsi sceller sa vie avec ordre et vérité. Amorcée dans la correspondance avec Sophie et poursuivie dans les *Lettres morales*, l'entreprise de disculpation et de sublimation se poursuit dans l'œuvre littéraire de Rousseau. Le mode solipsiste de l'écriture privilégié par le citoyen de Genève entraîne non seulement un retour sur soi, mais aussi une forte

¹¹⁵ « Moi qui ne fais autre profession, y trouve une profondeur et variété si infinie, que mon apprentissage n'a autre fruit que de me faire sentir combien il me reste à apprendre ». *Essais*, Tome III. « De l'expérience », Paris, Gallimard, p. 366.

¹¹⁶ Une remarque de Henri Gouhier est éclairante à ce sujet. Selon lui, le projet de Rousseau consiste à « tout dire, le mal comme le bien, puisqu'en définitive [... et c'est là son pari.] le lecteur ne pourra pas ne pas reconnaître que le bien l'emporte sur le mal. » *Rousseau et Voltaire. Portrait dans deux miroirs*, Paris, Vrin, 1983, p. 230.

tentation de justification. Ceci nous fait croire qu'aussitôt que Rousseau prend la plume, il le fait pour lui et dans le but de se disculper de ses fautes. L'aveu amoindrit le sentiment de culpabilité et ce lien qui l'unissait encore à Sophie s'effrite pour le rendre à sa vraie nature, à son désir d'atteindre l'état d'aséité.

¹¹⁷ *OC*, I, p. 462.

CONCLUSION

Si la correspondance entre Jean-Jacques Rousseau et la comtesse d'Houdetot se transforme après un certain temps en échange mortifère, c'est que la lettre est subordonnée peu à peu à ses pouvoirs déréalisants.

Lieu idéal d'invention de soi et de l'autre, la lettre possède des pouvoirs démiurgiques qui font vivre, grâce aux vertus de l'écriture, des doubles d'encre et de papier qui remplaceront peu à peu les scripteurs. Idéalisation du moi, hypertrophie de la figure de l'autre, le geste épistolaire permet d'inventer des êtres qui répondent parfaitement aux désirs de l'épistolier. La propension extraordinaire de Rousseau à l'imagination fait voir de façon exemplaire cette potentialité de la lettre. C'est ainsi que Madame d'Houdetot devient dans ses lettres *sa tendre Sophie*, l'incarnation de Julie, « l'idole de son cœur ». Elle y paraît ornée de tous les charmes et de toutes les vertus que Rousseau attribue déjà aux êtres fantasmés avec qui il s'entretient au cœur de ses douces rêveries. Il y a donc eu ancrage de l'illusion sur la personne réelle, la lettre permettant non seulement d'atteindre l'idéal, mais aussi de le faire vivre grâce aux capacités démiurgiques de l'écriture épistolaire. Autrement dit, Rousseau trouve le

moyen de combler l'écart entre ses chimères et la réalité, qui est pour lui bien insatisfaisante.

Certes, les pouvoirs démiurgiques galvanisent l'épistolier, mais leur utilisation illustre un paradoxe du discours épistolaire qui se développe peu ou prou dans toute correspondance, la valence problématique de l'autre dans l'échange. Les lettres de Rousseau éclairent parfaitement ce paradoxe en révélant la pâleur du destinataire, son rôle effacé, secondaire dans l'échange. Le scripteur s'approprie l'image de sa destinataire pour l'annexer à son projet épistolaire. Rousseau contourne ainsi le refus de Madame d'Houdetot de collaborer à la fabrication de cette image idéalisée qu'il tente d'élaborer de lui, mais surtout de Sophie elle-même : « vous n'étiez pas comtesse alors ». Il fait de la comtesse un personnage dont l'existence est subordonnée à ses propres désirs. Le caractère mortifère a opéré magistralement, car les pouvoirs déréalisants ont réussi à faire disparaître de la correspondance l'autre en tant que personne réelle. La lettre met donc en évidence la transformation que la réalité subit en passant par le prisme d'un imaginaire individuel et qui se trouve à transformer par la même opération l'autre de l'échange.

L'écriture épistolaire apparaît sous cet angle comme une activité de substitution pour Rousseau. La lettre fait vivre une passion que le réel lui refuse. Les pouvoirs démiurgiques donnent un caractère de réalité aux doubles de papier et la dimension solipsiste confère l'autonomie nécessaire pour contrôler cet univers virtuel qui a remplacé la réalité. Rousseau se concentre sur l'activité épistolaire au détriment de la relation réelle. Les lettres constituent à ce point une véritable entreprise narcissique réduisant l'autre à sa fonction de provoquer des sentiments qui le dépassent. Rousseau veut voir avant tout le reflet de sa propre passion. Il trouve dans l'écriture un moyen

pour rendre compte de son amour qui ne peut s'exprimer en dehors de l'espace discursif. L'autre de l'échange, en plus d'être mis à l'écart par la prégnance du double, ne peut que disparaître sous le poids d'une telle fascination du scripteur pour lui-même.

Mais le fait de reléguer l'autre au second plan, de nier sa participation dans la relation épistolaire, entraîne la disparition de l'échange proprement dit. Le scripteur écrit plus pour lui que pour rejoindre l'autre. L'écriture entre réellement en concurrence avec la vie. Une fois l'échange disparu - faute d'adresser à la personne réelle la lettre qui est en train de s'écrire et d'espérer une interaction de sa part qui ne coïnciderait pas avec les désirs du scripteur - l'épistolier disparaît à son tour puisqu'il ne reste qu'un individu en dialogue imaginaire avec des êtres qui sont en fait de purs avatars de lui-même.

La correspondance entre Rousseau et la comtesse d'Houdetot est à notre avis fort représentative de l'échange mortifère en ce qu'elle rassemble les conditions « idéales » pour le développement d'un tel commerce. D'abord, cette correspondance s'inscrit dans le cadre d'une relation non-réciproque qui mine dès le départ les chances de réunir les deux épistoliers. Rousseau et Madame d'Houdetot écrivent pour des raisons fort différentes et ils ne s'investissent pas dans l'échange avec la même énergie. De plus, la propension de Rousseau à l'imagination lui fait préférer ses créations à la vie, étant donné le contrôle parfait qu'il exerce sur les figures générées par son imaginaire. Rousseau manifeste en cela son refus de subordonner son existence aux exigences de la sphère sociale. Le philosophe se *suffit à lui-même comme Dieu*, ou du moins il éprouve le profond besoin d'atteindre cet état d'aséité, rendu possible au moyen du geste épistolaire et accentué par la façon dont Rousseau se livre à l'imagination.

L'échange entre Rousseau et Madame d'Houdetot aura donc réussi à faire voir de manière remarquable les capacités déréalisantes du geste épistolaire. Or, il s'avère que cette potentialité de la lettre est en latence dans toute correspondance. Bien avant que le caractère exceptionnel de Rousseau ne le mette en évidence, plusieurs épistoliers et romanciers avaient déjà pressenti tout le potentiel destructeur de la lettre.

Si certains critiques ont vu dans la correspondance de Madame de Sévigné non pas de la littérature, mais de la « réalité vécue »¹, la marquise saisit pourtant la grande portée du geste épistolaire. Elle envisage aussi la lettre comme « un tête à tête avec [elle]-même² ». Malgré la solitude et l'isolement qui provoquent le geste épistolaire, Madame de Sévigné s'aperçoit que l'absence de sa fille ne revêt pas seulement un caractère négatif et souffrant. Elle recèle aussi des joies inattendues : « Eh bien, ma fille, j'aime à vous écrire, cela est épouvantable, c'est donc que j'aime votre absence.³ » En l'amenant à écrire à sa fille, cette absence lui permet de sentir de manière encore plus tangible son existence singulière. Comme l'explique Benoît Melançon : « l'absence, vécue comme négativité, comme dysphorie, explique et justifie l'écriture de la lettre vécue, elle, comme positivité, comme euphorie. De là le paradoxe [...].⁴ » C'est en effet un paradoxe que d'aimer l'absence de l'autre. La marquise met ainsi en lumière le caractère paradoxal de l'écriture épistolaire, source d'un plaisir véritable venant faire concurrence au bonheur engendré par la présence réelle de l'autre.

¹ Benoît Melançon, *op. cit.*, p. 27.

² Madame de Sévigné, *Lettres*, Introduction, chronologie, notes et archives par Bernard Raffalli, Paris, Garnier Flammarion, 1976, p. 26

³ Cité par Benoît Melançon, *op. cit.*, p. 61.

⁴ *Ibid.*, pp. 60-61.

Madame Riccoboni arrive au même constat dans les *Lettres de mistriss Fanni Butlerd*. La romancière fait remarquer que Fanni : « écri[t] pour écrire.⁵ » À l'instar de Madame de Sévigné, Fanni prend conscience que l'écriture constitue un véritable plaisir : « Que j'ai de peine à fermer ma lettre !⁶ » Madame Riccoboni laisse entrevoir l'idée que l'écriture représente non seulement un plaisir avoué, comme c'est le cas pour la marquise, mais un réel substitut du destinataire : « Que votre lettre est tendre ! qu'elle est vive ! qu'elle est jolie ! je l'aime... Je l'aime mieux que vous ; je vous quitte pour la relire.⁷ » La lettre rend à Fanni le sentiment qu'elle désire recevoir de la part de son amant. L'écriture s'avère dans ce cas-ci plus satisfaisante que la vie. Évidemment, l'intrigue du roman nous fait comprendre que Fanni préfère son amant aux lettres qu'ils échangent, que cette boutade sert davantage à solliciter l'envoi d'autres missives aussi *tendres*, *vives* et *jolies*. Cependant, Madame Riccoboni suggère dans ce passage que la relation épistolaire pourrait concrètement se substituer à la relation humaine et, en cela, elle va plus loin que Madame de Sévigné.

Madame de Graffigny a également pressenti que la solitude et l'isolement n'appellent pas nécessairement le silence du destinataire. Les *Lettres d'une Péruvienne* dressent le portrait d'une épistolière s'inspirant de sa situation pour écrire les transformations que son exil obligé opère sur son être. Les lettres s'avèrent pour Zilia autant de moyens de prendre conscience de sa condition unique. Aza, l'absent, muet de surcroît, sert avant tout à lancer la réflexion de l'épistolière qui se retourne ensuite sur

⁵ Madame Riccoboni, *Lettres de mistriss Fanni Butlerd*, dans *Romans de Femmes du XVIIIe siècle*, *op. cit.*, lettre XLVII, p. 213.

⁶ *Ibid.*, lettre XLVI, p. 211.

⁷ *Ibid.*, lettre XII, p. 189.

elle-même afin d'explorer, grâce à l'écriture, sa propre existence⁸, ce qui fait dire à Raymond Trousson que la voix isolée de l'épistolière « glisse volontiers vers le journal intime camouflé en correspondance, la confidence faite au papier, la forme épistolaire n'étant plus qu'une apparence.⁹ » Le changement de destinataire réalisé par Zilia fera voir dans la conclusion du roman qu'un tel échange s'avère, malgré le désir et le besoin d'écrire, stérile et inopérant.

Dans les *Lettres portugaises*, Guilleragues exploite davantage les potentialités « cannibales » du discours épistolaire, en mettant en évidence le caractère insignifiant et terne du destinataire. Les lettres de Marianne s'avèrent une entreprise narcissique au sein de laquelle l'autre apparaît comme un pur produit du texte épistolaire : « J'ai éprouvé que vous m'étiez moins cher que ma passion¹⁰ ». Guilleragues montre fort bien que la lettre peut se révéler mortifère par sa capacité à reléguer l'autre au second plan ou, selon la belle formule de Vincent Kaufmann, à « convoquer autrui pour mieux le révoquer.¹¹ » Finalement, c'est comme si l'échange épistolaire pouvait reposer sur la contribution d'une seule instance se suffisant à elle-même et préférant ultimement l'écriture à la vie.

Rousseau va encore plus loin. Dans *Les Confessions*, il se décrit comme celui qui aime à s'éloigner de ceux qu'il affectionne afin de leur écrire : « Je me souviens qu'une fois Mad^e de Luxembourg me parloit en raillant d'un homme qui quittoit sa maitresse pour lui écrire. Je lui dis que j'aurois bien été cet homme-là, et j'aurois pû ajouter que je

⁸ Bien sûr, à l'instar des *Lettres persanes*, le roman de Madame de Graffigny veut faire la critique de la société française à travers le prisme d'une conscience étrangère aux codes et usages de l'époque. Toutefois les réflexions de Zilia sur la France du XVIII^e siècle sont autant d'occasions pour l'épistolière d'établir des parallèles avec sa propre condition et ainsi de se mettre elle-même en scène.

⁹ Raymond Trousson, *op. cit.*, p. XXIII.

¹⁰ Guilleragues, *op. cit.*, Cinquième lettre, p. 170.

¹¹ Vincent Kaufmann, *op. cit.*, p. 8.

l'avois été quelques fois.¹² » C'est dire, avec Vincent Kaufmann, que la lettre permet de « mettre en échec tout ce qui fait tenir le lien social¹³ », elle donne à l'épistolier un plaisir tel qu'il en vient, semble-t-il à préférer l'écriture à la vie, la correspondance aux relations humaines. Il s'agit là, on le voit, d'une autre dimension : au lieu d'un mal nécessaire, la lettre devient un bien en soi.

Le silence du destinataire ne peut pas en effet se comparer à l'isolement recherché par l'épistolier qui aime écrire à l'autre. En cela, Madame de Sévigné, Fanni, Zilia et Rousseau écrivant pour compenser le silence de Sophie, se distinguent de Marianne et du Rousseau quittant sa maîtresse pour lui écrire. Les premiers fabriquent la figure d'un destinataire pour pallier une absence réelle là où les seconds préfèrent l'écriture à la présence réelle. Il faut donc distinguer le rôle compensatoire du geste épistolaire de sa fonction de substitution.

Rousseau a deviné une portée encore plus destructrice, en germe dans certains échanges, en faisant voir que la lettre peut non seulement priver le destinataire d'une participation active dans la dynamique de l'échange, mais qu'elle détient aussi le pouvoir de supprimer concrètement l'autre. *La Nouvelle Héloïse*, en effet, exploite le caractère mortifère du discours épistolaire dans sa dimension discursive autant qu'au niveau de l'action proprement dite. Parce qu'il est polyphonique, le roman permet de montrer les potentialités du genre dans la pratique courante, mais exacerbées jusqu'aux limites du vraisemblable. Jamais la correspondance de Rousseau et Madame d'Houdetot ne font craindre que les manipulations par l'écriture entraînent la mort de Sophie, comme cela se passe dans *La Nouvelle Héloïse*.

¹² OC, T. I, p. 181.

¹³ Vincent Kaufmann. *op. cit.*, p. 56.

La conclusion du roman fait voir avec une acuité remarquable la puissance du geste épistolaire. Madame de Wolmar meurt d'avoir donné plus d'importance aux doubles générés par la lettre. L'énergie déployée par Wolmar pour ramener les amants à la réalité s'avère inopérante étant donné la victoire de la lettre et de ses pouvoirs déréalisants sur la vie. En rétablissant l'échange avec Saint-Preux, Madame de Wolmar a fait renaître, par l'écriture, Julie d'Étanges et du même coup sa passion pour Saint-Preux. Les amants se retrouvent dès lors dans l'échange épistolaire. Ils choisissent ultimement la lettre et toute la fiction qui s'y rattache. Ils tournent ainsi le dos à la vie. Inévitablement, la mort doit s'ensuivre. Rousseau fait voir que le vrai combat se joue entre la réalité et la capacité de la lettre à construire un univers, fictionnel celui-là, qui la remplacera peu à peu. Si les scripteurs invalident à ce point le réel, s'ils nient autant la réalité afin de rendre à la lettre sa pleine capacité, les conséquences ne peuvent qu'être dramatiques pour les êtres vivants à l'origine de l'échange épistolaire. Julie et Saint-Preux procèdent donc au même remplacement que celui entrepris par Rousseau dans ses lettres à Sophie. Ils tournent le dos au réel pour lui préférer le rêve.

Laclos quant à lui subvertit le procédé en le menant à la « perfection » et fait voir toute la perversité que ce moyen d'expression est capable de mettre en oeuvre. Il met en parallèle deux niveaux de scripteurs qui utilisent la lettre pour des raisons fort différentes. Les premiers croient à la sincérité et la transparence du geste épistolaire. Ils écrivent pour s'épancher, pour se dire à l'autre sans retenue : « Vous seule savez m'entendre et parler à mon cœur. [...] Ce n'est pas à vous que je veux dérober aucun des mouvements de mon cœur.¹⁴ » Les seconds utilisent sciemment la lettre pour

¹⁴ Pierre Choderlos de Laclos, *Les Liaisons dangereuses*, Paris, Garnier Flammarion, 1996, lettre CXXIV, la présidente de Tourvel à Madame de Rosemonde, p. 396.

tromper l'autre : « Vous voyez bien que, quand vous écrivez à quelqu'un, c'est pour lui et non pas pour vous : vous devez donc moins chercher à lui dire ce que vous pensez, que ce qui lui plaît davantage.¹⁵ » Merteuil et Valmont choisissent eux aussi la lettre au détriment de la réalité, la lettre étant envisagée comme moyen de construction absolue – « je puis dire que je suis mon ouvrage¹⁶ » - où la fonction de l'autre est réduite au service du scripteur. La marquise se révèle uniquement masquée, transformée par l'écriture, d'où la nécessité diégétique de mettre en parallèle un deuxième niveau épistolaire qui fait vivre sa réalité, faute de quoi ce qui existe d'elle s'efface derrière le masque. La conclusion épouvantable des *Liaisons dangereuses* s'explique du fait que les scripteurs ont préféré la lettre et ses pouvoirs de déréalisation au réel, ce qui équivaut à mettre en échec les possibilités de l'échange. Le geste épistolaire sert à instrumentaliser l'autre, à en faire le véhicule de ses propres désirs, signe éloquent d'une entreprise narcissique et se suffisant à elle-même, comme chez Marianne et bien sûr comme chez Rousseau.

Or, est-ce un hasard si les transformations dangereuses opérées au moyen du geste épistolaire se révèlent toujours à travers la passion, passion malheureuse de surcroît ? Comme si le sentiment amoureux, lorsqu'il est contrarié, cherchait malgré tout à être satisfait sans tenir compte des interdits, du silence ou de l'absence. La dénaturation du discours épistolaire s'avère la conséquence du secret et de la dissimulation obligés auxquels condamne le sentiment amoureux qui ne peut librement s'exprimer.

Il est intéressant de constater que dans tous les exemples précédents, monodie ou polyphonie, roman ou correspondance réelle, cette dénaturation entraîne la mort de

¹⁵ *Ibid.*, lettre CV, la marquise de Merteuil à Cécile Volanges, p. 347.

¹⁶ *Ibid.*, lettre LXXXI, la marquise de Merteuil au vicomte de Valmont, p. 263.

l'autre, de son double de l'échange, mais que la passion, elle, demeure. Rousseau continue d'aimer Sophie et de la voir comme son seul amour, « l'unique en toute [s]a vie », tout comme Marianne et comme Zilia qui demeure fidèle à Aza. La présidente meurt toujours amoureuse, comme Julie se laissant aller vers la mort pour pouvoir exprimer *une dernière fois* son amour pour Saint-Preux.

Ce qui est remarquable c'est que ce sont toujours les femmes qui meurent de dire l'amour. Comme si elles devaient payer de leur vie le plaisir d'exprimer la passion. Or, la jouissance de l'écrire, de la faire vivre dans la lettre, est telle que le sacrifice paraît moindre. Comme si la lettre devenait le moyen de s'approprier une part d'elles-mêmes au détriment de l'autre, de l'homme, de l'amant, dans l'espoir d'avoir enfin le droit d'exprimer leur sensibilité et de mettre au premier plan un moi trop souvent refoulé.

Le fait que Rousseau espère renverser un topos de l'écriture épistolaire ne suffit pas à expliquer sa présence parmi toutes ces figures féminines. Il faut voir en effet dans sa volonté de dire l'amour une autre façon de parvenir à l'état d'aséité. Comme Marianne s'appropriant la figure de son amant et comme Julie qui emporte avec elle Saint-Preux dans la mort, Rousseau annexe la figure de l'être aimé à l'assouvissement de ses propres désirs et, se croyant parvenu à une parfaite maîtrise de l'autre et du monde, se sent autonome à l'égal de Dieu.

BIBLIOGRAPHIE

CORPUS

Correspondance complète de Jean Jacques Rousseau, édition critique établie et annotée par Ralph Alexander Leigh, Tome IV et V, Genève, Institut et musée Voltaire, 1967

Jean-Jacques Rousseau –Chrétien-Guillaume de Lamoignon de Malesherbes. *Correspondance*, Texte préfacé et annoté par Barbara de Negroni, Paris, Flammarion, 1991.

CORRESPONDANCES CITÉES

KAFKA, Frank, *Lettres à Milena*, Paris, Gallimard, « Idées », 1956.

Madame de Sévigné, *Lettres*, Introduction, chronologie, notes et archives par Raffalli, Paris, Garnier Flammarion, 1976.

ROMANS CITÉS

Choderlos de Laclos, Pierre, *Les Liaisons dangereuses*, Paris, Garnier Flammarion, 1996.

Guilleragues, *Lettres portugaises*, Édition nouvelle avec introduction, notes, glossaire par Frédéric Deloffre et Jacques Rougeot, Genève, Librairie Droz, 1972.

Romans de femmes du XVIIIe siècle, Textes établis, présentés et annotés par Raymond Trousson, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1996.

THÈSES

LAROCHELLE, Éline, *L'Imagination dans l'œuvre de Jean-Jacques Rousseau*, présentée à l'université de Paris – Sorbonne Paris IV, 1999.

LIVRES

BLOOM, Allan, *Of Love and Friendship*, New York, Simon & Schuster, 1993.

BRAY B. et LANDY Isabelle. *Lettres portugaises, Lettres péruviennes et autres romans d'amour par lettre*, Paris, Flammarion, 1983.

BURGELIN, Pierre, *La Philosophie de l'existence de Jean-Jacques Rousseau*, Paris, Presses Universitaire de France, 1952.

- BUSINE, André, *Proust et ses lettres*, Lille, Presse Universitaire de Lille, « Objet », 1983.
- COTONI, Marie-Hélène, *La lettre de Jean-Jacques Rousseau à Christophe de Beaumont. Étude stylistique*, Paris, les Belles Lettres, 1997.
- DERRIDA, Jacques, *La carte postale. De Socrate à Freud et au-delà*, Paris, Flammarion, 1980.
- DUCHENE, Roger, *Écrire au temps de Madame de Sévigné. Lettre et textes littéraires*, Paris, 1981.
- DUPONT, J., EIGELDINGER, Marc, *Jean-Jacques Rousseau et la réalité de l'imaginaire*, Neuchâtel, Éditions de la Baconnière, 1962.
- GIRARD, René, *Mensonge romantique et vérité romanesque*, Paris, Grasset, 1961.
- GOLDSCHMIDT, Georges-Arthur, *Jean-Jacques Rousseau ou l'esprit de solitude*, Paris, Phébus, 1978.
- GUILLEMIN, Henri, *Un homme, deux ombres*, Genève, Éditions du milieu du monde, 1943.
- GOUHIER, Henri, *Rousseau et Voltaire. Portrait dans deux miroirs*, Paris, Vrin, 1983.
- HAROCHE-BOUZINAC, Geneviève, *Voltaire dans ses lettres de jeunesse. 1711-1733. La formation d'un épistolier au XVIIIe siècle*, Paris, Klincksieck, 1992.
- JAUBERT, Anna, *Étude stylistique de la correspondance entre Henriette *** et J.-J. Rousseau. La subjectivité dans le discours*, Paris et Genève, Champion et Slatkine, 1987.
- KAUFMANN, Vincent, *L'Équivoque épistolaire*, Paris, Les Éditions de minuit, 1990.
- LAUNIER, Michel, *Lettre à Monsieur d'Alembert sur son article « Genève »*, Paris, Garnier, 1967.
- MELANÇON, Benoît, *Diderot épistolier. Contribution à une approche poétique de la lettre familière au XVIIIe siècle*, Montréal, Fides, 1996.
- MELANÇON, Benoît, *Diderot épistolier. Éléments pour une poétique de la lettre au XVIIIe siècle*, à paraître aux éditions Klincksieck.
- PHILONENKO, Alexis, *Jean-Jacques Rousseau et la pensée du malheur*, T. III, Paris, Vrin, 1984.
- POLIN, Raymond, *La Politique de la solitude. Essais sur J. J. Rousseau*, Paris, Éditions Sirey, 1971.
- RAYMOND, Marcel, *Jean-Jacques Rousseau, la quête de soi et la rêverie*, Paris, Librairie José Corti, 1962.
- ROUGEMONT, Denis de, *L'Amour et l'Occident*, Paris, Plon, 1972.
- STAROBINSKI, Jean, *Jean-Jacques Rousseau : La transparence et l'obstacle*, Paris, Gallimard, 1971.
- STAROBINSKI, Jean, *L'œil vivant*, Paris, Gallimard, 1981.

TERRASSE, Jean, *De Mentor à Orphée. Essai sur les écrits pédagogiques de Rousseau*, Lasalle, HMH, 1992.

TODOROV, Tzvetan, *Frêle bonheur : essai sur Rousseau*, Paris, Hachette, 1985.

VERSINI, Laurent, *Le roman épistolaire*, Paris, PUF, 1979.

ARTICLES

ALLARD, Gérard, « Le Rôle de l'imagination dans la pensée de Jean-Jacques Rousseau », *Urgence de la philosophie*, Actes du Colloque du cinquantenaire de la faculté de l'Université Laval, Québec, Presses de l'Université Laval, 1986, pp. 397 à 409.

ANGELET, Christian, « Le Discours mensonger dans *Les Confessions* de Rousseau : les lettres à Sophie d'Houdetot » dans *Langues, dialectes, littérature*, Leuven, Leuven University Press, 1983, p. 297-203.

BELLENOT, Jean-Louis, « Les formes de l'amour dans la Nouvelle Héloïse », *Annales Jean-Jacques Rousseau*, t. XXXIII, 1953-55 pp. 149 à 207.

BERTRAND, Claude, « Jean-Jacques et l'imaginaire », *La Petite Revue de Philosophie*, vol 5, no. 2, printemps 1984, pp. 71 à 88.

BEUGNOT, Bernard, « Style ou styles épistolaires », *RHLF*, no 78, vol. 6, novembre-décembre 1978, p. 939-949.

BEUGNOT, Bernard, « L'Épistolarité à travers les siècles » dans *Zeitschrift für Französische Sprache und Literatur*, Beiheft 18, 1990. p. 27-37.

BOSSIS, Mireille, « La correspondance comme figure de compromis », *C.I.C. Nantes, Lire, Écrire. Publier les Correspondances*, Publication Université de Nantes, 1982.

BRAY, Bernard, « L'épistolière au miroir : réciprocité, réponse et rivalité dans les lettres de Madame de Sévigné », *Marseille*, 1973.

BRAY, Bernard, « Treize propos d'amour sur la lettre d'amour », *C.I.C. Cerisy*, op. cit.

DUFIEF, Jean-Pierre, « L'image de la relation Goncourt-Flaubert » dans *Les Écritures de l'intime*, Actes du colloque de Brest 23 au 25 octobre 1997, Paris, Honoré Champion, 2000, p. 55-64.

FUMAROLI, Marc, « Genèse de l'épistolarité classique : rhétorique humaniste de la lettre de Pétrarque à Juste Lipse », *R.H.L.F.*, 1978, no.6.

GREIMAS, A. J., « Préface » dans *La lettre, approches sémiotiques. Les Actes du VI^e Colloque Interdisciplinaire*, Fribourg, Éditions Universitaire Fribourg, 1988, p. 5-7.

GUYON, Bernard, « La mémoire et l'oubli dans La Nouvelle Héloïse », *Annales Jean-Jacques Rousseau*, t. XXXV, 1959-62, pp. 49 à 64.

- HAROCHE-BOUZINAC, Geneviève, « Penser le destinataire : quelques exemples » dans *Penser par lettre*, Acte du colloque d'Azay-le-Ferron, sous la direction de Benoît Melançon, Montréal, Fides, 1998, p. 279-293.
- KNEE, Phillip, « Agir sur les cœurs, spectacle et duplicité chez Rousseau », *Philosophiques*, vol. XIV, no. 2, automne 1987, pp. 299 à 327.
- LOTTERIE, Florence, « AMABAM AMARE : Aspects et enjeux de la langue amoureuse dans *Les Lettres portugaises* et *La Nouvelle Héloïse* » dans *Annales de la société Jean-Jacques Rousseau*, Tome 44, p. 229-240.
- MESNARD, Pierre, « Le commerce épistolaire comme expression de l'individualisme humaniste », *Individu et société à la Renaissance*, Paris, PUF, 1967.
- STAROBINSKI, Jean, « Jean-Jacques Rousseau et les pouvoirs de l'imaginaire », *Revue internationale de philosophie*, no. 51, 1960, pp. 43 à 67.
- VERSINI, Laurent, « *Les Liaisons dangereuses* roman épistolaire » dans *Le roman le plus intelligent. Les Liaisons dangereuses*, Paris, Honoré Champion Éditeur.